

De la perte à la continuité entre le Chili et la Belgique : une ethnographie en famille(s) à Liège

Auteur : Ulloa Lizana, Lorena

Promoteur(s) : Razy, Elodie

Faculté : Faculté des Sciences Sociales

Diplôme : Master en anthropologie, à finalité approfondie

Année académique : 2017-2018

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/5942>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.

NOM : ULLOA

Prénom : LORENA

Matricule : 20146399

Filière d'études : Master en Anthropologie

Mémoire

De la perte à la continuité entre le Chili et la Belgique : une
ethnographie "en famille(s)" à Liège

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Master en
Anthropologie à finalité approfondie

Promoteur :

Madame Elodie Razy

Lecteur :

Madame Elsa Mescoli

Lecteur :

Madame Marie Campigotto

La réalisation de ce mémoire n'aurait pas été possible sans l'aide, le soutien et la confiance de nombreuses personnes. Mes sincères remerciements vont à :

Madame Elodie Razy, ma promotrice, pour son temps, sa patience, sa confiance, son enthousiasme, son inestimable suivi et ses précieux conseils ;

Madame Elsa Mescoli et Madame Marie Campigotto, mes lectrices, pour avoir accepté mon invitation à devenir membre de mon jury et pour le temps consacré à évaluer ce travail ;

Les professeurs de la Faculté des Sciences Sociales de l'Université de Liège pour le partage de leurs connaissances et de leurs expériences ainsi que la transmission de leur enthousiasme et de leur passion pour l'anthropologie ;

Adriana Borquez, pour son amitié et pour l'inestimable élan qui a tout déclenché ;
Les Familles Aguilera, Lopez Aguilera, Marin, Ayala Lermusiaux, Valderrama Flores pour leur temps, leur enthousiasme, le partage de leurs savoirs, leurs expériences et leurs histoires de vies. Pour la confiance qu'ils m'ont accordée en acceptant de participer à cette recherche. A l'ensemble des familles des exilés et des personnes d'ici et d'ailleurs qui, d'une façon ou autre, ont également participé à ce travail ;

Gilles, mon compagnon de la vie, pour m'accompagner à la poursuite de mes rêves, et pour croire toujours que j'en suis capable ;

La famille et les amis d'ici et d'ailleurs, pour leur soutien et leur écoute, Joseph, Majo, Ruby, Ailine, mes trois Paulas, Iris, Robin, Anita, Vicky, Claudia, Gerty, Tenchy, Lucho, Itziar, Valeria, mon cousin Francisco et tout mon *primaje* et *tiaje* (mes cousins, mes oncles et mes tantes). *Mi abuela et madre* (ma grand-mère et ma mère), Maria, probablement la première migrante de notre famille, pour me montrer un jour les chemins de nos origines ;

Tous les migrants que j'ai rencontré pendant ces années en Belgique, écouter leurs expériences, échanger m'ont permis d'avancer dans la compréhension de ma propre migration ;
L'armée de correcteurs qui se sont battus avec mon français maladroit, Joseph, Majo, Gilles, et Anouk, pour le temps qu'ils ont consacré à la relecture attentive de ce mémoire et pour la longue et pénible tâche qu'a été sa correction ;

Les chercheurs Alessandro Jedlowski, Maria Vivas, Marie Campigotto, Jorge Magasich, et plus particulièrement Marcela Garcia et Claudia Amuedo pour leur générosité de partager leurs connaissances, leurs matériaux et leur temps ;

Enfin, mes collègues apprentis-anthropologues, Catherine, Malorie, Eloïse, Juliette, Caroline, (l'amoureuse d'Hawaii), pour leur soutien et nos échanges si précieux. Puis, et tout particulièrement, la *compañera* (camarade) Anouk qui a su se transformer en véritable *coach*, en m'insufflant la confiance qui parfois me faisait défaut.

Table des matières

Introduction	3
1. Contextualisation historique et ethnographique d'un « terrain chilien » à Liège	5
1.1. Histoire de la migration chilienne en Belgique.....	5
1.2. Approche et démarche de terrain	8
1.2.1. Présentation du terrain et des familles.....	8
1.2.2. Une ethnographie du proche dans le lointain ?	13
1.2.3. Une Chilienne à la <i>casa</i> : démarche de l'intérieur	16
1.3. Construction de la problématique et de la méthodologie.....	20
1.3.1. Présentation de l'objet : évolution des questionnements	20
1.3.2. Une première réflexion : de quelle migration parlons-nous ?	23
1.3.3. Une méthodologie complémentaire et imbriquée	27
2. Le « temps volé » : un passé habité ?	30
2.1. « Ce n'est pas comme avant ! » : nostalgie du temps de la militance dans l'exil	30
2.2. Vivre le « temps suspendu »	32
2.3. Un retour, des retours : quelques voyages exploratoires et quelques circulations entre la Belgique et le Chili.....	33
2.3.1. Le premier rendez-vous avec le Chili : « le pays où les drapeaux rouges et les flics ne vont pas ensemble »	34
2.3.2. Le retour de vacances tout en faisant le marathon : courir pour se sentir chez soi	39
2.3.3. L'exil, un cadeau ? Le poids du retour et la naissance d'une circulation problématique...42	
3. Recompositions quotidiennes : un présent suspendu ?	46
3.1. La parenté pratique : comment se « relier »	46
3.1.1. « Aller se poser » avec les cousins : une pratique avec la « <i>familia prestada</i> »	47
3.1.2. Sport et famille dispersée : le football comme « patrie » ?	51
3.2. Transmission : se nourrir et se parler avec la même langue	54
3.2.1. Manger chilien en Belgique ? : un savoir recréé	54
3.2.2. À la <i>casa</i> , on parle espagnol ? : un savoir familial valorisé.....	58
3.3. De l'ambiguïté au cœur du matériel et de l'immatériel	62
3.3.1. En transit entre un monde et un autre : « des ponts entre là-bas et ici »	62
3.3.2. « Tous pays, excepté Chili » : en quête de la « terre promise »	65
3.3.3. Espace domestique habité ? : négation, appropriation, continuité	68
Conclusion	71
Bibliographie	75
Annexes	81

Introduction

L'exil et la capacité d'adaptation des personnes aux nouveaux contextes sociaux et culturels sont des sujets qui m'intéressent depuis longtemps. Lors mon arrivée en Belgique en 2013, j'ai découvert les exilés chiliens de Liège et de Belgique en même temps que ma propre situation de migration. C'est pourquoi j'ai voulu explorer dans ce mémoire le sujet de la perte dans le cadre de la migration d'exil.

Bien que le choix du sujet de ce travail démarre à partir d'un questionnement personnel, il répond également à un autre de type théorique. En essayant de situer mon travail, j'ai dû faire face à trois types des difficultés. La première d'entre elles renvoie au fait que, bien que l'exil politique chilien soit reconnu comme la migration qui inaugure la présence latino-américaine en Belgique (Cieters, 2004) et, dans une certaine mesure, en Europe (Yépez et Herrera, 2007), il est difficile de trouver des travaux anthropologiques en Belgique qui se penchent sur le sujet. Les études migratoires actuelles sur la présence latino-américaine dans ce pays se concentrent sur des populations en provenance d'Équateur, du Brésil, du Colombie ou du Pérou (Martiniello *et al*, 2013). De plus, tant dans les sociétés d'origine que dans celles d'accueil, l'analyse des flux migratoires a privilégié les facteurs économiques et sociaux au détriment des facteurs politiques (Bolzman, 1996 ; Coraza de los Santos, 2015). Cela a donné comme résultat, et il s'agit du second écueil que j'ai rencontré, que les situations d'exil politique ont été peu abordées dans le domaine de l'anthropologie de la migration. Jusqu'à présent, les expériences des exilés ont été analysées dans d'autres domaines de recherches tels que la sociologie de la migration en intersection avec celle des relations interculturelles ou ethniques (Bolzman, 1996 ; Jedlicki, 2007), la sociologie des rapports sociaux et de genre (Garcia, 2014), l'histoire (Cieters, 2004 ; Gaudichaud, 2014 ; Magasich, 2016), les sciences politiques et les études de genre (Marques-Pereira et Zavala, 2009) ou encore dans des travaux adoptant une approche psychosociale (Vasquez et Araujo, 1988). Cette diversité d'approches et d'analyses s'explique en partie par le fait que l'exil a un caractère polysémique (Jedlicki, 2007). Il est un châtement politique contre des personnes considérées comme des opposants par un pouvoir en place. Il est aussi un récit, une expérience, un traumatisme, une obligation de quitter le pays pour avoir été persécuté ou par crainte de l'être. Il est également une forme spécifique de migration forcée qui s'inscrit dans le champ de la migration et des mobilités (Van Hear, 2012). Cela constitue la troisième difficulté rencontrée pour situer mon travail. Comment appréhender un phénomène si complexe ?

En remarquant l'énorme décalage entre le Chili d'hier et d'aujourd'hui, j'ai voulu explorer l'imaginaire que les familles belgo-chiliennes ont construit de ce pays perdu. Cependant, cette voie s'est avérée inadéquate : d'une part, le sens *emic* du concept de l'imaginaire renvoyait à l'idée d'une situation irréaliste qui ne correspondait pas au fait que les conséquences de l'exil n'étaient pas imaginées et, d'autre part, j'arrivais au terrain avec un questionnement précis sans avoir pris le temps de restituer le ressenti de mes interlocuteurs. Mes matériaux ethnographiques renvoient en réalité à une question plus fondamentale encore : celle de la perte et de la continuité à partir de la dépossession

qu'une migration forcée comme l'exil politique peut entraîner. Certes, toute migration peut engager un sentiment de perte dans la mesure où le migrant perd les repères de sa vie quotidienne. Cependant, l'exil implique une rupture sur de multiples aspects (vie quotidienne, modes de vie, organisation de la famille, etc.) et sur la position globale de la personne, ses rôles et ses statuts (Bolzman, 1996). A travers le choix de cet objet, j'entends m'inscrire dans un agenda et un courant d'études sociales qui pense les exilés dans une dimension double et couplée : celle négative de la perte et celle productive de la transformation et de l'apprentissage (Jensen, 2018).

Dans cette perspective, mon objectif a été de comprendre comment cette perte et les pratiques et significations qui peuvent contribuer à y remédier ont été transmises entre les générations. Mon analyse n'a pas séparé les générations pour observer la relation entre première et deuxième générations ou deuxième et troisième générations comme c'est le cas dans la plupart des études migratoires¹. Au contraire, mon analyse intègre les relations entre les trois générations successives présentes dans le réseau des familles où je me suis immergée. C'est probablement ici que réside l'intérêt de ce travail par rapport à un possible apport à la recherche anthropologique. D'une part, il pose certaines bases de compréhension de la dépossession vécue par un groupe d'expérience, les familles belgo-chiliennes (dont l'origine migratoire est l'exil), peu étudié tant en Belgique qu'au Chili et, d'autre part, il intègre une approche plurigénérationnelle qui s'étend jusqu'à la troisième génération (descendants des exilés), rarement étudiée par les études sur l'exil politique.

Ce travail se veut aussi une contribution à la construction de l'histoire récente du Chili ainsi qu'à celle du Cône Sud, dans la mesure où plusieurs pays d'Amérique latine ont été affectés par la violence politique instaurée par les dictatures des années 70. Je souhaite également participer à la systématisation sur les migrations forcées et l'exil qui commence à se développer et à s'institutionnaliser au niveau latino-américain comme champ d'études avec la création de groupes de travail comme celui sur la violence et les migrations forcées (GTVMF)² du Conseil Latino-américain de Sciences Sociales (CLACSO). Enfin, et au-delà du contexte chilien et latino-américain, mon but est de contribuer aux comparaisons entre la migration d'exil et d'autres types de migrations et également d'insister sur le fait que les expériences des exilés peuvent être étudiées à partir des outils et des catégories d'analyse que les études migratoires utilisent pour étudier d'autres types de migrants (Bolzman, 1996 ; Coraza de los Santos, 2015).

Ce travail a été réalisé sur la base d'un terrain ethnographique multisitué d'une durée de quatre mois en immersion dans la vie quotidienne d'un réseau de familles belgo-chiliennes. Ce travail a également été envisagé depuis une perspective qui observe et analyse les pratiques, et pas seulement le discours sur les pratiques. Ce souci répond à une inquiétude épistémologique et méthodologique car

¹ Elodie Razy, communication personnelle, juin 2016.

² Source : https://www.clacso.org/grupos_trabajo/detalle_gt.php?ficha=567&s=5&idioma=, consulté le 15 novembre 2016

l'ethnographie peut confondre la description du discours sur les pratiques et la description des pratiques effectives (Razy et Baby-Collin, 2011). Concernant la méthodologie employée, elle s'est composée de plusieurs outils imbriqués tels que le recueil des récits de vie en relation à une biographie des objets à travers la réalisation d'entretiens narratifs, mais également et surtout à partir du discours non *sollicité*.

Ma problématique se résume dans la question suivante : comment les gens parviennent-ils à maintenir une certaine continuité, une certaine « unité culturelle », malgré le temps qui passe et l'éloignement géographique que la migration entraîne ? Avec les sous-questions suivantes : comment les personnes en situation de migration gèrent la distance, la perte, le déracinement ? Quelle place a le passé dans leur vie ? Comment les gens font [...] leur famille³ entre plusieurs espaces ? Comment les objets personnels véhiculent des histoires ? Comment les objets aident à transiter entre un monde et un autre et à maintenir une certaine continuité ? Comment les gens ont fait pour gérer la perte de leurs projets de vie ?

Dans un premier temps, à travers une contextualisation historique et ethnographique, une grande place sera accordée aux réflexions sur un terrain où les frontières entre le proche et le lointain ont été mouvantes, ainsi qu'à ma position d'*insider*. Je formulerai également ma problématique et exposerai ma méthodologie. Ensuite, je présenterai les déclinaisons d'un passé habité par la dépossession et par une image figée du pays d'origine : la nostalgie, le temps suspendu, les retours et les circulations entre la Belgique et le Chili seront analysés. Enfin, dans la troisième et dernière partie de ce mémoire, les recompositions quotidiennes qui se poursuivent jusqu'à nos jours seront présentées à travers la révision et l'analyse de trois éléments : les pratiques de parenté pour se relier, la relation entre savoir et transmission et la dimension matérielle et immatérielle des objets des migrants en relation aux manières subjectives de ces derniers d'habiter leur espace domestique.

1. Contextualisation historique et ethnographique d'un « terrain chilien » à Liège

Dans cette première partie, il sera question de situer mon sujet de recherche. Pour ce faire, je débiterai par une brève contextualisation historique pour ensuite aborder l'approche et la démarche de mon terrain. Puis, je présenterai mon objet d'étude ainsi que l'évolution de la problématique pour finir avec une première réflexion sur le type spécifique de migration qui m'occupe.

1.1. Histoire de la migration chilienne en Belgique

Pour comprendre l'origine de l'exil chilien, il faut remonter en septembre 1970, date où le gouvernement de gauche de l'Unité Populaire (UP), avec à sa tête le socialiste Salvador Allende, remporte les élections. Cette coalition formée initialement par quatre partis de gauche (le Parti socialiste, le Parti communiste, le MAPU –mouvement issu de la démocratie-chrétienne– et le Parti radical) et deux partis indépendants (l'API -Action Populaire indépendante- et le Parti social-démocrate), est le résultat d'un large processus de mobilisation sociale, articulant les mouvements

³ Pour reprendre une question soulevée dans l'ouvrage de Razy et Baby-Collin (2011).

sociaux et populaires avec les partis politiques. Parmi eux se trouvait également le MIR (le mouvement de gauche révolutionnaire), qui ne fera pas partie du gouvernement de l'UP, mais qui le soutiendra en gardant une posture critique. Le programme du gouvernement de l'UP comportait une série de mesures qui cherchait à changer de façon radicale la structure sociale, économique et politique du pays, à travers la mise en œuvre de la « voie chilienne » vers le socialisme. Cela signifiait que ce processus de réforme serait effectué de manière graduelle, pacifique, en respectant le cadre institutionnel en vigueur : « *une révolution à la chilienne, avec du vin rouge et des empanadas*⁴ », aurait déclaré Allende peu de temps après son investiture (Garcia, 2014).

Redistribuer les richesses était un des principaux objectifs de la politique publique de l'UP, contrôler les principales ressources nationales un des moyens. En effet, la nationalisation et l'expropriation du cuivre des mains du capital étranger, l'approfondissement de la réforme agraire, ainsi que la nationalisation d'une centaine d'entreprises de type monopolistique ont favorisé l'irruption en politique de secteurs de population jusque-là exclus, menaçant ainsi les intérêts de l'oligarchie chilienne (Gaudichaud, 2014).

La troisième voie⁵, incarnée par Allende en pleine Guerre froide, va être combattue par la droite chilienne avec l'appui des États-Unis. Les principales stratégies employées ont été : le boycott parlementaire en déclarant inconstitutionnelles les réformes de l'UP, le sabotage de l'économie au travers d'une grève du grand patronat, les attentats perpétrés par l'extrême droite, une campagne des médias conservateurs appelant les forces armées à intervenir contre le gouvernement. En réponse à une telle situation, le gouvernement, qui était minoritaire au parlement, mena des négociations avec la démocratie chrétienne. La gauche se divisa en deux pôles : un modéré (le PC, Allende, le Parti radical) et un autre plus « radical » (un secteur du PS, des chrétiens de gauche et le MIR). Les affrontements entre partisans de l'un et de l'autre, entre extrême gauche et extrême droite, ainsi que la multiplication des formes d'auto-organisation (le « pouvoir populaire ») pour pallier la rareté de produits basiques ont aiguïlé le conflit social (Gaudichaud, 2014).

Le 11 septembre de 1973, la Junte militaire, sous la direction du général Augusto Pinochet, renversa le gouvernement de l'UP par un coup d'état. *La Moneda*, le siège de la présidence, fut partiellement détruit lors du bombardement et Allende décéda. Entre 1973 et 1990, une dictature sanglante s'installa et entraîna une violence d'état menant à une politique de violation des Droits de l'Homme, ainsi qu'à une précarisation de la population et à une régression sur le plan culturel (Garcia, 2014). A partir de ce jour, les partisans de l'UP furent persécutés. La Junte exerça une « justice militaire », en complète autonomie du pouvoir judiciaire. De nombreuses personnes cherchèrent asile dans des ambassades ou quittèrent le pays pour l'Argentine ou le Pérou, amorçant ainsi leur exil (Rebolledo, 2006).

⁴ Chausson farci à la viande, et d'autres ingrédients variant selon la région.

⁵ Transition vers le socialisme, par la démocratie, se différenciant des révolutions soviétiques et de la révolution cubaine qui promouvaient la voie armée.

Le terrorisme d'état a voulu extirper les idéologies et proscrire les partisans d'orientation marxiste. Les chiffres de la répression se discutent encore, bien que les différents « rapports de vérité » (Rettig, 1991 ; Valech, 2004)⁶ reconnaissent plus de 40.000 victimes, parmi lesquelles on compte 28.459 cas de torture, 3.200 individus assassinés, 1.198 détenus-disparus dont les corps n'ont jamais été retrouvés (Jedlicki, 2007 ; Gaudichaud, 2014). Mentionnés dans le rapport Rettig, les chiffres sur l'exil restent imprécis et difficiles à calculer aujourd'hui encore⁷. Les personnes qui ont souffert de la répression et ont quitté le pays n'ont pas toujours reçu le statut de réfugiés (Garcia, 2014). On estime qu'environ un million de personnes ont quitté le Chili durant la période dictatoriale, avec une dispersion recensée dans plus ou moins 60 pays d'accueil⁸ (Jedlicki, 2007). Ce chiffre correspond à 7,5 % de la population chilienne⁹ qui, en 1990, comptabilisait treize millions d'habitants (Jedlicki, 2007). De ce million d'individus, 250 000 ont été considérés comme exilés politiques, et 750 000 comme émigrés, pour des raisons qui pourraient être politiques ou économiques (Jedlicki, 2007). Cependant, l'exil a été un des instruments de répression politique, dont l'objectif n'était pas seulement de punir les partisans et sympathisants de l'UP, mais aussi d'anéantir les mouvements sociaux et les partis politiques. La répression cherchait : « [...] à annuler la personne en tant qu'opposant de façon durable, sinon définitive » (Vasquez et Araujo, 1988 : 43). L'exil était provoqué explicitement par une décision administrative d'expulsion ou par une décision judiciaire de commuer une peine de prison en exil. Implicitement, il était imposé quand les personnes ont dû fuir après avoir été persécutées (ou par crainte de l'être) ou encore à cause de la marginalisation économique qui les empêchait de rester au pays (Cieters, 2004). Si pendant les premiers mois du coup d'état la répression a été généralisée, un système plus sélectif a été mis en place par la suite, qui incluait la création d'une police politique¹⁰

⁶ Le Rapport Rettig (1991) est le résultat du travail d'enquêtes extrajudiciaires de la Commission nationale Vérité et Réconciliation. Cette commission a enquêté sur les violations des Droits de l'Homme, commises sous le régime militaire de Pinochet, en se consacrant surtout aux victimes d'assassinats et de disparitions. Même si la torture et l'exil sont évoqués, le rapport s'est essentiellement penché sur les morts violentes (Jedlicki, 2007). La Commission et le rapport Valech (2004) sur l'emprisonnement et la torture a montré que cette dernière avait été instaurée comme politique institutionnelle. Cette commission a aussi permis aux victimes de se voir octroyer des bénéfices économiques comme mode de réparation (Rebolledo, 2016).

⁷ En raison de l'hétérogénéité des causes de départ, aux différents statuts des réfugiés, ainsi qu'aux différents systèmes de décompte administratifs des pays où les réfugiés ont été accueillis (Jedlicki, 2007).

⁸ Cette dispersion se concentre en Amérique latine (Argentine et Venezuela), Amérique du Nord (Canada, USA), Europe (France et Suède) et en Australie (Jedlicki, 2007).

⁹ Actuellement, la population chilienne est estimée à 17.574.003 d'habitants, dont 1.037.346 Chiliens habitant à l'étranger, ce qui correspond à 5,9% de la population totale. Ce chiffre se décompose comme suit : 540.703 Chiliens émigrés et 466.643 nés à l'étranger. Source : <http://www.registrodechilenos.cl/descargas/segundo-registro-de-chilenos-en-el-exterior.pdf>, consulté le 14 juillet 2018.

¹⁰ La DINA (Direction Nationale du Renseignement) fonctionna entre 1974 et 1977, sous les ordres du général Contreras, dépendant directement de Pinochet. En 1977, la DINA est transformée en CNI (Centrale Nationale de Renseignements) qui opérera durant toute la dictature. Source : <http://www.memoriachilena.cl/602/w3-articulo-92415.html>, consulté le 10 mars 2016.

ainsi qu'une législation spécifique¹¹ pour expulser les dirigeants et les militants d'organisations de gauche, accompagnés de leur famille, avec l'interdiction de retour au pays (Gaudichaud, 2014).

Dans chacune des familles avec lesquelles j'ai travaillé, le grand-père ou le père a subi la détention, la torture, l'emprisonnement dans des prisons ou dans des camps, pour ensuite être condamné par le décret-loi 504 de 1975 qui transformait la peine de prison en bannissement. Ces personnes, ainsi que leur famille, ont été affectées par la mesure d'annulation du passeport, qui les a transformés en apatrides, raison pour laquelle le Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés (le HCR) leur a donné des passeports avec le statut de réfugié.

Tout comme le difficile décompte de l'exil, il n'y a pas de chiffres précis pour les Chiliens arrivés en Belgique pendant la dictature¹². Cependant, Cieters estime à environ 1.200 le nombre d'exilés arrivés suite à des persécutions politiques avant les années 1980. Après cette date, il y a eu d'autres vagues de migrations pour regroupement familial ou pour des raisons économiques, résultat là aussi de la politique ultralibérale de la dictature (Cieters, 2004).

À partir du travail du Collectif d'accueil aux réfugiés du Chili¹³ (COLARCH), le gouvernement belge, en accord avec le HCR et le Comité International de Migration Européenne (CIME, aujourd'hui OIM), a ratifié des programmes de visas, qui ont permis aux familles, notamment celles qui ont participé à mon étude, d'arriver en Belgique entre les années 1976 et 1978. Cet accueil et l'insertion postérieure¹⁴ dans différentes villes belges, notamment Liège, a également été possible grâce au travail collaboratif entre le COLARCH et différents réseaux belges et chiliens. Les partis politiques chiliens de gauche, dont les membres étaient déjà réfugiés en Belgique, ont constitué un comité de coordination qui élaborait des listes de candidats aux programmes gouvernementaux belges. La migration d'exil des Chiliens a amorcé la migration latino-américaine en Belgique (Cieters, 2004).

1.2. Approche et démarche de terrain

1.2.1. Présentation du terrain et des familles

En 2016, j'ai effectué un terrain ethnographique en m'immergeant entre fin janvier et début juin dans un réseau de familles belgo-chiliennes¹⁵. J'ai travaillé avec quatre familles : les Aguilera¹⁶, les Marin, les Valderrama Flores et les Ayala Lermusiaux¹⁷.

¹¹ La dictature mit en place un cadre juridique qui comprenait une série de décrets-lois visant à interdire la résidence au Chili ainsi qu'un programme de « libération » des prisonniers politiques qui a rendu possible l'expulsion ou la condamnation à l'exil comme mesure juridique (Rebolledo, 2006).

¹² Aujourd'hui, 6.359 Chiliens habitent en Belgique. Source : <http://www.registrodechilenos.cl/descargas/segundo-registro-de-chilenos-en-el-exterior.pdf>, consulté le 14 juillet 2018.

¹³ Fondé par OXFAM et la FGTB Bruxelles-Halle-Vilvorde en 1975, ce collectif fonctionna jusque 1995. Douze organisations en ont fait partie : Aide Belge aux Personnes Déplacées, Amnesty International, Amnesty International Vlaanderen, Comité Belge Europe Amérique latine, Comité National Universitaire de Solidarité avec le peuple chilien, Entraide et Fraternité, Femmes Prévoyantes Socialistes, FGTB Bruxelles-Halle-Vilvorde, Oxfam Belgique, Rassemblement des femmes pour la paix, Solidarité Mondiale et Broederlijk Delen.

¹⁴ En annexe 1, un tableau avec les métiers des personnes rencontrées.

¹⁵ En annexe 2, schéma de parenté de chaque famille. J'ai interagi avec 31 personnes, dont 17 avec lesquelles j'ai eu des contacts plus rapprochés.

Les trois premières font partie d'une association appelée « 2^{ème} et 3^{ème} génération de Chiliens à Liège ». Cette association est constituée d'une dizaine de familles, dont la majorité est liée à la militance au Parti communiste chilien. Son travail consiste à l'organisation d'activités culturelles (cours de langue espagnole, atelier de danse, etc.) et d'actions de solidarité pour soutenir des associations chiliennes qui interviennent dans le cadre de catastrophes naturelles (pour le tremblement de terre en 2010, p. ex.) ou de tragédies provoquées par l'action humaine (l'incendie à Valparaiso en 2014, p. ex.). Elle a été engagée, avec d'autres groupes du monde associatif liégeois, dans l'organisation du programme de commémoration des 40 ans du coup d'état à Liège¹⁸. La quatrième famille, la famille Ayala Lermusiaux, qui est une famille mixte composée d'un père migrant chilien et d'une mère belge, ne fait pas partie de cette association. Cependant, ces quatre familles ont convergé à différentes époques dans différents événements, comités ou ASBL rassemblant les exilés.

Différents auteurs (Bolzman, 1996 ; Rebolledo, 2006 ; Jedlicki, 2007 ; Garcia, 2014, entre autres) soulignent le fait que les Chiliens en exil, au-delà de l'appartenance nationale, ont développé une conscience collective de l'appartenance à une « culture d'exil » (Garcia, 2014), à une « communauté d'exil » (Rebolledo, 2006), constituant aujourd'hui une diaspora embryonnaire¹⁹ (Bolzman, 2002). L'origine de leur migration est liée à une position et à une conduite politique, en partageant, en plus d'une histoire commune, le vécu de l'échec de leur projet politique ainsi que l'espoir d'un rétablissement de la démocratie pour concrétiser le retour au pays (Garcia, 2014).

Tout comme l'arrivée des Chiliens en Belgique s'est en partie réalisée via des réseaux d'adhésion aux partis politiques de l'UP (puisque comme je l'ai indiqué, ce sont les partis regroupés en terre d'exil qui ont donné des noms de candidats au COLARCH), l'accueil à Liège s'est produit de la même façon. Les familles de mon terrain mentionnent avoir été accueillies par des familles qui les avaient précédées à Liège et qui étaient affiliées au même parti politique qu'elles. Il s'agit donc d'un exil en relation avec les réseaux politiques. En outre, il s'agit aussi d'un exil en relation avec les réseaux de parenté car les familles nucléaires (dans la majorité de cas) et étendues (dans certains cas) se sont réunies à l'étranger (Cieters, 2004, Garcia, 2014).

¹⁶ La famille Aguilera correspond à la famille Piñones Vega. Le couple Piñones Vega n'a pas eu d'enfants, mais Filomena Vega avait déjà deux filles (les sœurs Aguilera) que Ramon Piñones, son mari, a élevées comme ses filles. Il n'y a pas eu changement de nom de famille.

¹⁷ Les noms de famille de chaque famille sont mis ici tels qu'ils m'ont été donnés par mes interlocuteurs.

¹⁸ Source : <http://territoires-memoire.be/agenda/40-eme-commemoration-du-coup-detat-au-chili>, consulté le 13 avril 2016.

¹⁹ L'accent est mis sur les similitudes entre le concept de diaspora et l'exil, à savoir : « [...] la dispersion du groupe dans plusieurs États, préservation des liens concrets et symboliques avec le pays d'origine, rêve du retour, existence de relations régulières entre les membres du groupe résidant dans différents pays, organisation du groupe dans le but d'influencer la dynamique de la société d'origine » (Bolzman, 2002 : 106). Cependant, le même auteur reconnaît que les différences peuvent être significatives. Une communauté en diaspora acceptera ainsi l'installation, dans la durée, hors de son lieu d'origine tout en tentant, en même temps, de garder une place dans sa nation. Mais garder cette place dans le pays d'origine lorsqu'on est exilé s'avère souvent difficile (Bolzman, 2002).

Ces exilés ont conjugué une activité militante et de solidarité (pour renforcer les structures de leur parti ou pour des groupes de résistance au Chili²⁰) par le biais de la création culturelle (*peñas*, concerts, production littéraire, académique et politique²¹). Ils ont ainsi mené pendant des années une démarche de dénonciation du régime dictatorial (Bolzman, 1996 ; Garcia, 2014). Cette activité était directement liée aux changements expérimentés dans le pays d'origine. Les exilés sont ainsi devenus plus ou moins actifs en fonction de la progression de la résistance contre le pouvoir militaire (Bolzman, 2002). De cette façon, de nombreux réseaux qui rassemblent ces différents groupes d'exilés dispersés dans le monde se sont développés et ont réalisé de très nombreux échanges tant au niveau européen que mondial (Montupil *et al.*, 1993, cité par Bolzman, 2002). En Belgique, ces réseaux ont, par exemple, organisé en 2007 un travail autour de la commémoration du coup d'état. Il comprenait un programme culturel réunissant le travail collaboratif de la « Coordination des exilés politiques à Liège ASBL », dont les familles de mon terrain ont fait partie, de l'organisation *ECO MEMORIA* des exilés résidant à Londres, ainsi que de la commune de Fléron²². Bien que cette activité ait eu lieu alors que l'exil légal (c'est-à-dire l'interdiction de retour) était achevé, elle montre l'existence et la prolongation de ces réseaux et de leurs échanges jusqu'à nos jours. De telles organisations existent encore aujourd'hui, à l'instar de *La Casa de América Latina* à Bruxelles, *La Casa Chile* à Liège.

Ces différents réseaux et institutions rendent également compte du fait que le collectif chilien constitue, selon les mots de mes interlocuteurs, une « colonie » ou une « communauté », articulée tant à l'échelle locale (les Chiliens de Bruxelles, de Liège), que nationale (les Chiliens de Belgique), et même internationale (les exilés chiliens dispersés à travers le monde).

Bien que l'utilisation du mot communauté, tout comme celle du mot diaspora, doit être faite avec prudence (ces concepts désignent des frontières entre groupes qui peuvent apparaître comme homogènes mais qui ne le sont pas), le cas chilien semble coïncider avec ce qu'Anderson (2002) appelle une « communauté imaginée » (Bolzman, 1996 ; Jedlicki, 2007 ; Garcia, 2014). La définition de la nation qu'Anderson propose est la suivante : « une communauté politique imaginaire, et imaginée comme intrinsèquement limitée et souveraine » (Anderson, 2002 : 19). L'accent est mis sur cette capacité imaginative qui amène à recréer les communautés au-delà de la nationalité et des liens de parenté, sans pour autant les distinguer entre fausses et authentiques (Anderson, 2002). Comme ce qui a été constaté dans d'autres travaux portant sur la migration d'exil (Jedlicki, 2007 ; Garcia, 2014), j'ai pu remarquer que le groupe de Chiliens de Liège revendique aussi une appartenance à une

²⁰ Des organisations de défense des Droits de l'Homme, victimes de la répression, entre autres.

²¹ *La peña* est un événement social où de la musique folklorique est jouée et où l'on se réunit autour de la consommation des *empanadas* et de vin rouge. Elle est organisée par des partis politiques, organisations sociales, politiques ou syndicales dans le but de récolter de l'argent pour une cause. Tant au Chili qu'à l'étranger, c'était une des activités militantes les plus utilisées. Source : <http://www.memoriachilena.cl/602/w3-article-96425.html>, consulté le 10 avril 2017. La création culturelle se retrouve chez des écrivains tels qu'Ariel Dorfman, Luis Sepúlveda, Isabel Allende. Dans la production académique, on observe des études dans le champ psychosocial, sciences humaines ; concernant la production politique, de nombreux médias, revues, programmes de radio (Rebolledo, 2006).

²² En annexe 3, diptyque concernant cette activité.

« communauté d'exil » qui s'ancre dans le local, dans des réseaux divers et qui a comme référence la nation (en réalité un temps et un espace géographique) et une identité politique déterminée.

Ces exilés ont commencé à se recomposer, comme je l'ai déjà dit, autour des structures de parti. Mais ensuite, quand l'exil s'est prolongé et que l'espoir de chute du régime militaire s'est dilué, ces réseaux se sont ouverts à d'autres buts au-delà du politique, en se transformant en une communauté plurifonctionnelle matérialisée en associations culturelles et sportives entre autres (Bolzman, 1996). Il faut ici expliciter le fait que les frontières externes de ces groupes se sont aussi constituées avec la contribution de la société d'accueil (Jedlicki, 2007). En effet, pour le cas de la Belgique, les différentes associations et réseaux du COLARCH se sont mobilisées face à la dictature en raison de la grande sympathie que générait la figure du président Salvador Allende et le gouvernement de l'UP²³. Comme Jedlicki le souligne à propos de la figure valorisante du réfugié politique chilien : « ce ne sont pas n'importe quels Chiliens qui se retrouvent à l'extérieur de leur pays, mais bien des Chiliens de gauche, persécutés pour leurs idées politiques » (Jedlicki, 2007 : 183).

Les familles qui ont participé à mon travail font partie du groupe « communautaire » de Liège. Ce groupe est constitué tant par des partisans de l'UP (dirigeants de partis, militants de base, sympathisants) que par des opposants à la dictature. Il convient aussi préciser que ce groupe fait partie des réseaux plus amples composés d'autres migrants et des non migrants, comme on le verra plus tard dans ce travail.

Trois des familles étudiées vont de la première à la troisième génération. Dans chacune d'elles, le grand-père était un membre du parti communiste ou un dirigeant syndical du même parti, dans l'industrie minière ou textile. Ces trois familles ont donc fait partie des structures de parti liées au gouvernement de l'UP. Dans la quatrième famille observée, qui ne va quant à elle que de la première à la deuxième génération, le père n'était pas membre de l'UP mais sympathisant du MIR. Il a fait partie du mouvement des marins anti-putschistes qui suspectait le soulèvement militaire. A l'époque, ils ont préparé des réunions avec une partie de la gauche pour organiser la résistance²⁴.

Pour mes interlocuteurs, la première génération est composée de le(a) prisonnier(ère) politique et son(a) conjoint(e), que ceux-ci soient les grands-parents ou les parents de la famille. Ces personnes ont, aujourd'hui, entre 63 et 80 ans. La deuxième génération correspond aux enfants, dont les âges vont entre 23 et 56 ans, et la troisième aux petits-enfants, âgés de 10 à 27 ans. Trois sous-catégories peuvent être distinguées au sein de la deuxième génération : la génération A qui est née au Chili et est arrivée en Belgique entre 10 et 15 ans, la génération B qui est née en Belgique d'un couple de

²³ Englebert souligne combien le voyage d'étudiants liégeois au Chili pendant l'UP a influencé l'engagement politique postérieur de ceux-ci et la solidarité de la jeunesse belge envers l'Amérique latine. La création d'associations telles que la *Casa Nicaragua* à Liège s'est réalisée à cette époque (Englebert, 2010).

²⁴ Cette résistance n'a finalement jamais eu lieu puisque ces marins anti-putschistes ont été soumis à un procès de justice militaire, accusés de sédition. Ils furent emprisonnés et torturés par l'intelligence de la marine sous le gouvernement d'Allende, puis envoyés en exil (Magasich, 2008).

partenaires chiliens et la génération C qui est née en Belgique et dont un seul géniteur est un exilé chilien. Dans mon cas d'étude, seuls les types A et C sont présents.

Le cas de la première génération est particulier en ce que certains des membres qui la composent sont décédés. Afin de bien définir la situation, je vais ici détailler cet aspect des choses. Dans la famille Aguilera, le grand-père est décédé, mais la grand-mère est vivante. Dans la famille Marin, la première génération est décédée, mais elle reste présente dans certains objets comme des portraits ou dans les récits. Dans la famille Valderrama Flores, du côté de la lignée paternelle, la grand-mère est décédée et le grand-père est retourné vivre au Chili. Du côté de la lignée maternelle, les deux grands-parents sont vivants, mais sont revenus habiter en France après deux décennies de vie au Chili, puisque la France est leur pays d'accueil. De fait, je me pencherai dans la troisième partie de ce travail sur la lignée maternelle, car bien qu'ils aient été accueillis comme réfugiés en France et non en Belgique, c'est avec cette famille étendue que la famille Valderrama Flores a des liens plus étroits.

Dans la plupart des études migratoires, la tendance est de privilégier l'analyse de discours sur les relations entre deux, trois ou quatre générations d'une même famille concernée par la migration. J'ai fait le choix de travailler avec trois générations de la même famille, en essayant de construire une relation ethnographique avec chacune d'elles et en observant les rapports entre elles. Ce choix répond au constat que, du point de vue *emic*, l'utilisation du terme « génération » est en relation au fait que l'exil a été, en général, une expérience partagée. Dans ce sens, et comme le définit Mannheim par rapport au concept de « génération sociale », plus que le critère d'année de naissance pour définir une génération, ce qui prévaut est le partage des conditions déterminées d'existence, situation qui crée des liens en produisant ainsi une vision partagée du monde (Mannheim, 1990). D'ailleurs, les frontières entre la première génération et la deuxième génération du type A tendent à devenir floues, dans la mesure où ces deux générations ont vécu, en plus de la migration forcée, l'époque de l'UP et de la dictature. Quant à la troisième génération, qui n'a pas vécu l'expérience de l'exil, j'ai estimé nécessaire de l'intégrer dans mon analyse, car en plus d'être présente sur mon terrain, les membres qui en font partie ont hérité du sentiment de perte que cette migration spécifique a entraîné, ainsi que des pratiques pour y remédier.

Ces familles présentent un phénomène d'endogamie : sauf la quatrième famille qui est composée d'un couple mixte, les trois autres familles sont constituées de conjoints chiliens issus du même groupe diasporique.

Par rapport à la langue utilisée entre chercheuse et interlocuteurs, bien que le bilinguisme ait été présent dans mes échanges avec toutes les générations, ma communication avec les deux premières s'est effectuée le plus souvent en espagnol, tandis qu'avec la troisième, la langue utilisée a été le français.

Toutes ces familles sont issues des classes populaires et de la migration rurale en milieu urbain. Elles sont originaires de différentes régions du Chili²⁵ : le nord (Arica et Illapel), la zone centrale (La Calera) et le sud (Concepción). Le père de la quatrième famille est arrivé seul à Liège, tandis que les trois autres (d'affiliation communiste) sont arrivés en famille. Ces familles habitent à Liège dans les quartiers de Chênée, Saint Gilles, Rocourt et Saint Léonard.

Enfin, le moment où je suis arrivée dans l'histoire de ces familles n'est pas quelconque. Je suis arrivée sur le terrain durant la période que les études sur l'exil nomment le post-exil, qui suit les périodes de pré-exil et d'exil. Le pré-exil correspond à la vie des exilés avant le coup d'état. L'exil débute quant à lui avec le coup d'état, intègre la répression subie, et se poursuit avec les conditions de départ et d'accueil, ainsi que l'insertion dans la terre d'exil (Garcia, 2014). Le post-exil commence pour sa part au moment où l'interdiction de retour au pays est levée et où le projet de retour devient potentiellement possible. Dans certaines études, les chercheurs subdivisent encore l'exil en trois moments distincts (Vasquez et Araujo, 1988 ; Bolzman, 1996 ; Garcia, 2014). Le premier moment est celui de l'arrivée sur la terre d'exil. Il est marqué par le deuil, le traumatisme, la culpabilité d'avoir survécu et l'intense engagement dans le militantisme avec la conviction que le régime militaire tombera et que le rentrée au pays est imminente. Cette étape est marquée par un investissement temporel en décalage avec le pays d'accueil, mais aussi avec le pays d'origine car les exilés vivent avec une perception du Chili de l'UP et non du Chili de la dictature. Le deuxième moment est pour sa part marqué par l'adaptation. Les exilés amorcent leur installation dans le pays d'accueil, se conformant à la vie du temps présent. Vient enfin le troisième moment : dans la mesure où la durée de l'exil se prolonge, l'exilé remet en question le projet collectif du groupe et le retour ne constitue plus sa seule motivation.

1.2.2. Une ethnographie du proche dans le lointain ?

Le titre de ce mémoire fait allusion au fait d'avoir effectué une immersion dans un réseau de familles belgo-chiliennes habitant à Liège. Mais il fait aussi allusion à une démarche ethnographique d'un objet dit proche, puisque j'ai travaillé avec une population proche, dans la mesure où, je partage une même société d'origine, un même vécu des conséquences d'une dictature et de celui d'une expérience migratoire. Cependant, si un terrain du proche se définit par un séjour qui n'est pas éloigné du contexte de vie quotidienne du chercheur, alors je n'ai pas rempli cette condition. Car ma situation récente d'immigrée chilienne en Belgique me place à Liège hors de mon « chez moi ».

Mais que se passe-t-il quand la terre d'accueil commence à devenir un second chez soi ? Après trois ans et demi de vie en Belgique, je commence à maîtriser la langue française, j'ai tissé des amitiés, j'ai commencé à m'approprier mon espace domestique en construisant doucement mon « chez moi ». La frontière entre terrain proche et lointain est ainsi floue, dynamique et relative à la position du chercheur qui, elle aussi, est en constante mutation. D'ailleurs, aujourd'hui, il n'est pas nécessaire de

²⁵ En annexe 4, carte géographique du Chili.

partir loin pour rencontrer un autre qu'avant on supposait retrouver seulement dans l'ailleurs. La division de ces deux notions ne tient pas, elles sont donc à déconstruire (Campigotto *et al.*, 2017).

Therrien prône une anthropologie de l'expérience partagée et du mouvement. J'utiliserai ses mots qui soulignent bien ma situation de terrain :

« Je suis partie au loin dans un pays qui est devenu un second chez-moi étudier un sujet proche qui m'a souvent étonnée par ses différences. Cela montre bien que proximité n'équivaut pas toujours à familiarité, pas plus que dépaysement ne rime nécessairement avec exotisme. Tout dépend de la position dans laquelle on se trouve et puisque celle-ci change constamment, la frontière entre proche et lointain se trouve donc en perpétuelle mouvance » (Therrien, 2008 : 36).

Bien que je ne sois pas arrivée en Belgique avec le statut d'étudiante étrangère de troisième cycle comme Therrien durant sa migration au Maroc, mais plutôt avec le statut de ressortissante étrangère en cohabitation avec un citoyen belge, mon projet migratoire était déjà pensé pour mener des études en anthropologie. J'avais déjà l'idée de travailler dans le domaine de l'anthropologie urbaine et contemporaine, mais, à l'époque, je ne savais pas sur quel objet mon attention serait attirée. J'ai découvert les Chiliens de Liège en même temps que j'ai découvert ma propre situation de migrante. Pourtant, cela ne m'a pas transformée en mon propre informateur, comme le suggère Therrien dans son étude de terrain. Dans son cas, elle a mené une recherche sur les trajectoires identitaires de couples mixtes au Maroc en étant elle-même dans une situation de mixité et en faisant partie d'un réseau de couples mixtes et étrangers. En revanche, même si mes interlocuteurs et moi faisons partie de la même diaspora, en partageant ainsi le vécu d'un processus migratoire, je ne suis pas sortie du Chili en tant qu'exilée politique et je n'ai pas été accueillie comme réfugiée en Belgique. Ma migration et ses raisons sont donc différentes. Cependant, et comme Therrien le montre, l'élément biographique a joué un rôle significatif dans mon intérêt à comprendre le phénomène migratoire dans le cas spécifique de la migration d'exil, mais aussi dans le champ général de la migration et des mobilités. L'histoire récente de violence politique au Chili a traversé les histoires de vies de nombreuses générations, tant au pays qu'à l'étranger. J'ai été surprise de découvrir que mon parcours de vie était très marqué par la migration et par l'histoire des grandes transformations sociales tant au niveau latino-américain qu'au niveau national.

Comme d'autres populations paysannes du début du XXe siècle en Amérique latine, mes grands-parents ont migré vers la ville pour faire partie des populations ouvrières, qui ont alors créé des bidonvilles avec d'autres familles issues du milieu rural. Mes parents, enfants d'ouvriers, ont eu accès à l'université à l'époque du gouvernement de l'UP, qui promouvait l'accès à l'éducation supérieure pour tous. La dictature à peine en place et avant ma naissance, mon père a été arrêté par les militaires comme militant de la faction étudiante du MIR. Son arrestation a été assez violente, plusieurs camions de militaires en tenue de combat et lourdement armés sont venus le chercher à la maison de ses parents. Il a passé quelques jours à la caserne militaire et a ensuite été remis en liberté grâce à la

médiation de l'évêque de la ville puisque ma famille paternelle était étroitement liée à l'église. Des bribes de cette histoire m'ont toujours été racontées par ma mère, présente au moment de l'arrestation. Comme mes parents se sont séparés quelques années après ma naissance et que j'ai eu des contacts très irréguliers avec mon père jusqu'à l'âge adulte, je n'ai pas eu l'opportunité de compléter ce récit avec sa propre version. Il ne voulait pas non plus raconter ces événements. Les détails ici énoncés viennent de son témoignage à la Commission Valech sur l'emprisonnement et la torture. Dans une certaine mesure, l'expérience vécue par mon père m'a rapprochée du parcours de vie de mes interlocuteurs. L'histoire de migration forcée de longue durée, qu'ils ont vécue, aurait pu être la mienne. Un an après ma naissance, mes parents ont dû migrer en Argentine, la crise économique et une sanction que ma mère avait reçue pour être sympathisante du MIR, ne leur permettaient pas de trouver du travail. Je me suis rendu compte que, dans ma petite enfance, j'ai incarné pendant quelque temps la figure de « l'enfant confié », à charge de la famille maternelle et notamment de ma grand-mère. La migration en tant que processus a accompagné mon parcours puisque j'ai déménagé au moins sept fois, habitant du nord (dans le désert d'Atacama) jusqu'au sud du Chili (dans la région du lac), traversant une variation climatique et une biodiversité énormes.

Pendant la période dictatoriale, il y a aussi eu l'*apagón cultural* (black-out culturel), c'est-à-dire que les arts et lettres ont été censurés, tout comme les médias de l'époque. Dans ce contexte, l'éducation et la recherche se sont retrouvés affectés. Les études en sciences humaines et sociales étant alors souvent considérées comme « subversives », de nombreux programmes universitaires ainsi que la Faculté Latino-américaine de sciences sociales²⁶ (FLACSO) furent fermés. L'offre d'étude dans ce domaine n'a été rétablie qu'au retour de la démocratie. Cependant, l'accès y est resté conditionné, notamment par la capacité de paiement. La santé, l'éducation, les pensions ont en effet été libéralisées et vidées de leur ancien contenu social. En raison de ce coût élevé, il m'a été très difficile d'accéder à ces études en sciences sociales.

Bien que la chronologie des gouvernements de l'histoire politique chilienne apparaisse dans les textes scolaires, l'histoire de la dictature ainsi que celle de l'UP n'étaient pas réellement enseignées. Les informations données aux élèves sont longtemps restées floues et parfois contradictoires. J'ai ainsi grandi sans connaître toutes les facettes de la violence politique qui a affecté le pays. La première fois que j'ai entendu parler de l'exil, de la torture et de l'emprisonnement, ce fut en 1995 à travers le témoignage d'Adriana Borquez (Borquez, 2015). Cette femme avait été détenue à la *Colonia Dignidad*²⁷. Cette rencontre a déclenché en moi l'envie d'en connaître plus sur l'histoire

²⁶ La FLACSO est un organisme international, autonome, régional, à caractère académique et interdisciplinaire dont l'objectif est la promotion des sciences sociales en Amérique latine et dans les Caraïbes. Créé à l'initiative de l'UNESCO en 1957, en ayant son siège central à l'Université du Chili jusque 1973. Le coup d'état a provoqué sa fermeture. Source : <http://www.flacsochile.org/historia/>, consulté le 10 novembre 2016.

²⁷ Colonie allemande au Chili. Durant la période dictatoriale, elle a opéré comme centre de torture (Borquez, 2015).

politique récente, mais a aussi réveillé un engagement en tant qu'activiste indépendante des Droits de l'Homme pendant ma première période universitaire.

Différents auteurs reconnaissent combien la proximité biographique peut influencer le choix d'un objet de recherche. Des chercheurs écrivent sur l'exil politique pour avoir expérimenté cet événement personnellement (Vasquez et Araujo, 1988 ; Bolzman, 1996 ; Rebolledo, 2006) ou pour être enfant d'exilés (Jedlicki, 2007 ; Garcia, 2014). De la même façon, des chercheurs se consacrent à la migration en étant eux-mêmes des migrants (Sayad, 1999 ; Timera, 2008 ; Therrien, 2008, entre autres). Dans mon cas, mon intérêt s'est porté sur la compréhension des deux phénomènes : la migration et l'exil, rassemblés dans ce que la littérature appelle la migration d'exil (Bolzman 1996 ; Jedlicki, 2007).

Garcia explique que les décisions qu'un chercheur prend dépendront de « [...] sa propre subjectivité, de son contexte socio-historique et de sa place dans la société » (Garcia, 2014 : 53), en constituant un savoir situé. Elle ajoute que quand nous écrivons sur un sujet, nous écrivons de façon implicite sur nous-mêmes (Garcia, 2014). En effet, mon parcours de vie a nourri ma curiosité et a guidé ma sensibilité vers un objet qui me conduisait ainsi vers une certaine quête de soi, qui s'est transformée avec le temps non seulement en quête de l'autre sinon et surtout en quête de la « rencontre entre les deux » (Therrien, 2008 : 39).

En raison de mon parcours de vie, je me suis présentée sur mon terrain avec une double « casquette » de migrante chilienne et d'étudiante en anthropologie. Je n'ai pas caché mon expérience d'activiste et l'histoire de mon père quand certains interlocuteurs demandaient plus de détails sur ma vie ou la raison de mon intérêt pour leur histoire. Parfois la façon de se présenter est un choix qui s'impose de lui-même. Enquêter auprès de populations avec un passé d'engagement politique exige de clarifier sa position idéologique, son passé ou bien celle de sa famille (Garcia, 2014). On verra plus tard que mes interlocuteurs ont eu des exigences précises envers moi en raison de ma nationalité et de mon parcours d'activiste, parce que je faisais partie de la même « communauté ». J'ai été pour beaucoup de mes interlocuteurs une Chilienne à la *casa* (maison), voire une « vraie » Chilienne. Cette position de l'intérieur, que j'aborderai dans la partie qui suit, procure des avantages, mais impose aussi des limites. Cependant, j'ai gardé une certaine altérité avec mes interlocuteurs, qui sera constamment amenée à se définir lors des échanges et dans la construction de la relation ethnographique. Par ailleurs, je n'ai pas ressenti le besoin de faire d'efforts supplémentaires vis-à-vis du processus de décentrement du regard par rapport aux préjugés et préconceptions du chercheur au-delà de ce qu'il faut assumer dans toute entreprise ethnographique. Comme dans d'autres terrains et comme mes prédécesseurs, je n'ai rien vu ou en tout cas très peu jusqu'au moment de commencer à noter, faire des schémas, et toute sorte d'objectivation possible (Winkin, 2001).

1.2.3. Une Chilienne à la *casa* : démarche de l'intérieur

Mon arrivée en Belgique en 2013 coïncide avec les 40 ans du coup d'état au Chili. Il y avait des commémorations organisées partout dans le monde. A Liège, le groupe chilien a constitué un

comité d'organisation des commémorations. Je n'ai donc pas dû chercher les Chiliens (anciens réfugiés, migrants économiques, doctorants) car ils étaient présents à chaque concert, conférence, ou activité du programme de commémoration. J'y ai noué les premiers contacts, qui m'ont permis de connaître l'existence d'un réseau de familles belgo-chiliennes et de familles appartenant à l'association « 2^{ème} et 3^{ème} génération de Chiliens à Liège ». En 2014, avant de commencer mes études en anthropologie, deux activités bénévoles m'ont permis d'entrer en contact avec des membres de cette association. J'ai réalisé une animation patrimoniale sur les cultures du désert d'Atacama (Nord du Chili) et j'ai participé à une fête solidaire organisée par cette association pour soutenir l'achat des matériaux de construction pour des familles chiliennes affectées pour un grand incendie à Valparaíso. En outre, en première année de master, j'ai effectué un pré-terrain au sein de l'association pour mon « pré-mémoire », menant alors des discussions informelles avec des membres de ce groupe. J'ai commencé à tisser des liens d'amitié avec eux, mais je ne connaissais pas tous les parents, toutes les personnes non apparentées en lien avec ces réseaux familiaux et surtout je n'avais pas partagé à ce stade leur vie quotidienne. Bien que j'aie alors visité le foyer de certaines familles, je ne m'étais pas rendue dans toutes les maisons, ce n'était donc pas une immersion de longue durée à la *casa*.

Partager la vie quotidienne des gens, s'immerger dans leur foyers, les suivre dans les différentes facettes de leur vie (loisir, travail, famille, école) constitue un défi en soi. Lors de terrains précédents, la distribution du temps était plus et moins connue à l'avance. Quand on observe un atelier pour les enfants, il y a des horaires bien précis, par exemple. Quand il s'agit de la vie quotidienne, avec tout ce qu'elle implique (vacances, déménagements, enfants que reviennent à la maison, puis qui partent, horaires d'études et de travail différents pour chaque membre de la famille, etc.), le rythme est fort fluctuant et demande une adaptation constante. A cause de cela, mon terrain, qui devait au départ durer trois mois a dû s'élargir à un total de quatre mois d'observation, repartis sur six mois. En réalité, pendant longtemps, j'ai eu l'impression de ne pas avoir effectué une immersion, jusqu'au moment où j'ai pris conscience que j'avais réparti le temps selon les intérêts de mes interlocuteurs. Je m'étais tout simplement plongée dans leur vie. J'ai ainsi appris que le rythme est donné par la constitution même du terrain. Un terrain dans une institution aurait eu un rythme très différent, par exemple.

Dans mes expériences antérieures, j'ai toujours exprimé ma disponibilité et mon envie d'être utile aux gens. Je concevais mes interactions comme une opportunité d'échange où les gens me donnaient accès à des informations et des situations, tout en essayant de rester à l'écoute de leurs besoins. Dans une perspective de réciprocité, je cherchais des interlocuteurs plutôt que des informateurs. Même en reconnaissant que la relation ethnographique n'est jamais symétrique car le chercheur produit un savoir sur les informateurs et pas à l'inverse (Fainzang, 2004), j'ai tenté, quand c'était possible, l'échange et même la co-construction de savoir. Je reviendrai sur ce dernier point un peu plus tard dans la partie méthodologique. En raison de mon idée d'être utile aux personnes rencontrées (par exemple, aider les enfants avec leurs devoirs, collaborer aux tâches ménagères ou aider à déménager une famille), mes interlocuteurs m'ont assigné différents rôles et places : j'ai ainsi

été tour à tour « psychologue » ou assistante sociale (aider à la communication entre les générations), « espionne » ou « voyeuriste » (avec des blagues telles que : « si tu veux, je mets une caméra dans ma chambre et comme ça tu vois ce que je fais » ou encore « veux-tu venir vivre avec nous ? ») ou encore « biographe » de leur histoire familiale et politique. Sur ce dernier point, une jeune femme de la troisième génération m'a exprimé son désir de créer, à long terme, une association pour vendre des produits chiliens, en m'invitant à réfléchir à un futur projet de recueil de témoignages des différentes générations issues de l'exil afin de garder des traces de leur mémoire. Je garde cette invitation pour la reprendre éventuellement dans le cadre d'une restitution *a posteriori*. De façon générale, j'ai été considérée comme une Chilienne à la « casa ». Notamment à cause de mon humour et de ma façon de parler. Mais pas seulement. Une interlocutrice m'a introduit auprès de ses collègues comme une « vraie Chilienne » en raison de mon arrivée récente en Belgique et étant donné que j'ai vécu la majorité de ma vie au Chili. Cette position de l'intérieur m'a notamment donné l'avantage d'une certaine relation de confiance, et donc un accès à d'autres membres de la parenté (la famille élargie qui habite Liège ou dispersée en-dehors de Belgique), aux cercles sociaux ou encore à d'autres types de réseaux (la troisième génération, avec des jeunes belges d'origine étrangère, forme un groupe aimant faire la fête).

J'ai rencontré trois types de difficultés tout au long du terrain. Premièrement, mes interlocuteurs supposaient que j'avais forcément connaissance de certains aspects de leur vie antérieure à la migration ou bien à leur processus d'installation en Belgique. Ils ne voyaient donc pas ce qu'ils pourraient me raconter dont je n'ais déjà connaissance. Certains m'ont ainsi dit : « à voir... qu'est-ce que je pourrais te raconter... ». J'ai maintes fois dû expliciter mon ignorance à propos d'une multiplicité de sujets. Ce facteur de la proximité biographique entre chercheur et personnes du terrain, ainsi que ses effets sur la perception que ces derniers ont eu de moi, n'est pas un élément nouveau. Des chercheurs (Jedlicki, 2007 ; Garcia, 2014) ont expérimenté ce même écueil dans la mesure où les récits individuels des exilés s'inscrivent dans une histoire collective récente, qui pour eux devrait être connue par ceux qui enquêtent sur ces sujets. En deuxième lieu, des membres des familles ont exigé certaines choses de moi en raison de mon « engagement » en tant que Chilienne et chercheuse intéressée par ces thématiques. Ils ont exprimé de véritables lamentations normatives sur des événements que, à leurs yeux, je ne devais pas rater : l'enterrement d'un ancien exilé, une conférence sur l'histoire politique de la dictature, des réunions sur le droit de vote à l'extérieur, etc. Timera a soulevé le fait que, quand le chercheur est membre de la « communauté » qu'il étudie, il doit mener un « [...] effort constant de positionnement entre le chercheur et l'acteur engagé qu'on nous demandait naturellement d'être » (Timera, 2008 : 29). Comme lui, qui a été perçu comme un « Soninké sociologue ou un sociologue des Soninké » (Timera, 2008 : 29), puisqu'il enquêtait sur une population dont la majorité était Soninké, j'étais moi aussi associée à l'étiquette de Chilienne, en premier lieu, intéressée au sujet de la migration d'exil, en second lieu. Cependant, et comme Timera le propose, tant pour les facilités que pour les difficultés que procure cette posture, j'adhère au positionnement suivant

lequel, dans tout terrain, la compétence de franchir les barrières plus et moins facilement, ou bien de susciter une identification de la part du groupe, ne dépend d'une quelconque condition innée ou de l'immersion dans le milieu. C'est bien une posture associée au « métier d'anthropologue » (Timera, 2008 : 30) qui n'est pas donnée à l'avance et qui ne pourra pas s'enfermer à partir de l'association à une appartenance nationale. La dernière épreuve à laquelle j'ai dû faire face a été le refus d'observation. Au début de mon travail, je me suis vu opposer le rejet d'une famille, ainsi que celui d'une jeune femme d'une des autres familles qui avait tout d'abord accepté de participer à mon enquête. Le premier refus était associé au fait que l'exil, en plus d'être une migration forcée, est un traumatisme : « le coup d'état et la répression, un départ soudain, entouré de violence, et avec l'interdiction de retour, l'exilé éprouve brutalement une coupure des liens qui le reliaient à son monde social, affectif, culturel et politique » (Vasquez et Araujo, 1988 : 45). Cette famille avait vécu, en plus de la détention du chef de famille, la disparition d'un de ses membres. Avec le risque d'une remémoration des souvenirs très douloureux, elle ne voulait pas exposer les enfants et petits-enfants à un possible processus de mémoire traumatique. Le refus de la jeune femme ainsi que la dynamique menée au sein de sa famille se sont quant à eux révélés très compliqués à gérer. J'ai ainsi hésité tout au long du terrain à poursuivre ma recherche auprès d'eux. L'accès aux autres familles était donné à partir de l'accord d'un de leurs membres (la mère ou le père), qui demandait ensuite l'accord de tous. Par contre, pour cette famille, la mère m'a dit qu'elle ne voulait pas être l'intermédiaire entre moi et les autres membres, y compris cette jeune femme. J'ai donc discuté avec chaque personne pour leur demander de participer. Le fils aîné m'a donné son accord et la fille cadette a refusé. Le couple de parents, plus familiarisé avec les méthodes d'analyse des discours de la sociologie, attendaient plutôt des entretiens que de passer du temps avec moi. En général, il a été difficile d'observer des repas ou des réunions familiales puisque chaque membre avait des horaires de travail, d'école et de congés différents. J'ai éprouvé des difficultés à maintenir une fréquence de visites hebdomadaire. En revenant sur le refus spécifique de la jeune femme, il faut expliciter une « erreur de débutant » que j'ai commise. Lors de mon premier contact avec la mère, où j'ai abordé mon travail de recherche, au lieu d'utiliser l'expression « passer du temps avec vous », j'ai eu recours à l'expression « observation participante ». Dans un souci de transparence et d'explicitation du travail anthropologique, j'ai fait des efforts pour expliquer la méthode ethnographique. J'ai ressenti avoir fait peur à mes interlocuteurs. J'ai mené une conversation informelle avec la jeune femme et elle m'a confirmé son refus mais aussi son autorisation de visiter le foyer. Sa réponse était qu'elle n'avait pas le temps de participer à cause de ses études. Cependant, en approfondissant plus la discussion, elle a avoué sa gêne d'être « analysée ». Plus tard, durant mon premier mois de terrain, sa mère m'a montré leur maison. J'ai posé une question à propos d'un autocollant du drapeau chilien, collé sur toutes les portes des chambres et la jeune femme a réagi : « Ouf ti, elle regarde tout ! ». Cette situation, ajoutée à la question qui m'a été posée par un membre d'une famille sur le déménagement d'une autre famille, m'a fait prendre conscience de deux aspects importants de ma position d'*insider*. J'ai été perçue comme quelqu'un qui

pourrait éventuellement échanger des informations avec d'autres personnes du réseau, ainsi qu'entre les différentes générations. Comme d'autres chercheurs travaillant sur un terrain où il existe une proximité considérable avec les gens (Garcia 2014), j'ai pris conscience des : « [...] attentes et projections des personnes d'un terrain aussi proche » (Garcia, 2014 : 60) ainsi que du souci de ces personnes de générer pour n'importe quel observateur une image de soi positive susceptible d'être appréciée (Goffman, 1973). Le deuxième aspect soulevé par ce cas particulier est la préoccupation exprimée par cette jeune femme de m'aider. Bien qu'elle ait été convaincue de n'avoir ni le temps ni l'intérêt de participer à mon étude, elle m'a demandé : « combien de personnes te manquent pour ton travail ? ». Sa question était liée à la proximité, voire aux liens d'amitié que j'avais commencé à tisser avec sa famille ainsi qu'à ma condition de Chilienne. Cette préoccupation exprimée de sa part me laisse penser qu'il y a là les traces d'un héritage de « devoir de solidarité » envers la communauté en tant qu'« enfant d'exilé ». Il s'agirait de l'une des valeurs acquises par les descendants d'exilés chiliens (Jedlicki, 2007).

Pour conclure cette partie, je peux ajouter que les faits que j'ai présentés comme « des obstacles, des écueils, des limites, des difficultés », sont en réalité des situations inhérentes à la relation ethnographique même. Il est important et, d'ailleurs, nécessaire que ces situations émergent. Même si je n'ai pas su bien traduire l'information que je donnais aux familles au début de mon terrain, l'expérience du refus et les difficultés rencontrés ont enrichi mon expérience et se sont transformés en outils de connaissance (Beaud et Weber, 2010). J'ai donc pu réfléchir aux contours de la relation ethnographique dans le contexte d'un terrain proche qui est toujours en situation d'interaction, puisque l'observateur et l'observé s'affectent mutuellement (Ghasarian, 2004). La spécificité de mon parcours répond au souci d'un questionnement sur mes propres motivations, par rapport au terrain en lui-même, mais aussi au sujet du choix de « ce » terrain. Le chercheur a une influence sur ce qu'il observe. La même recherche avec un autre chercheur aurait probablement donné lieu à une production de données différente. J'entends ainsi m'inscrire dans une démarche ethnographique critique et réflexive (Ghasarian, 2004).

1.3. Construction de la problématique et de la méthodologie

1.3.1. Présentation de l'objet : évolution des questionnements

La mobilité humaine est un sujet qui m'intéresse depuis longtemps. Ma proximité biographique, déjà évoquée, a orienté mon intérêt pour le phénomène de la migration d'exil. Influencée par les discours de mes interlocuteurs et par mes propres observations préliminaires issues de mon pré-terrain, mon attention a été attirée par un aspect qui me frappait : le décalage entre le Chili que les familles ont quitté il y a 40 ans et le Chili d'aujourd'hui.

Comment ont-ils vécu ces 40 années éloignés de leur pays d'origine ? J'ai eu la perception que les exilés chiliens se sont « gelés » dans le temps. Ils ont gardé une image du pays qu'ils ont quitté, et quand ils y sont retournés, leur sentiment a été que ce n'était plus leur pays ou que le pays avait beaucoup changé. Nombreux sont les auteurs qui soulignent la capacité du phénomène migratoire et de

l'exil de développer l'imaginaire (Appadurai, 2001 ; Fouquet, 2007 ; Feschet et Isnart, 2013). Mon premier projet d'objet était d'explorer - au sein des familles belgo-chiliennes de Liège - comment l'imaginaire du pays perdu s'était incarné. J'ai observé que l'imaginaire, ancré dans une dimension d'espace et de temps centrée sur le Chili de l'UP, commence à se développer à partir du désir du retour, comme l'expriment les mots du poème de Karina²⁸ :

« Combien de gens je trouverai le jour de mon retour ? Peut-être, beaucoup des gens ne seront pas là. Et combien d'entre eux me paraîtront étrangers ? Beaucoup d'interrogations m'étonnent. Quelle couleur aura mon Chili ? Quelle couleur aura ma maison ? » [Extrait de journal de terrain²⁹, 20/05/2016. Liège].

Cependant, bien que l'imaginaire occupe une place importante dans mon terrain, et que les séjours au pays continuent à opérer comme l'espace où le pays d'hier rencontre le pays d'aujourd'hui, j'ai rapidement décidé d'abandonner cette voie. Je me suis rendu compte que je suis arrivée sur le terrain avec une catégorie analytique *etic*, c'est-à-dire avant d'avoir restitué le discours autochtone. Dans la catégorie *emic*, le terme imaginaire renvoie à quelque chose d'irréel et de fictif, ce qui ne coïncide pas avec l'idée que l'exil et ses conséquences n'ont pas été imaginés. Durant le processus qui vise à dégager une problématique³⁰ (Beaud et Weber, 2010), je me suis rendu compte que mes matériaux renvoyaient de manière générale à la perte, à la dépossession. En effet, certaines conceptions locales de cette notion apparaissent à travers son contraire, la possession. Par exemple, la détention d'un passeport « blanc » (Annexe 5, photographie 1)³¹ :

Midi. On est autour de la table, en regardant des documents que Luis (62 ans)³² voulait me montrer. D'un coup, la sonnette sonne et Luis va ouvrir. J'écoute des salutations et une conversation. Après, il revient et dit : « Qu'est-ce que j'étais en train de te montrer ?... Ah oui ! Le passeport blanc ! On était des apatrides, c'est-à-dire que c'était comme si notre pays, c'était les Nations Unies » [EJT 18/05/2016. Maison Ayala Lermusiaux].

Durant les interactions avec mes interlocuteurs, j'ai plusieurs fois entendu, sous différentes formes, cette façon de se « débarrasser » de la dépossession avec l'appartenance aux Nations Unies et la possession d'un passeport blanc. Par exemple, être né « dans » les Nations Unies, être sous la protection des Nations Unies.

L'ethnographe doit faire attention au mot « indigène » et à la naturalisation de phénomènes passés sous silence. Il doit interroger : « la définition 'naturelle' de l'objet [qui] tend à exclure les éléments empiriques qui la contredisent » (Lemieux, 2010 : 38). D'où mon interrogation : existe-t-il

²⁸ Pseudonyme utilisé par une de mes interlocutrices pour signer ses poèmes. Sans date. Selon l'auteur, ce document date de 1976, sa première année d'exil en Europe. Traduction de l'auteur. Pour des soucis d'accessibilité de mon travail aux personnes qui ne maîtrisent que la langue française, j'ai choisi de traduire les citations textuelles qui n'étaient pas dans cette langue. Cela sera désormais référencé : TDA.

²⁹ Cela sera désormais référencé : EJT.

³⁰ Ce qui signifie croiser les données, les confronter entre elles et s'autoriser à les comparer avec d'autres, issues d'autres terrains, dans une perspective de comparaison heuristique (Beaud et Weber, 2010).

³¹ Cela sera désormais référencé : (A5, Ph1).

³² Cela sera désormais abrégé à l'âge de la personne sans le mot ans : X (62).

une contradiction dans le phénomène migratoire ? Migrer est-il synonyme de rupture, coupure avec le pays d'origine ou avec la vie précédente ? Dans le dictionnaire³³, une des acceptions de coupure est l'interruption, c'est-à-dire la non-continuité. Dès lors, pourquoi mes interlocuteurs s'investissent-ils au niveau de pratiques et de discours renvoyant à leur pays d'origine ? Un exemple alimentaire: que cherchent-ils en faisant des *empanadas* ? (Vasquez et Araujo, 1988) :

Il est 16h et les *empanadas* sont toutes distribuées. On s'assied pour boire un thé. Filomena (74) me raconte que depuis trois jours, elle se prépare pour les faire: acheter, cuisiner, distribuer, manger aussi. Toute la famille a participé. Filomena m'explique que toute seule elle n'y arriverait pas, qu'elle ne gagne pas beaucoup d'argent, mais qu'elle aime les faire. « Durant les années du Comité de la solidarité, là, on en a fait beaucoup ! Mariana, Nora, moi, toutes les vieilles, nous nous rassemblions très tôt pour en faire toute la journée. On s'amusait beaucoup ! » [EJT 26/02/2016. Maison Aguilera].

A travers cet exemple, qui articule migration et alimentation, on peut voir comme : « [...] le fait d'amener avec soi ses propres savoirs et savoir-faire culinaires assure un soutien solide en faisant face aux ruptures qu'un parcours migratoire comporte, surtout dans la quotidienneté » (Mescoli, 2014 : 5). Mes interlocuteurs ont ainsi utilisé des manières créatives pour reconstruire leur vie, pour surpasser et dépasser la perte, la distance géographique et temporelle (la majorité d'entre eux ont pu rentrer seulement après 13 ans ou plus d'exil), la rupture et le déracinement. Le déracinement, d'après Noiriel, est aussi bien géographique que sociologique car il entraîne une perte des principaux repères de l'individu qui assurent l'intégration dans un milieu (Noiriel, 2006, cité par Fouquet, 2007). En effet, comprendre la migration de personnes qui sont arrivées en Belgique comme exilées il y a 40 ans, c'est mettre l'accent sur une approche sociale du phénomène migratoire en s'intéressant à des mécanismes mis en œuvre dans le processus adaptatif, du point de vue de la société d'accueil mais aussi comme processus commencé dans la société d'origine et à partir des problèmes posés par les migrants eux-mêmes (Bolzman, 1996).

La question qui a guidé ma réflexion tout au long de ce travail est la suivante : comment les gens parviennent-ils à maintenir une certaine continuité, une certaine « unité culturelle » malgré le temps qui passe et l'éloignement géographique que la migration entraîne ? Par unité culturelle, je fais référence au concept de culture défini par Godelier comme : « ces manières de penser, d'agir et de sentir [qui] constituent ce qu'on appelle une 'culture' particulière et on voit que la culture est indétachable des rapports sociaux auxquels elle donne sens » (Godelier, 2009 : 28). J'ai donc cherché ces manières de penser, d'agir et de sentir qui donnent sens aux rapports sociaux que les personnes entretiennent. L'accent a été mis sur tout ce qui est partagé au sein d'un groupe humain, sans considérer la culture comme un tout homogène. Même si dans la migration, il est possible que le processus de réification ait lieu, transformant quelque chose de mouvant en quelque chose de nature

³³ Le Nouveau Petit Robert, 1994.

fixe, j'ai toujours gardé à l'esprit le fait que la culture est de nature dynamique. On ne peut pas l'essentialiser, ni fixer des frontières entre une culture et une autre car ces limites sont mouvantes.

Bien que cette redéfinition de notre objet me soit apparue plus claire entre le dernier mois de l'enquête de terrain et le début de la rédaction du mémoire, elle m'a semblé pertinente puisqu'elle émerge du terrain ethnographique. Cette question cherche aussi la souplesse préconisée par Fainzang par rapport à l'objet : « [...] si l'on ne veut pas s'interdire d'étudier des phénomènes dont l'importance n'était pas soupçonnée au départ » (Fainzang, 1994 : 20). Mais poser une question, c'est en réalité en poser beaucoup d'autres (Beaud et Weber, 2010). Mon interrogation principale m'a ainsi amenée à d'autres questions qui se trouvent dans l'articulation entre la migration et la parenté, entre la dimension matérielle et immatérielle des objets des migrants au sein de leur espace domestique, sans oublier la place que prend l'imaginaire qui s'active autour de la narration du retour et qui se décline dans sa dimension collective et individuelle. Comment les personnes en situation de migration gèrent la distance, la perte, le déracinement ? Quelle place a le passé dans leur vie ? Comment les gens font leur famille entre plusieurs espaces ? Comment les objets personnels véhiculent des histoires ? Comment les objets aident à transiter entre un monde et un autre, et à maintenir une certaine continuité ? Comment les gens ont fait pour gérer la perte de leurs projets de vie ? C'est cette question de la perte et de la continuité qui sera traitée au travers la description et l'analyse de l'ethnographie que je propose dans ce travail. Cependant, avant de commencer avec cette description analytique, une première réflexion s'impose sur le type spécifique de migration dont il est question ici.

1.3.2. Une première réflexion : de quelle migration parlons-nous ?

Matin. Luis me raconte son histoire : « Nous ne sommes plus que très peu. Si on cherche les vrais réfugiés politiques à Liège, en réalité, on peut nous compter avec les doigts d'une main. Le reste, ce sont des gens qui n'ont pas été directement persécutés, qui n'ont pas vécu la prison. En réalité, ce sont les conjoints ou les parents d'un exilé ou bien un regroupement familial, parfois pour des raisons économiques ou autres, [...] » [EJT 19/2/2016. Liège].

Cet extrait guidera l'introduction de cette partie puisqu'il informe sur plusieurs sujets. Tout d'abord, il fait référence à la double condition d'exilé du Chili et de réfugié en Belgique que le migrant a eu en reliant pays d'origine et pays d'accueil (Bolzman, 1996). Il évoque aussi cette construction catégorielle qui hiérarchise et légitime la figure de la « vraie » victime, du « vrai » exilé (qui a été emprisonné, torturé, expulsé) face à celui qui a quitté le pays de façon « volontaire » pour des raisons diverses.

La hiérarchisation des victimes est produite par le dénigrement des exilés de la part de la droite et la gauche chilienne. La droite stigmatisait l'exil, le qualifiant d'« exil doré », affirmant au travers des journaux de l'époque que les exilés étaient des « communistes-vendeurs de patrie » puisqu'ils discréditaient « sans justification » la dictature à l'étranger. La gauche les décrivait quant à elle comme des militants qui avaient abandonné la lutte contre la dictature, les opposant de cette manière à ceux qui étaient restés pour résister (Rebolledo, 2006 ; Jedlicki, 2007).

Ce soit disant « abandon de lutte », cette culpabilité d'avoir survécu et d'être parti, renvoie selon Rebolledo à une mémoire de l'exil comme mémoire de la trahison qu'expérimentent ceux qui sont partis sans avoir été directement expulsés par les autorités militaires, mais qui atteindra l'ensemble des exilés (Rebolledo 2006, cité par Jedlicki 2007). Ce sentiment de culpabilité de ceux qui sont partis pourrait être assimilé à ce que, dans les études migratoires africanistes, Razy appelle la « dette migratoire », contractée par le migrant envers sa communauté d'origine (Razy, 2007).

En effet, ce sentiment double d'être « endetté » ou coupable (ils ont survécu et puis sont partis) accompagne les réfugiés chiliens et leurs enfants quelle que soit leur condition de départ en créant ce besoin constant de justifier la fuite (Jedlicki, 2007). Ainsi, cette définition de la vraie victime, du vrai exilé, fondée sur le caractère involontaire du départ, est très présente tant au Chili que dans la diaspora chilienne. Elle déclenche l'idée que les migrants dits « économiques », dont le départ serait « volontaire », sont moins légitimes face aux réfugiés politiques (Rebolledo, 2006 ; Jedlicki, 2007). A l'inverse, l'exilé politique chilien est perçu dans la société de destination comme un candidat légitime au refuge car il incarne la figure idéale des principes originels du droit d'asile (Jedlicki, 2007).

Cependant, différents auteurs insistent sur la nécessité de nuancer cette distinction entre réfugiés politiques et migrants économiques (Bolzman, 1996 ; Jedlicki, 2007 ; Monsutti, 2009 ; Garcia, 2014 ; Van Hear, 2012, entre autres) en rappelant combien les raisons qui poussent les départs sont intimement imbriquées. Les migrations sont rarement tout à fait volontaires (Bolzman, 1996) : « des situations de pauvreté ou des politiques d'incitation au départ de la part de leur gouvernement, pour des raisons économiques et/ou démographiques, font que le départ est plutôt non-volontaire que volontaire » (Bolzman, 1996 : 28).

De plus, durant la période dictatoriale, l'établissement d'un régime économique ultralibéral qui précarisait le travail a obligé les gens à partir pour rejoindre leurs parents à l'étranger. Ainsi, les causes de départ d'un migrant dit « économique » trouvent aussi leurs origines dans la sphère politique. Dès lors, la famille étendue d'un réfugié politique est contrainte à l'exil, de sorte que de nombreuses familles, dont un seul membre ou une partie de la famille a été persécuté pour son engagement politique, constitueront des regroupements familiaux en-dehors du Chili (Garcia, 2014).

La réflexion sur cette distinction entre migrant politique et économique s'avère complexe mais nécessaire et est un débat qui s'étend jusqu'à nos jours. Van Hear souligne qu'il existe dans les politiques migratoires des gouvernements du « nord » une préoccupation quant au fait que certains réfugiés seraient des migrants économiques et que, donc, la politique d'asile pourrait être abusée et utilisée pour migrer à grande échelle (Van Hear, 2012). Il apparaît que sous le statut de réfugié, il y a toujours la suspicion que se « cache » un migrant économique. Cet auteur situe les études sur les réfugiés dans le cadre des études sur la migration forcée qui se trouve à la fois dans le champ plus large de la migration et des mobilités. Selon lui, si les études migratoires s'intéressent au rôle que la migration a dans les changements sociaux au niveau global, les études sur la migration forcée pourraient expliquer la variété des forces et des choix dans les motivations que les migrants ont de se

déplacer (Van Hear, 2012). Cette perspective pourrait permettre de comprendre : « [...] ce qui se passe au niveau global, grand ou méta-niveau, et au niveau de la vie quotidienne des individus, des ménages, des familles et des communautés³⁴ » (Van Hear, 2012 : 2).

Selon Van Hear dans le champ des recherches sur la migration forcée, et d'après l'HCR, il existe une reconnaissance du fait que la migration peut être mixte. Elle répond bien aujourd'hui à une multiplicité de causes et de motivations (où des forces s'exercent et des choix s'opèrent à différents degrés) et à la composition hétérogène des migrants qui se déplacent puisque dans un même flux migratoire, il peut y avoir des personnes qui fuient un conflit ou des conditions de vie déplorables, mais aussi des personnes qui cherchent à améliorer leurs conditions de vie (Van Hear, 2012).

Donc, en établissant qu'aucune migration n'est totalement volontaire et dissociée de ses circonstances (qu'elles soient économique, politique, environnementale ou un mélange de celles-ci en étroite imbrication) et qu'il n'y a pas de hiérarchie entre les réfugiés politiques et économiques (Garcia, 2014), il est pertinent de se demander où réside la différence entre la migration d'exil et les autres migrations. Car si toute migration entraîne un exil (Sayad, 1999), elle ne trouve pas toujours sa source dans un exil politique. Finalement, qu'est-ce donc qu'un exil politique ? A partir d'une étude comparative des exils du Cône Sud, Coraza de los Santos dit que l'exil est à la fois un récit et une expérience (Coraza de los Santos, 2015). Un récit composé de paroles, mais aussi de silence car il n'est pas toujours exprimé. C'est un récit personnel, qui est également familial et groupal. Il est donc bien un récit social et historique d'un groupe de personnes qui ont vécu des circonstances dramatiques et qui, face au besoin de raconter, rencontrent parfois (dans la société d'origine) le déni, l'indifférence, en reléguant cette mémoire sociale et historique à la sphère de la mémoire individuelle ou du seul groupe concerné. L'exil est aussi une expérience humaine qui fait référence : « [...] à la situation vécue par une ou plusieurs personnes qui sont obligées pour des raisons politiques, idéologiques, philosophiques, religieuses ou de conscience de quitter leur lieu de résidence avec différents degrés d'urgence » (Coraza de los Santos, 2015 : 22). L'auteur ajoute que cette situation est due au fait d'être l'objet, ou en tout cas au fait d'avoir la perception que la personne peut être l'objet, d'une violence (physique, psychologique ou symbolique) qui pourrait mettre en danger sa vie ou ses formes de vie (Coraza de los Santos, 2015). Bolzman estime pour sa part que l'exil est : « une situation définie par l'obligation de quitter son pays en raison d'un contexte de violence politique et de chercher refuge dans un autre Etat pendant une période dont on ne peut pas prévoir la durée » (Bolzman, 1996 : 30). D'après le GTVMF du CLACSO, l'exil est aussi une punition, un châtement politique. Il est le résultat d'une politique d'exclusion et de violence politique exercée contre les opposants au régime dictatorial (mais parfois utilisé dans des régimes démocratiques) pas seulement au Chili, sinon dans tout le Cône Sud³⁵. Les études psychosociales (Vasquez et Araujo, 1988) parlent quant à elles de l'exil comme d'un

³⁴ TDA.

traumatisme. L'exil est donc une notion polysémique (Jedlicki, 2007). C'est bien un récit, une expérience, un traumatisme, une obligation de quitter le pays pour avoir été persécuté ou par crainte de l'être. Il est aussi, depuis longtemps, un mécanisme juridique et politique au service du pouvoir en place pour expulser ou exclure des personnes considérées comme des ennemis ou des opposants (Jedlicki, 2007). La situation d'exilé est aussi double car l'exilé d'un pays est un réfugié dans un autre, ignorant combien de temps cette double condition durera (Bolzman, 1996).

Où réside donc, la différence entre l'exil et les autres migrations ? Un autre extrait servira d'appui pour répondre à cette question. Il fait référence à la manière dont l'une de mes interlocutrices se présente et se distingue des autres migrants :

« Je suis une exilée et très exilée. Un immigrant est obligé de partir car il y a un système économique qui l'oblige à chercher ailleurs un meilleur avenir. Mais, au moins il y a un cheminement. Tu ne te dis pas : « ah, ok, demain je pars », tu vois ? Tandis qu'avec l'exil : ils (la dictature) ne te demandent pas ton avis, demain il faut partir et point ! » [EJT 11/02/2016. Liège].

Le « cheminement » que Hortencia (55) mentionne rend compte d'une certaine préparation, des étapes dans la décision de se déplacer, présente dans toute migration. Dans les mots de De Gourcy : « la migration ne résulte donc jamais d'une démarche spontanée ou improvisée, car le départ vient ponctuer une phase souvent longue de préparation » (De Gourcy, 2013 : 7). La migration d'exil, par contre, n'a pas de projet migratoire (De Gourcy, 2013).

Bien que toutes les migrations puissent comporter de la souffrance et des difficultés, notamment en raison de la perte de repères socioculturels, la personne exilée se retrouve contrainte de rompre de manière abrupte avec sa vie quotidienne, ce qui accentue cette sensation de perte de repères. Privé brusquement de points de référence, d'espace et de temps qui constituaient avant son schéma de vie, l'exilé se retrouve quasiment dans une situation de « mort sociale » (Bolzman, 1996). L'exil remet ainsi en question : « [...] la position globale de la personne, l'ensemble de ses rôles et de ses statuts, son insertion en tant qu'être social dans une historicité spécifique » (Bolzman, 1996 : 105). Dans le cas de la migration dite « économique », bien que le migrant soit obligé de quitter son lieu de résidence à cause de conditions de vie intolérables, il garde une certaine marge de manœuvre pour décider où et quand partir ainsi que la possibilité légale de rentrer (Bolzman, 1996 ; Garcia 2014). Dans la préparation d'un projet migratoire, le migrant peut, plus ou moins, anticiper l'absence et ses effets sur l'ensemble de ses liens sociaux (De Gourcy, 2013). L'absence de projet migratoire, l'interdiction de retour et la légitimation de la migration de la part de la société de résidence sont les différences les plus marquantes entre l'exil et les autres types des migrations (Garcia, 2014).

Cependant, cette absence de projet migratoire (et ses conséquences) peut être contrastée par un certain projet politique collectif mis en place dans le pays d'accueil, au moins durant les premières années d'exil. Il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'un exil de militants ou de personnes sympathisantes, porteurs d'un même projet politique. Pour beaucoup d'entre eux, continuer à militer (organiser des

événements solidaires, dénoncer la dictature et le régime répressif au Chili) a donc été une façon de donner un sens à l'exil (Bolzman, 1996 ; Coraza de los Santos, 2015).

Une fois la dictature terminée et la possibilité de rentrer au pays réactivée, les exilés se trouvent pour la première fois dans la position de « choisir » où résider. Bien que ce choix et son exécution s'avèrent difficiles car ils dépendent d'une série de circonstances (développées plus tard dans ce travail au travers des récits de retours), ce nouveau scénario rapproche les exilés des autres migrants et les oblige à redéfinir leur place et leur identité face aux deux sociétés de référence (Bolzman, 1996).

Sans chercher à nier l'autodéfinition d'exilé ou de réfugié politique qu'ils revendiquent, j'utiliserai le terme « migrant » plus souvent que les termes « exilé » ou « réfugié » qui font référence seulement à une partie du parcours migratoire. L'emploi de ce terme se fait dans l'idée que, d'une part, la migration est un processus dynamique où il y a des étapes (dans mon cas d'étude : pré-exil, exil et post-exil) qui ne peuvent pas être comprises sans prendre en compte les précédentes (Bolzman 1996 ; Garcia 2014), et d'autre part, que les modes de relation du migrant avec ses sociétés de références se transforment avec le temps (Vasquez et Araujo 1988, cité par Bolzman 1996). Je m'inscris donc dans l'approche de la migration d'exil comme forme spécifique de migration forcée, en la resituant dans le champ plus large de la migration et des mobilités (Van Hear, 2012), ainsi que dans la volonté de m'intéresser à la personne non seulement depuis la perspective de sa société de résidence, mais aussi de celle d'origine (Sayad, 1999 ; Bolzman, 1996 ; Fouquet, 2007).

1.3.3. Une méthodologie complémentaire et imbriquée

Nombreux sont les outils et les approches méthodologiques que j'ai mis en pratique pendant mon ethnographie. Tous se sont révélés complémentaires et ils ont été appliqués de façon imbriquée. Dans la mesure où j'ai rendu visite à chaque famille, j'ai pu suivre leur quotidien tant que cela m'était permis. A la maison ou au-dehors, j'ai fait ce qu'ils ont fait. Participation et observation se sont mêlés, ces rôles n'existant pas à l'état pur (Ghasarian, 2004).

Arrivant sur le terrain avec un questionnement précis, j'ai entamé (sans même le soupçonner) une certaine tentative de co-construction de savoir, ce que Quiminal a nommé une démarche collaborative (Quiminal, 2009), puisque j'ai exposé à certains de mes interlocuteurs le discours produit sur eux ainsi que des analyses préliminaires issues de mes observations. J'ai cherché à confronter le discours autochtone avec le discours savant en essayant d'établir le dialogue plutôt que l'opposition (Quiminal, 2009). Même si je n'ai pas mené une enquête avec eux, comme Quiminal l'a fait avec ses « compagnons de réflexion » (Quiminal, 2009 : 10), j'ai essayé d'être attentive à leur point de vue lors de chaque étape de mon travail. Ce processus de collaboration avec mes interlocuteurs m'a permis de me rendre compte que la voie de construction de l'objet que je m'étais donnée n'était peut-être pas la bonne. J'ai décidé de pratiquer la souplesse préconisée par Fainzang (Fainzag, 1994) pour ne pas m'empêcher de poser mon regard sur des aspects qui pourraient s'avérer plus tard significatifs. Lors de mes visites aux foyers, des membres de deux familles ont commencé de façon spontanée à me

proposer de regarder des albums photos. Se sont alors mis au jour naturellement des récits des vies, des récits sur la famille et ses générations, les relations avec le pays d'origine et le pays de résidence, la famille laissée au pays, la famille construite ici, les amitiés d'ici et de là-bas, les voyages de retour au pays. Ainsi, je me suis rendu compte qu'à travers ces albums, ce sont des espaces d'intimité entre les informateurs et moi qui se sont créés. Par ailleurs, je me suis également aperçue que l'espace domestique était le lieu principal de mon terrain. Ces constatations m'ont amenée, durant le dernier mois de mon terrain, à appliquer une méthodologie consistant à revisiter les maisons et à interroger mes interlocuteurs au sujet des objets ramenés lors de leur départ du Chili et ceux acquis en Belgique. J'ai privilégié cette approche avec la première et la deuxième générations, puisque ce sont elles qui ont vécu la migration et qui ont été accueillies en Belgique en tant que réfugiées.

Pour élaborer cette démarche, je me suis inspirée du travail de Parkin (Parkin, 1999), que j'ai complété avec la méthodologie spécifique de Fourcade (Fourcade, 2007). En effet, lors de ses recherches, Parkin a lui aussi questionné les réfugiés au sujet des objets emportés lors de leur déplacement forcé, dans l'urgence du départ et en relation avec la contrainte du transport. Fourcade, quant à elle, a travaillé sur le patrimoine domestique et l'identité diasporique des communautés arméniennes au Canada, dont la migration était aussi provoquée par l'exil. Aussi ai-je adopté une méthodologie imbriquée qui implique le recueil des récits de vies en relation à une biographie des objets (Fourcade, 2007, Kopytoff, 1986), bien que cette dernière n'ait pas été exhaustive. Enfin, en m'intéressant aux personnes, à leur biographie, leurs relations à travers différents espaces et aux objets (surtout leur mode d'acquisition et leur usage), j'ai également entamé une ethnographie multisituée (Marcus, 1995).

Parce qu'il s'agit d'un élément essentiel de mon travail, je vais encore préciser ma méthodologie. Par rapport aux récits de vies, j'ai choisi de dépasser « l'impasse de la conception maximaliste » (Bertaux, 2016 : 38) en considérant : « [...] qu'il y a récit de vie dès lors qu'un sujet raconte à quelqu'un d'autre, chercheur ou pas, un épisode quelconque de son expérience vécue » (Bertaux, 2016 : 39). Cette production de discours prend la forme de narration et se déroule dans un dialogue entre celui qui raconte et celui qui écoute, qui accompagne le processus de narration en posant des questions seulement une fois le sujet bien installé (Bertaux, 2016). Par rapport aux entretiens narratifs, j'ai adapté la démarche de Fourcade en effectuant les entretiens en deux fois : un premier moment consacré au récit de vie, et un second dédié pour sa part à une visite guidée de l'espace domestique (Fourcade, 2007). Fourcade explique que démarrer par le récit permet à la personne de raconter sa vie quotidienne en relation à l'espace domestique ; parcourir la maison rend possible la découverte du sens que l'informateur donne aux différents espaces, leurs usages, ainsi que la présentation des objets et les histoires qui y sont associées. Dans mon cas, ces deux moments se sont parfois déroulés dans l'ordre inverse car les objets étaient rangés dans des pièces moins publiques (chambre, bureau), la visite guidée étant alors effectuée avant l'entretien. Et lorsque l'entretien se déroulait en premier lieu, c'était généralement parce que les gens avaient disposé les objets autour de

la table à manger. Après, avec la visite, j'ai découvert d'autres objets parfois plus « cachés » mais tout aussi intimes.

Cette méthodologie s'est avérée très productive et particulièrement favorable au recueil d'une parole plus spontanée. Elle m'a également permis de compléter mes informations (qui étaient jusqu'alors insoupçonnées ou que je n'avais pas encore repérées) liées à l'identité de mes interlocuteurs. Et même si les discours étaient en réalité *sollicités*, j'ai eu l'impression que les objets ont provoqué la prise de parole, suscité la remémoration des souvenirs, aidé les personnes à l'expression de la mémoire. Bien que celle-ci ne soit pas enfermée dans les objets, car ce sont les individus qui se souviennent (Berliner, 2005), ces derniers sont porteurs d'une certaine vie intérieure aux yeux des personnes et « activent » une relation d'échange et de partage avec la famille, les proches ainsi qu'avec l'anthropologue³⁶.

Cette capacité d'embrayer sur le discours, qui ressemble parfois à un robinet ayant une pression très faible au début, mais qui, après, ne s'arrête plus, peut poser des questions éthiques. En effet, au travers de cette méthodologie, différentes mémoires peuvent être convoquées, notamment traumatiques. En me basant sur mes lectures, les expériences d'autres chercheurs travaillant sur le sujet de l'exil (Vasquez et Araujo, 1988 ; Rebolledo, 2006 ; Jedlicki, 2007 ; Garcia, 2014) et mes propres expériences concernant le recueil de témoignages de personnes ayant vécu les effets d'une violence politique³⁷, j'ai fait particulièrement attention à ne pas chercher nécessairement les mémoires traumatiques. Bien que je n'aie pas voulu nier l'émergence spontanée de celles-ci, je n'ai pas fait d'effort pour les faire apparaître puisque j'étais consciente de mon manque de compétences tant face au réveil des traumas, qu'une démarche comme la nôtre pourrait entraîner, qu'en raison de ma propre sensibilité par rapport à la violence politique. Ce type de mémoire est néanmoins apparu sous la forme de souvenirs d'un de mes interlocuteurs de son séjour dans un camp de concentration, ainsi que des souvenirs d'enfance chez d'autres. Dès lors, étant donné qu'en anthropologie il est très difficile d'anticiper un dilemme car la relation ethnographique n'est jamais identique, j'ai pris le parti de ne pas décréter un principe a priori et de m'engager à appliquer une pratique éthique (Razy, 2014). J'ai assumé une posture sur le terrain, une relation de confiance et de partage tissée tout au long de mon travail qui m'a amenée à écouter avec respect et intérêt le vécu de ces personnes, qu'il soit d'ordre traumatique ou pas. Mon rôle n'a pas eu besoin d'être redéfini, explicité ou limité, car personne ne m'a demandé de l'aide ou du soutien par rapport à ces traumatismes.

Finalement, dans ma démarche ethnographique, je n'ai pas pu passer sous silence le processus de prises de notes qui a contribué à la production des données : tenue d'un journal de terrain, annotations sous forme de schémas ou de dessins, registre photographique (notamment avec les objets), enregistrement des entretiens.

³⁶ Elodie Razy, communication personnelle, juin 2016.

³⁷ Notamment le conflit armé au Guatemala où une personne, portée volontaire pour me relater son vécu, a rouvert ses blessures passées.

Je terminerai cette partie dédiée à la méthodologie en précisant qu'au fil de mes réflexions méthodologiques, il m'est apparu clairement que le lien entre méthodologie et construction de l'objet est indissociable (Fainzang, 1994). Mon terrain et mon travail auraient été bien différents si j'avais effectué des choix méthodologiques autres.

Dans cette première partie, j'ai situé mon sujet de recherche en amorçant par une brève contextualisation historique. J'ai mené une démarche de terrain où les frontières entre le proche et le lointain ont été fluides en raison ma situation de migrant en train de construire mon propre « chez moi » en Belgique. L'élément biographique a marqué mon intérêt de chercheuse pour le phénomène de migration d'exil. Dans cette quête de compréhension, ma position de l'intérieur m'a procuré des avantages et des inconvénients, mais surtout des outils d'apprentissage. J'ai rendu compte de la construction d'une méthodologie imbriquée et adaptée à mon objet d'étude. Pour y parvenir, il m'a fallu développer une réflexion plus fine sur les distinctions et les similitudes entre la migration d'exil et les autres migrations. Dans les prochaines pages, je me pencherai sur la manière dont les gens ont vécu un passé habité par la dépossession.

2. Le « temps volé » : un passé habité ?

Dans cette deuxième partie, je décrirai et analyserai la manière dont mes interlocuteurs vivent et comprennent la perte, la dépossession produite par l'exil politique. Toute migration entraîne une perte, et donc dans le cas présent : les Chiliens de Liège ont-ils perdu un pays, une vie, leur famille, des amis, un temps et un espace ? Pour répondre à cette question, certains éléments seront passés en revue, comme la nostalgie, le temps suspendu, les retours lors de séjours et voyages (le premier retour et le retour lors de vacances) ainsi que les circulations des personnes entre la Belgique et le Chili.

2.1. « Ce n'est pas comme avant ! » : nostalgie du temps de la militance dans l'exil

L'étymologie du mot nostalgie parle de la souffrance du retour : *nostos* = retour, *algos* = souffrance. Dans le dictionnaire³⁸, elle apparaît comme : « l'état de dépérissement et de langueur causé par le regret obsédant du pays natal, du lieu où l'on a longtemps vécu. Nostalgie des émigrés, des exilés (cf. Mal du pays) ». Le héros par excellence de la nostalgie, Ulysse, qui ne peut pas retourner dans son pays, condamné à l'errance, développe une mémoire nostalgique³⁹. Au début, la nostalgie est liée à un lieu, mais elle migre ensuite vers l'idée d'un temps (Angé et Berliner, 2015). Dans son étude sur l'exil et le retour, Jedlicki (Jedlicki, 2007) a trouvé une nostalgie associée au temps révolu de l'UP, aux souvenirs du gouvernement de Salvador Allende et aux conquêtes sociales de ce temps évoqués dans le discours des anciens réfugiés. Dans son recueil de témoignages sur le même sujet, Rebolledo (Rebolledo, 2006) a pour sa part trouvé que les personnes rentrées au Chili ont une nostalgie liée à leurs deux pays de référence et donc au temps vécu pendant l'exil. Dans mon cas d'étude, une de ces mémoires nostalgiques mise en avant par les récits de mes interlocuteurs est justement une certaine nostalgie du temps de la militance pendant l'exil.

³⁸ Le Nouveau Petit Robert, 1994.

³⁹ David Berliner, communication personnelle, février 2016.

Militer durant l'exil a été une des réponses permettant de donner un sens à la rupture et à la perte que signifiait la migration forcée. Bolzman a identifié ce qu'il appelle « l'engagement politique communautaire » des couches populaires (Bolzman, 1996). C'est-à-dire que pendant l'exil, la militance continue. Il s'agit de participer à la lutte contre la dictature et au rétablissement de la démocratie au Chili. Cette activité militante est pratiquée via des partis politiques et des associations à l'intérieur du « groupe communautaire » chilien. Cette militance a entretenu une affirmation identitaire d'exilé qui a pris le pas sur toute autre définition de soi (Vasquez et Araujo, 1988) et qui consistait à reproduire un mode de vie semblable à celui connu dans le pays d'origine (Bolzman, 1996). Pendant la période de l'UP, la vie était étroitement imbriquée au politique : « [...] la vie professionnelle, sociale, les relations d'amitié et les relations de familiales elles-mêmes se trouvent affectées par cette politisation » (Bolzman, 1996 : 120). Il s'agit donc d'une nostalgie, d'un mode de vie, d'un temps où les personnes se sont insérées dans un groupe avec un passé commun et avec un modèle de vie partagé. Ce temps est perçu par les personnes des différentes générations comme une époque où les gens se sont intéressés à quelque chose qui leur faisait du « bien », qui leur a donné des valeurs, qui a normé leur vie :

Matin. On prend le petit-déjeuner et Filomena me parle de ses préoccupations. Selon elle participer aux *juventudes*⁴⁰ était bien, car cela a aidé à la maturité de beaucoup de gens de la deuxième⁴¹. « Elles sont toutes des mères responsables maintenant. Aujourd'hui, les gens de la troisième, je trouve qu'ils sont un peu perdus, sans militance, sans s'intéresser à quelque chose ! » [EJT 26/5/2016. Maison Aguilera].

Midi. Danitza (48) me parle de sa jeunesse dans le parti communiste : « Tu sais, une bonne chose qu'on a eue, c'est de militer dans *la Jota*⁴² car on n'a pas été tenté par la drogue. On était toujours avec les gosses pour organiser des activités de solidarité pour le Chili : des *peñas*, des camps, des réunions, des fêtes, des concerts. On vivait dans ce monde-là » [EJT 13/4/2016. Maison Marin].

Le temps de la militance est conçu par certains comme un véritable « sauvetage » face à tous les changements que la migration implique. Ce temps est pensé comme une période plus saine, qui les a protégés des avatars de l'exil, de la dépossession, de la confrontation à l'altérité qu'a supposé la vie en Belgique. L'irréversibilité du temps qui s'écoule, ajouté à l'accélération de la vie contemporaine provoque le désir de retrouver le temps passé et produit ainsi un : « [...] lamento sur la disparition des formes passées et les méfaits du présent » (Angé et Berliner, 2015 : 4).

La nostalgie est un des aspects de nos facultés mémorielles. Il n'y a pas de signification précise qui permettrait de la définir. Si, au début, elle se rapporte à la tristesse et au désir de retour vers la terre d'origine, son champ sémantique s'élargit ensuite vers le regret d'un temps révolu. Sur le plan

⁴⁰ La jeunesse communiste.

⁴¹ Façon de se référer à la deuxième génération des Chiliens en Belgique. L'expression « la troisième » se calque sur le même modèle.

⁴² La jeunesse communiste. En raison de ses acronymes JJ.CC., elle est nommée ainsi comme « la Jota ».

temporel, il ne convient pas de l'enfermer comme un regard sur le passé car elle peut aider à lier le passé et l'avenir en devenant une sorte d'outil pour interpréter le présent, de la même façon qu'elle ne peut être pensée seulement dans le cadre individuel. Qu'elle soit un discours, un affect, ou une pratique (Angé et Berliner, 2015), elle aide à comprendre les manières d'expérimenter la perte et la continuité dans le processus d'adaptation sociale que la migration comporte. Cette nostalgie peut aussi faire oublier à certains les rapports des forces. Elle est dotée d'un caractère performatif qui parvient à transformer les choses détestables, les souffrances, en choses belles (Berliner, 2010b). Ce temps de la militance est idéalisé, d'autant que les gens peuvent oublier que ce repli communautaire, vivre « dans ce monde-là » comme le dit Danitza, est couplé à un refus d'assumer la vie quotidienne dans le pays d'exil (Vasquez et Araujo, 1988) :

« Je ne sais pas si tu t'es déjà rendu compte qu'aucun d'entre nous n'a une bonne profession. Les vieux étaient tellement engagés dans la lutte qu'ils nous ont un peu oubliés. Ils nous ont tellement focalisés sur la jeunesse communiste, sur ce dont le Chili avait besoin, qu'on va rentrer, qu'on est de passage... » [EJT 13/4/2016. Maison Marin].

Si pour la première génération il y a une nostalgie de ce mode de vie politisé et communautaire, pour la deuxième génération la nostalgie apparaît plus obscure : même si ce temps a été bon, qu'il les a « protégés », cela ne les empêche pas de relativiser l'investissement consacré à la militance. Cette vie sociale est ainsi vécue pendant longtemps comme un « temps suspendu ».

2.2. Vivre le « temps suspendu »

Dans le processus d'adaptation à la société de résidence, les exilés sont passés par différentes étapes. Ces étapes sont marquées par des pratiques et des manières de se rapporter au passé et au présent, que ce soit avec le pays dont ils ont été expulsés ou avec celui où ils ont été accueillis. Ne pas imaginer l'avenir sur la terre d'exil a, pendant longtemps, caractérisé une première étape, avec des conséquences sur l'investissement temporel et ses pratiques :

« Mes parents ont continué la lutte car il y avait toujours l'idée de faire partir Pinochet. C'était une utopie, mais ils se sont battus pour ça. Ils passaient leur temps dans des réunions, des activités, tous les weekends. Ils ne savaient pas parler français : je leur faisais signer ce que je voulais, car ils ne sont jamais allés aux réunions de parents. Et donc, parfois, je manquais les cours, mais je mentais en leur disant qu'il y n'avait pas école » [EJT 25/5/2016. Maison Marin].

Les mots de Danitza rendent compte d'une façon de vivre, une attente de quelque chose qui devrait bientôt arriver, c'est-à-dire retourner au pays d'origine. Suivant le contexte, le temps est perçu et surtout vécu différemment. Ce n'est pas la même chose d'être : « [...] en prison, dans une période d'examen, dans une maison de campagne ou en promenade dans une grande ville » (Bensa, 1997 : 6). « Passer » le temps en réunions, avec les « valises prêtes » (Gaillard, 1999), « sans encore avoir atterri » (Vasquez et Araujo, 1988), cet arrêt du temps, pour vivre de façon suspendue, en attente, apparaît dans la littérature comme dans notre terrain. C'est une opinion partagée, un récit commun à beaucoup de personnes appartenant à la deuxième génération. Pourquoi apprendre le français, par

exemple, puisque : « de toute façon l'an prochain, on rentre ! » comme disait le père d'un de mes interlocuteurs. Aurait-ils eu accès à une meilleure insertion professionnelle ou mobilité professionnelle si leurs parents, ou eux-mêmes, avaient investi plus de temps dans leur éducation ? C'est une question qui les hante encore.

Les exilés ne se perçoivent pas en tant qu'immigrés. Ils vivent leur exil plutôt comme une condamnation car leur projet politique a été vaincu (Rebolledo, 2006). Jusqu'au moment où ils ont dû accepter que leur séjour en terre étrangère se prolonge, ils ont passé de nombreuses années suspendus dans le temps :

« L'exil est une prison. Tu ne peux pas voir tes oncles, tes tantes, tes cousins, ta famille. Tu ne peux pas aller et venir. Tu restes attrapé ici, tu ne peux rien y faire » [EJT 04/05/2016. Maison Valderrama Flores].

La personne privée de ses repères devient comme un fil en suspension. Comme déjà mentionné plus haut, la distance avec le pays perdu est aussi bien géographique que temporelle car la majorité d'entre eux n'ont pu rentrer qu'après de nombreuses années en exil. Donc, comme dans une prison, le temps est passé, plutôt qu'ils ont passé le temps. La métaphore de la prison, issue du récit de Juan (56), est très illustrative à cet égard. De sujets actifs, ils ont expérimenté la manière dont le temps a agi sur eux, en les transformant en sujets passifs (Cuhna, 1997). Le temps a arrêté d'être un contexte pour avoir une « agencéité » sur les gens, comme dans l'expression de Juan : « tu restes attrapé ici, tu ne peux rien y faire ». C'est un temps mort, un temps volé, comme si la « vraie vie » attendait autre part (Rebolledo, 2006). Durant cette incarcération métaphorique, on vit le temps de l'intérieur, suspendu, et le temps de l'extérieur, lui, continue à s'écouler. Les détenus vivent d'une certaine manière avec les deux registres de temps (Cuhna, 1997). Quand ils sortent de leur enfermement, ils disent ressentir un certain décalage par rapport à la vie extérieure, de la même manière, peut être, qu'un exilé continuera en se questionnant (parfois tout au long de sa vie), en ressentant un déphasage entre le temps écoulé au pays et le temps vécu en exil. Vivre une temporalité suspendue n'est pas dépourvue de conséquences (Cuhna, 1997).

Si cette migration forcée passe par diverses étapes, on peut se demander : leurs rapports au temps et, par conséquent, à leur identité et leur(s) appartenance(s) ont-ils aussi changé ? Si l'interdiction de retour est levée depuis longtemps, pourquoi persistent-ils à se penser comme exilés ?

2.3. Un retour, des retours : quelques voyages exploratoires et quelques circulations entre la Belgique et le Chili

Un des premiers sujets qui a surgi dans mon terrain a été le retour : « Viens, on va te montrer les albums de notre dernier voyage au Chili », m'a dit l'un de mes interlocuteurs. Qu'il soit composé d'un ou de multiples allers-retours entre la Belgique et le Chili, qu'il revête la forme d'un désir ou celui d'une tentative échouée, le retour reste encore une des préoccupations des gens :

« Je n'ai jamais cru que je resterais ici ! Je voulais rentrer et c'est pour cela que j'ai commencé à travailler tout de suite ! Dans le foyer où on est arrivé, quelqu'un m'a proposé

un travail : tous les dimanches, préparer les petits-déjeuners. Après on a déménagé et je suis allée tous les samedis travailler là-bas. Comme ça, j'ai commencé à épargner de l'argent, le but était une fois le lycée fini, d'avoir l'argent suffisant pour acheter un billet. Et c'est ça que j'ai fait : j'ai épargné, épargné, mais après je ne suis jamais rentrée. J'ai connu mon mari et je suis venue vivre en Belgique » [EJT 20/05/2016. Maison Valderrama Flores].

Même si mes interlocuteurs vivent en Belgique depuis quatre décennies, la mobilité du déplacement migratoire ne peut pas se penser sans l'expérience de rester puisque : « voyager et rester, partir et retourner sont des expériences inséparables⁴³ » (Teti, 2011 : 11). Si le mythe du retour est présent dans toute migration, on observe que les réfugiés chiliens n'ont pas toujours envisagé la terre d'exil comme un lieu pour rester, le retour est « le corollaire » de l'exil (Jedlicki, 2007 : 134) et l'attachement à leur pays d'origine demeure prégnant (Bolzman, 1996).

Venir vivre l'exil en Europe supposait un temps entre parenthèses (Jedlicki, 2007), un temps en dehors de la vraie vie, une étape transitoire (Vasquez et Araujo, 1988), un temps suspendu qui, dans le cas de Hortencia, a duré 13 ans. Elle est partie comme adolescente en 1976 et est retournée au Chili pour la première fois comme jeune adulte en 1989.

En raison du caractère non volontaire du départ, le temps en exil était envisagé comme passager, tandis que le retour était comme définitif, souhaitable, voire normal. Comme d'autres travaux sur la migration chilienne le soulignent (Gaillard, 1999), j'ai entendu de nombreuses fois mes interlocuteurs dire qu' « on n'a pas choisi de quitter le Chili, c'est normal de vouloir rentrer ». Comme le suggère Gaillard, le retour était conçu dans une perspective réparatrice face à la punition qui leur avait été infligée pour un engagement social et politique.

Les premières listes d'autorisation pour rentrer au Chili ont été publiées à partir de 1982. Cependant, elles ne concernaient que des personnes spécifiques. Ce n'est qu'à partir de 1988 et par décret que les exilés ont massivement été autorisés à rentrer. Cet événement marque la fin légale de l'exil. Les gens qui vivaient à l'étranger pouvaient rentrer définitivement. Mais pour la majorité de mes interlocuteurs, cette option n'était pas simple à mettre en pratique pour de multiples raisons.

Dans cette sous-partie et sur la base d'extraits de récits de vie mais aussi de discours non *sollicités*, le sujet du retour va être exploré. Le focus sera mis sur une catégorie intermédiaire de conception du retour, moins enfermée dans la dichotomie retour définitif/non-retour. Je rendrai compte des déclinaisons actuelles des voyages, des séjours effectués pour diverses circonstances : le premier retour, le retour pendant les vacances, ainsi que le désir et l'accomplissement de la circulation entre la Belgique et le Chili. Quelle place occupent ces expériences des voyages de retour dans les vies de ces migrants et quelles frontières traversent-ils lorsqu'ils se déplacent vers leur pays d'origine ? Ces deux questions, ainsi que d'autres soulevées plus tôt, guideront la réflexion dans les pages suivantes.

2.3.1. Le premier rendez-vous avec le Chili : « le pays où les drapeaux rouges et les flics ne vont pas ensemble »

⁴³ TDA.

Hortencia, Danitza et Filomena, avant de se rendre au Chili lors du « premier retour », ont eu des contacts restreints avec leur famille étendue laissée au pays. Ces contacts ont été difficiles à cause de leur expulsion puisqu'il était dangereux d'être associé aux exilés pendant les années de dictature. Durant 13 ans, Hortencia et Filomena ont eu des nouvelles principalement à travers des lettres. La communication téléphonique n'a été répandue qu'après la massification des GSM à partir des années 2000 car la plupart des familles de mes interlocuteurs n'avaient pas de téléphone fixe à domicile. Quant à Danitza, elle a communiqué pendant 27 ans au travers d'échanges de lettres et de cassettes audio.

Comme déjà dit plus en haut, Hortencia est partie du Chili en 1976 pour arriver en France la même année et a déménagé ensuite à Liège en 1984. Elle est revenue pour la première fois au Chili en 1989. Depuis cette date et jusqu'en 2016, elle a effectué 13 séjours, espacés de cinq ans, six ans, cinq fois deux ans et puis à partir de 2011, elle n'a pas arrêté d'aller et venir annuellement.

« Et après, quand j'habitais en Belgique, je voulais aller au Chili quand même ! Je voulais prendre des photos des *ollas comunes*⁴⁴ et de *La Victoria*⁴⁵. C'est-à-dire de toutes ces choses qu'on entendait par *radio Moscu*⁴⁶ ou qu'on lisait dans *la Araucaria*⁴⁷. Et j'y suis allée ! Au final, j'y suis allée, hein ! » [EJT 20/5/2016. Maison Valderrama Flores].

En effet, Hortencia a réussi à prendre des photos du quartier *La Victoria* mais a eu peur lorsque les militaires l'ont arrêtée dans la rue : « ils avaient des mitraillettes. J'ai réussi à mettre mon appareil photo dans mon sac, j'avais les photos de *La Victoria* ». Elle raconte que sa famille l'a bien accueillie, que cela restera des moments très émouvants de sa vie, mais qu'elle voulait savoir ce qui était arrivé à ses anciens camarades de lycée. Elle a jugé qu' : « il n'y avait plus personne qu'elle avait aimé ». Elle a retrouvé à peine un ou deux de ses anciens condisciples, mais ils ne l'ont pas reconnue. Selon Hortencia, les gens ont peur puisqu' : « à cette période il y avait encore *Pinocho*⁴⁸ au pouvoir, donc les personnes ne communiquaient pas entre elles ».

Danitza a quitté le Chili en 1978 et y est retourné pour la première fois 27 ans plus tard, en 2005. Elle effectua un second voyage en 2011. Elle raconte de ce premier voyage qu'elle n'a pas

⁴⁴ Repas populaire organisé par les habitants des quartiers défavorisés pour diminuer la faim et le chômage. Ce sera aussi une forme de résistance à la dictature. Phénomène similaire aux soupes populaires, peut être plus autonome et autogéré, il incarne la structure même de l'organisation sociale de certains groupes. <http://www.memoriachilena.cl/602/w3-article-76919.html>, consulté le 20 juillet 2016.

⁴⁵ Un des quartiers de Santiago du Chili. Il fut l'une des premières occupations organisées de terres urbaines en Amérique latine, et lieu des protestations contre la dictature de Pinochet. <http://www.cetri.be/La-Victoria-un-demi-siecle-a?lang=fr#nh14>, consulté le 9 novembre 2016.

⁴⁶ Radio Moscou est une radio russe créée en 1929. En 1932, elle a inclus dans ses transmissions en langue étrangère des émissions en espagnol. Entre 1973 et 1990, elle transmettait quotidiennement une émission appelée « *Escucha Chile* » dont la programmation comprenait des nouvelles, des dénonciations et des propositions politiques, entre autres. Cette émission, animé par des journalistes chiliens exilés, en collaboration avec des journalistes russes, était très écoutée tant au Chili qu'à l'étranger et a opéré comme réseau d'échange d'informations entre les exilés et les opposants à la dictature (Rebolledo, 2006).

⁴⁷ Revue de l'exil chilien, appartenant au Parti communiste chilien. Elle a été publiée entre 1978 et 1989 et distribuée dans plus de trente-sept pays dans le monde. Au Chili, sa publication était faite de façon clandestine. Source : <http://www.memoriachilena.cl/602/w3-article-3675.html>, consulté le 13 août 2018.

⁴⁸ Le dictateur Pinochet, appelé ainsi par ses détracteurs.

réalisé qu'elle était au Chili. Une amie chilienne habitant aussi en Belgique l'attendait à l'aéroport de Santiago du Chili :

« Elle était très émue, elle disait : Danitza est rentrée au Chili ! Moi, je n'ai pas réalisé. Mais deux choses ont attiré mon attention : à l'aéroport, dans la queue, en attendant de passer par la police internationale, un militaire a essayé de prendre la place d'une autre personne. Le policier lui a vite dit : monsieur, faites la queue comme tout le monde ! On n'est plus en dictature maintenant ! Et après, peu avant de rentrer en Belgique, je suis allée aux funérailles de Gladys Marin⁴⁹. Il y avait du monde. Soudain, j'ai vu les drapeaux rouges d'un côté du cimetière et de l'autre un mur de flics. Là, je me suis demandé à quel moment les flics tueraient ces gens aux drapeaux rouges ! C'est là que j'ai réalisé que j'étais au Chili ! » [EJT 19/4/2016. Maison Marin].

Durant ce premier voyage, Danitza a envisagé la possibilité de « faire sa vie » au Chili. Elle est restée quelques mois pour évaluer *in situ* ses possibilités de retour. Mais les choses ne se sont pas passées comme elle l'attendait, la situation à Arica, sa ville natale, était difficile économiquement et les circonstances familiales avaient aussi changé :

« À Arica, il n'y a pas d'avenir. C'est une ville morte malheureusement. L'économie ne va pas bien là-bas. Si j'avais ouvert un petit magasin, ça aurait été très juste. La santé, l'éducation, tout est très cher et privatisé. Mes filles n'auraient pas eu la possibilité de faire des études comme ici. Mon père avait aussi une compagne et on ne s'est pas habitué à cette situation. Je crois que j'ai eu un choc culturel, je crois que j'ai une mentalité belge : je n'aime pas la jalousie, l'arrogance des gens. Au supermarché, par exemple, la caissière me regardait de haut » [EJT 1/06/2016. Maison Marin].

Son meilleur ami d'enfance ne l'a pas reconnue, contrairement à elle, mais elle ne se souvient pas de son prénom :

« Ma sœur m'a accompagnée au marché central d'Arica où il travaillait. Je l'ai vu et je l'ai reconnu tout de suite car il avait les mêmes yeux qu'un de ses oncles ; [...] *Gordo*⁵⁰ ! Je lui ai dit. Car je ne me souvenais pas comme il s'appelait. Il m'a salué, mais froidement et après m'a dit : Et Danitza, comment va-t-elle ? Il m'a confondu avec ma sœur cadette. Une fois que je lui ai dit que c'était moi, il n'a pas arrêté de m'embrasser ! » [EJT 01/06/2016. Maison Marin].

Filomena est partie du Chili en 1977 et y est revenue pour la première fois 13 ans plus tard, en 1990. Ensuite, elle s'y est encore rendue six fois, en 1992, 1996, 2001, 2005, 2010 et en 2015.

« Le premier voyage a été choquant... [...] La famille, à cette époque, était très pauvre. Quand nous sommes arrivés là-bas, on a trouvé des petites maisons en bois et j'avais très froid ! Tout a été comme ça, alors qu'on était habitué à autre chose. Après beaucoup

⁴⁹ Femme politique chilienne, députée et ancienne présidente du parti communiste. Décédée en 2005. Le gouvernement chilien a décrété deux jours de deuil national. De nombreuses personnes ont assisté à ses funérailles, parmi lesquelles des personnalités politiques. Donc, effectivement, il y avait beaucoup de *carabineros* (la police chilienne) pour maintenir l'ordre et éviter des débordements.

⁵⁰ Gros en espagnol, surnom utilisé de manière commune au Chili.

d'années ici, je me suis sentie un peu étrange. Mais sinon, tout s'est bien passé, c'était les premiers jours seulement ! Après j'étais heureuse. Toute ma famille était là, mon frère aussi. C'était la première fois que je le voyais depuis mon départ du Chili et la dernière... Il nous a quitté très jeune, à 50 ans. Mais au moins, pendant ce voyage, j'ai pu le faire soigner par un médecin, j'ai acheté ses médicaments et après je suis rentrée » [ETJ 26/5/2016. Maison Aguilera].

Durant ce voyage, Filomena, accompagnée de son mari, a effectué un bref déplacement à la campagne près d'Illapel, sa ville natale, pour rendre hommage au père biologique de ses deux filles qui venait de décéder :

« On est allé à la campagne pour rendre hommage au père des filles. Il venait de décéder pendant un match de foot, il a eu une attaque cardiaque. Mon mari a été très gentil : il a amené une coupe pour le club et une autre pour lui. Il a dit : « cette coupe est pour José, le père de mes filles ». Alors qu'au fond, il était le seul père que mes filles aient connu car José m'avait abandonnée. Ça a été joli de faire le voyage jusque-là, c'est là où j'ai grandi. » [ETJ 26/5/2016. Maison Aguilera].

Ainsi, le premier retour est vécu comme une expérience, comme un moment qui réactive certains liens de parenté et d'amitié avec les personnes que l'on a quittées, mais aussi, avec une certaine image du pays, figée dans les souvenirs d'un temps révolu, qui se confronte avec le présent. Comme le souligne Jedlicki : « Ce n'est pas seulement un pays, une famille, des amis, son existence et son identité que l'on est obligé de quitter, mais aussi une société laissée à un moment donné » (Jedlicki, 2007 : 117).

En effet, dans le discours par rapport au Chili de ces exilés, plus qu'à un pays, c'est à une expérience collective et partagée vécue à une époque spécifique de l'histoire qu'ils renvoient (Garcia, 2014). D'un part, il y a l'expérience exaltante de l'UP et d'autre part, celle très négative de la dictature. Dans le cas des exilés, l'imaginaire national (Anderson, 2002) renvoie ainsi à une période historique très polarisée (Jedlicki, 2007 ; Garcia, 2014). Cet imaginaire national, bien que partagé, est décliné différemment selon l'attention que les personnes portent à leur retrouvaille avec la famille, les amis, le pays, ainsi qu'au moment sociopolitique du retour. Ce n'est pas la même chose, par exemple, de rentrer après 13 ans d'exil, quand la dictature est encore en place, pendant la démocratie comme c'est le cas d'Hortencia et Filomena, ou encore de rentrer après 27 ans, comme Danitza.

Dans le cas d'Hortencia, le désir de retour, maintenu pendant des années, a aussi été renforcé par des informations qui circulaient entre les différents groupes d'exilés et au travers de médias comme Radio Moscou ou la revue *Araucaria*. Appadurai a souligné le rôle que les médias ont joué dans les projets migratoires des individus, que ce soit par rapport au départ ou au retour au pays : « [...] chaque individu exprime le plus souvent ses projets, influencés par la radio et la télévision, les cassettes audio et vidéo, la presse et le téléphone » (Appadurai, 2001 : 32). Hortencia voulait observer ce qu'elle avait imaginé sur le mouvement de résistance populaire dans les *ollas comunes* du quartier *La Victoria*, et ce, malgré les risques encourus. Migrer renforce le pouvoir de l'imagination (Fouquet,

2007). Pendant longtemps, les gens ont désiré et rêvé le jour de rencontre avec le Chili et : « dans le désir : l'imagination vient engendrer la représentation de l'objet manquant, qui peut être aussi bien réel, mais situé ailleurs, qu'irréel, au sens qu'il n'existe plus ou pas encore dans le champ empirique [...] » (Wunenburger, 1991 : 39). Cette idée vient rejoindre ce que Godelier (Godelier, 2015) appelle « la puissance » de l'imagination, lorsque les personnes, en se représentant des réalités qui n'existent pas, rendent possible l'impossible. En effet, malgré la circulation d'information au travers des médias durant la période de l'exil, il y aura toujours des données incomplètes, des espaces vides. L'imaginaire vient donc les remplir, en comblant le manque de l'expérience. Mais le caractère imaginaire des représentations (dans le cas présent, se représenter le retour avec l'image d'une société à un moment donné) ne produit pas chez les acteurs des conséquences sociales moins réelles. Bien au contraire, ils les ont vécu, comme le rappelle Godelier concernant le domaine des croyances : « [...] comme plus réelles encore que les réalités vécues par les humains au quotidien » (Godelier, 2015 : 12). Le prolongement de l'exil et l'interdiction de retour a produit un imaginaire qui n'était pas vécu comme une fiction. Il produit des effets parfois vécus de manière complexe et décalée pour mes interlocuteurs. A cet égard, le récit de Danitza pourrait être considéré comme paradigmatique car elle a réalisé qu'elle était dans son pays d'origine seulement quand l'image figée du passé ne correspondait pas à la situation actuelle. En effet, dans les souvenirs de Danitza liés à l'époque de l'UP et de la dictature, les drapeaux rouges et les policiers (tout comme les uniformes militaires) ne vont pas ensemble. Le drapeau rouge est un symbole, et symboliser signifie produire des signes qui font sens (Godelier, 2015). Bien que l'imaginaire et le symbolique ne soient pas du même ordre, ils ont des liens car l'imaginaire (qui est de l'ordre de la pensée, des idées, des images) s'incarne dans des signes et pratiques symboliques (Godelier, 2015). Le drapeau rouge et l'uniforme sont des symboles associés à des groupes sociaux dont la vision de société, dans l'imaginaire de ces exilés, devrait être supposément opposée.

Si vivre en exil a été un apprentissage (Bolzman, 1996), rentrer ou essayer de rentrer peut apparaître comme une nouvelle migration, le pays ayant changé, tout comme l'exilé a changé lui-même (Vasquez et Araujo, 1988 ; Rebolledo, 2006 ; Jedlicki, 2007). Danitza ne pourra pas concrétiser son projet de retour. D'une part, la situation familiale s'est modifiée, et d'autre part, le pays a lui aussi beaucoup changé et ne correspondait plus au Chili « solidaire » qu'elle avait vécu dans son enfance et qui lui avait été relaté par ses parents pendant l'exil. Choisir où résider dépend d'une série d'éléments, en particulier les enfants et la stabilité économique. Il s'agit de familles issues de classes populaires qui, en exil, sont parvenues à avoir une mobilité sociale et économique qu'elles ne veulent pas perdre. Pourtant, dans beaucoup de cas, la difficulté de maintenir le standard de vie obtenu hors du pays les a découragé à s'installer définitivement au Chili. Comme beaucoup d'autres *retornados*⁵¹, Danitza a

⁵¹ Terme utilisé au Chili pour nommer les personnes qui sont rentrées d'exil.

décidé de rentrer en Europe pour échapper à la fois à la précarité économique et au malaise exprimé sous forme d'un « choc culturel » (ne pas se sentir à sa place) (Jedlicki, 2007).

Quant à l'expérience de Filomena, qu'elle a qualifiée de « choquante », pour avoir observé la pauvreté et expérimenté le froid, elle peut être perçue comme la conséquence d'une déshabitude par rapport aux conditions de vies qui étaient autrefois les siennes. Ainsi, on peut réfléchir à cette étrangeté qu'elle affirme avoir ressentie. Dans le dictionnaire⁵², se sentir étranger est synonyme de fait de se sentir différent, intrus, isolé, dehors. La migration change le migrant puisqu'il a dû changer pour s'adapter (Vasquez et Araujo, 1988). Ainsi, parfois, on devient étranger dans des situations qui étaient, avant dans la sphère du connu, du quotidien. Cependant, Filomena raconte que cette étrangeté a duré « les premiers jours seulement », car « le migrant se confronte ainsi à une expérience multiple de l'altérité –ou plutôt à une 'mise en altérité' désormais multiple [...] » (Fouquet, 2007 : 90).

Le retour après une absence prolongée participe à la réactivation des liens sociaux avec les parents et les amis : rendre hommage aux personnes décédées, s'occuper des parents malades en faisant ce que l'on aurait fait si l'on habitait là, comme si l'on n'était pas parti (Razy, 2006). Enfin, ce processus du retour constitue aussi l'espace où le pays du passé rencontre le pays du présent.

2.3.2. Le retour de vacances tout en faisant le marathon : courir pour se sentir chez soi

Le retour ne représente pas seulement un voyage du lieu où l'on habite à celui où l'on a habité (De Gourcy, 2007). En effet, il : « [...] pose la question de l'hospitalité de celui qui prétend, malgré l'absence, être chez lui. Mais est-on vraiment chez-soi quand on ne reconnaît plus les lieux de l'origine tel Ulysse lorsqu'il accosta son Ithaque natale ? » (De Gourcy, 2007 : 164). Le récit de Juan est illustratif à cet égard :

« Je suis rentré au Chili après 18 ans, j'étais désespéré car personne ne me reconnaissait dans mon quartier. Je me suis assis devant une banque avec les mains sur mon visage, je ne pouvais pas croire que les maisons avaient tellement changé, j'ai parcouru les rues et les visages m'étaient tous inconnus ! Soudain, une madame très âgée m'a dit : « Jeune homme, qu'y a-t-il ? Qu'est ce qui vous arrive ? » Et moi je l'ai reconnue ! Quand je lui ai parlé de la famille Valderrama, elle m'a répondu : « Oui ! Je me souviens de votre famille » [EJT 15/2/2016. Liège].

Juan a effectué son premier voyage de retour en 1994, 18 ans après être arrivé en Belgique en 1976. Depuis cette date, il a fait cinq séjours en 2004, 2013, 2014, 2015 et 2016. Tandis que le premier retour a été marqué par la nécessité double de reconnaissance – reconnaître et être reconnu (De Gourcy, 2007), les suivants ont quant à eux été marqués par la déception et la constatation du décalage du temps écoulé :

⁵² Le Nouveau Petit Robert, 1994.

« Tout est *gringo*⁵³ maintenant au Chili, la façon de parler avec des mots en anglais. Partout maintenant, il y a *la comida rápida*⁵⁴, ce n'est pas le même Chili. Le problème, tu sais, c'est que j'ai quitté le Chili de 1976 et je suis revenu au Chili en 2016 » [EJT 1/05/2016. Liège].

Plus haut, j'ai déjà évoqué l'idée que le retour apparaît parfois comme une nouvelle migration. La personne a changé pendant son exil, le pays d'origine aussi et le manque de repères socioculturels se fait évident en raison du temps écoulé depuis le départ. Si l'on s'interroge sur la migration, il faut aussi prendre en compte la notion de frontière puisque : « [...] il n'y a point de frontières sans transgression et point de migrations internationales sans frontières traversées, puisqu'un migrant international est quelqu'un qui est né dans un pays et qui vit dans un autre » (Gastaut et Wihtol de Wenden, 2013 : 7). Dans ce sens, rentrer au pays s'érige comme un nouveau passage de frontière puisque certains d'entre eux, par exemple Juan, sont nés au Chili, mais ont passé en Belgique la majeure partie de leur vie. Cependant, la notion de frontière ne se restreint pas seulement à la dimension matérielle de limite entre deux pays ou deux espaces géographiques. Elle peut aussi être liée au contexte, à une situation dans laquelle les personnes peuvent expérimenter différents degrés d'étrangeté (Agier, 2013) selon les expériences vécues. Juan me raconte :

« Durant mes derniers voyages, j'ai commencé à visiter les paysages naturels, à monter les volcans et à découvrir le Chili. Pour moi, c'est très important le contact avec la nature. Je ne me suis pas retrouvé dans le système (néolibéral) au Chili, mais bien dans sa nature car, quand j'étais gosse, j'étais toujours dehors (je jouais sur la colline, je cherchais du bois, des fruits sauvages, je me baignais dans la rivière). Dans un de mes voyages, je suis monté en haut du volcan Villarrica. Dans les derniers mètres, la glace du volcan rendait notre ascension très dangereuse donc le guide a décidé de ne pas continuer. Un touriste allemand, déçu, s'est mis à parler très fort. Le guide a menacé d'appeler la police, l'allemand s'est alors calmé. La situation a été difficile pour le guide. En descendant, j'ai dit guide : « Ecoute, même moi, qui viens de l'étranger, je suis d'accord avec toi. T'inquiète pas, il faut privilégier la sécurité avant tout » [EJT 1/05/2016. Liège].

Agier conceptualise comme « situations de frontière » des lieux et moments précis, de nature plus large que les limites des États-Nations, comme : « [...] des espaces et des situations de l'entre-deux, des seuils et des limites, mais aussi des moments de l'incertitude et de l'indécision » (Agier, 2013 : 117). Il me paraît, donc, pertinent de penser la situation racontée par Juan sous cette approche situationnelle car en fonction du degré d'étrangeté ressenti, il pourra se sentir ou non « chez lui ». Si dans un premier retour, il disait ressentir la nécessité d'une double reconnaissance, aujourd'hui il transite entre deux pôles : il éprouve le sentiment de ne pas se « retrouver » dans le système économique en place et la manière d'être (de manger, de parler) ; et en même temps, au travers de la découverte des lieux naturels et l'ascension de volcans, il commence à se sentir plus proche de son

⁵³ En Amérique latine, l'expression *gringo* renvoie à l'adjectif « étranger », aux locuteurs non natif de l'espagnol ainsi qu'aux personnes avec la peau blanche et des cheveux blonds. Source : <http://dle.rae.es/?id=JY0Q3cz>, consulté le 10 novembre 2016.

⁵⁴ Le *fastfood*.

pays natal. Même s'il a utilisé l'expression : « moi, qui viens de l'étranger » pour nommer sa double appartenance, ça ne reste pas moins la volonté de mettre de la proximité dans l'éloignement (De Gourcy, 2007), de trouver un moyen de s'insérer dans la société chilienne. L'appartenance multiple de ces migrants qui considèrent aussi la Belgique comme le lieu de retour se laisse entrevoir au travers de leurs discours. Dans ce sens, le lieu de retour se meut au fur et à mesure que ces migrants circulent, s'apparentant à un éternel retour (Razy, 2006).

Le sujet du retour dépasse le sens géographique de déplacement vers le lieu d'où le migrant est parti car comme l'explique De Gourcy : « [...] le rapport à l'espace s'inscrit moins dans le cadre d'une conception fixiste de l'appartenance, comme le laissent entendre les métaphores du déracinement, que dans le cadre d'une relation dynamique et inventive, un acte volontaire d'adhésion » (De Gourcy, 2007 : 165). Cet acte volontaire d'adhésion, en ce qui concerne la société chilienne, implique de chercher des éléments pensés comme familiers et immuables, comme dans le cas de Juan, la nature. La visiter, ce serait donc revisiter la mémoire enfantine des paysages perdus. Mais ce choix, cette réappropriation de Juan de son pays natal par la création de proximité avec des espaces où il n'avait jamais été, ne serait pas complète sans l'activité sportive et symbolique de courir un marathon :

« Cette année, par contre, je suis allé au Chili juste pour courir le marathon de Santiago. Je cours ici tous les jours, j'ai fait plusieurs marathons en Europe. Donc, j'ai voulu essayer là-bas, malgré une tendinite au pied. En fait, c'est le pire marathon que j'ai fait au niveau sportif, je n'ai pas fait un bon temps. Mais c'est le marathon le plus important de ma vie, le plus profond : tu sais le marathon passe par *la Moneda* avec le monument en hommage à Allende, et après par différents quartiers. Là, t'es avec les gens, les vieilles qui t'applaudissent. Et quand t'as fini, tu manges une pomme puisque dans les marathons, ils te mettent des fruits à disposition. Mais ce n'était pas la même chose : c'est une pomme de mon pays. Là, je n'étais pas le sportif. Pendant que je courrais, j'ai vu passer devant mes yeux toutes ces années ici, en-dehors de mon pays » [EJT 1/05/2016. Liège].

Puisque la course est une occasion de convivialité, de partage avec ceux qui courent et ceux qui encouragent (Segalen, 1994), sa pratique au Chili a permis à Juan de ressentir une ambiance qui fait partie de son quotidien en Belgique, en recréant une habitude et en construisant un lien (bien qu'éphémère et situé, car il ne durera que le temps de la course) qui pourrait contribuer au ressenti d'un certain « chez soi ». Par ailleurs, le simple fait de manger une pomme, dans la quête nostalgique de saveurs inscrites dans la mémoire, lui permet de : « [...] concrétiser les mémoires du passé et de forger des mémoires actuelles (Bayindir, 2010 : 35).

Enfin, la quête d'insertion et d'appartenance de Juan à la société chilienne passe aussi par le désir de trouver sa place au sein de certains groupes (amateurs de la nature, sportifs) qui font le lien avec la société majeure puisque : « [...] on ne s'insère pas à une société, on n'est pas lié à un pays réellement et directement, mais à des groupes qui font le lien avec l'Etat-Nation » (Jedlicki, 2007 : 434).

2.3.3. L'exil, un cadeau ? : le poids du retour et la naissance d'une circulation problématique

Malgré le fait que certains retours décrits précédemment peuvent s'apparenter à la migration de circulation puisqu'ils se déploient au travers des caractéristiques de déplacements successifs en inscrivant les migrants dans un rapport au temps et à l'espace et en excluant les migrations uniques et définitives (Razy et Rodet, 2012), j'ai privilégié l'analyse des cas comme celui de Juan plutôt par son contenu (associé au parcours de retour pendant les vacances, comme touriste et sportif) que par la voie du mouvement de circulation et des dynamiques qui en découlent. On verra également la naissance d'une circulation, qui peut parfois se présenter comme problématique, mais se révèle très fructueuse pour la réflexion, en tant qu'expérience et notion :

« On veut postuler à un appartement social car on n'aura pas une bonne retraite. Et donc, une fois retraités, nous pourrions aller au Chili pour rester là trois ou six mois et puis revenir, donc ne pas rester là définitivement. En fait, si j'avais l'argent maintenant, je partirai tout de suite [...] car en sachant que je suis aussi belge et que j'ai des droits belges, je pourrais revenir. Je sais que je vais m'amuser plus au Chili qu'ici pendant ma retraite. Sauf la mentalité chilienne, qui m'a choquée, je sais que je pourrai plus faire la fête là bas qu'ici [...] » [EJT 1/06/2016. Maison Marin].

Avec le désir de rester quelque mois au Chili et quelques mois en Belgique, le pays d'origine et celui d'accueil, comme point de départ et point d'arrivée, ou vice-versa, tendent à s'effacer au profit du concept de circulation. Le phénomène migratoire ne peut pas s'appréhender dans toute sa complexité s'il est réduit à l'intégration au pays d'accueil ou au retour définitif dans le pays d'origine (Monsutti, 2009). La situation, expliquée dans les plans de Danitza, n'est pas une expérience inédite. Certaines personnes ont vécu leurs années de vie active dans le pays d'exil pour ensuite partager celles de la retraite entre des séjours dans les deux (voir trois) pays, tout en gardant les droits sociaux acquis dans la société d'installation, comme le cas des parents de Hortencia :

« Mes parents sont rentrés au Chili dans les années 90. Ils ont acheté une maison là-bas. Ils passaient la moitié de l'année là et puis rentraient en Europe. Parfois ils revenaient en Belgique tous les deux ou trois ans. Je crois qu'ils ont passé vingt ans comme ça, entre le Chili, la Belgique et la France. En 2014, ils sont rentrés à nouveau car ils sont très vieux et malades. Il n'y a personne au Chili qui puisse s'occuper d'eux » [EJT 20/5/2016. Maison Valderrama Flores].

En effet, Jose (83) et Margarita (83) se sont maintenant installés à Strasbourg, en France, ville où ils ont conservé une maison toutes ces années. En dépit de cette installation, ils continuent à se déplacer avec l'aide de leurs enfants, particulièrement Hortencia, qui a ajouté en 2016 une nouvelle mobilité à sa propre circulation. J'ai déjà mentionné le fait qu'elle habite en Europe depuis 40 ans, dont 32 en Belgique. Depuis son premier retour au Chili, en 1989, elle a effectué 13 déplacements entre le Chili et la Belgique. Elle explique ses circulations avec une métaphore parentale :

« Quand tes parents sont divorcés, tu veux leur rendre visite à tous les deux, tu veux aller à la maison de l'un et de l'autre. Je pense que le Chili et la Belgique, ou l'Europe, sont mes deux parents. Donc, je vais aller visiter l'un et après revenir pour être avec l'autre, tu vois ? Je crois que je ne peux pas choisir entre les deux. Je crois que c'est ça qui arrive avec l'exil, t'as deux parents » [EJT 20/5/2016. Maison Valderrama Flores].

Bien qu'elle ait adopté ce mode de vie partagé entre deux lieux, elle exprime un certain refus de passer sa vie « avec les valises, dans les avions » comme ses parents :

« Je ne crois pas que je vais revenir au Chili pour m'installer. Je ne veux pas vivre ma vie de la même façon que mes parents l'ont vécue. Tous ces allers-retours qu'ils ont fait et après moi, faire la même chose ? Venir voir mes enfants, comme ils l'ont fait, tous les deux ans ? Non, je ne crois pas. Mes enfants sont ici et donc je ne crois pas que j'aurais le courage de m'en aller là-bas » [EJT 20/5/2016. Maison Valderrama Flores].

Même si elle est choisie, cette circulation est exercée non sans questionnements en raison des « sacrifices » ou des privations sur le plan économique, mais aussi du poids émotionnel de la souffrance de ne pas pouvoir rester au Chili, ni de vouloir être loin de ses enfants. Ces séjours au pays sont vécus par Hortencia comme une tension continue entre plaisir et souffrance :

« Je crois aussi que je suis fatiguée d'épargner chaque année pour le billet d'avion et de ne pas me faire plaisir ici. Parfois je voudrais m'acheter un parfum et je ne me le permets pas. Je garde mon argent pour m'amuser là-bas. Je voudrais un jour me faire plaisir ici et ne pas me sacrifier pour aller au Chili. Je voudrais qu'un jour le Chili soit un lieu de plaisir et non de douleur, car chaque fois que j'y vais, je dois revenir. J'aimerais rentrer tranquille, sans souffrir. J'aimerais être apaisée comme quand je reviens de vacances de Grèce, d'Espagne ou de France » [EJT 20/5/2016. Maison Valderrama Flores].

Pourtant, malgré ce rejet, Hortencia continue à circuler entre les deux pays :

« Je te raconte tout ça, mais en janvier, je ferai mes valises à nouveau... C'est une bêtise tout ça ! Ce n'est pas pour rien que l'exil est une punition ! Tu t'imagines que cela aurait été un cadeau ? » [EJT 20/5/2016. Maison Valderrama Flores].

Cette mobilité particulière, ce va-et-vient entre pays d'origine et pays de résidence, bien que restreinte aux périodes de vacances, permet aux migrants de sortir du mythe du retour définitif, en introduisant une continuité entre espaces physiques éloignés et une continuité temporelle, qui était décalée par l'absence de l'individu dans le pays natal. Cependant, bien que cette circulation aide Hortencia à diminuer le manque de « ses deux parents », de son appartenance aux deux pays, quitter le Chili est chaque fois mal vécu. Dans notre cas d'étude, le mythe du retour va être associé à une forte charge symbolique, puisque le retour au pays représente, pour beaucoup un droit et un devoir en même temps (Gaillard, 1999). Un droit, puisque comme déjà évoqué, ces personnes ont été expulsées et interdites de vivre au Chili et un devoir car ils appartiennent à des familles avec un fort engagement politique, et, que la majorité d'entre eux ont milité dans leur jeunesse. Et si durant cette période le but de la militance a été la lutte contre la dictature, dans le post-exil, le désir de participer au développement politique et démocratique de la société chilienne (Bolzman, 2002) reste toujours

présent. Hortencia ne fait pas exception, même si elle signale la difficulté d'approfondir ses liens avec le Chili dans la courte durée de ses séjours :

« Je n'aime pas que, maintenant, quand je vais au Chili, la période soit très courte. Ça m'empêche de prendre contact avec plus de personnes. J'aimerais avoir des liens plus forts, car au final ça (mes voyages) ne sert à rien... Je crois que, si un jour, je vais au Chili pour y vivre, je m'engagerais politiquement. Mais, maintenant, c'est très difficile de prendre cette décision. Je crois que j'ai vraiment envie de m'installer quelque part et ne pas vivre en pensant que je dois m'en aller ! » [EJT 20/5/2016. Maison Valderrama Flores].

Hortencia m'a dit qu'elle n'a jamais voulu rester en Europe et déclaré son désir de rentrer au Chili. Elle ne l'a pas fait pour ne pas laisser ses enfants en Belgique et ne pas faire comme ses parents. En dépit de tout ça, Hortencia circule comme ces derniers continuent de le faire.

Parfois, la relation d'appartenance avec les lieux de résidence est vécue comme un problème et : « la sensation de déchirement [...] ne se résout pas essentiellement dans un choix territorial ou 'identitaire' » (Jedlicki, 2007: 433). Hortencia vit en Belgique depuis 32 ans mais n'a pas le sentiment d'être installée. La difficile construction de soi et du sentiment de se sentir bien quelque part fait partie du rapport complexe que ces migrants ont avec le pays d'origine à cause de leur migration forcée.

L'exil est une punition, un châtiment politique. Mais, il est aussi une des conséquences directes d'une politique de violence et d'exclusion appliquée dans le Cône Sud aux personnes considérées comme des opposantes par les anciens régimes dictatoriaux de cette région. Dans ce sens et dans certains cas, le retour, dans sa dimension idéologique et existentielle (Jedlicki, 2007), est expérimenté comme une extension de la punition qui pourrait se traduire par : « pourquoi dois-je quitter le Chili ? Je n'aurais jamais dû vivre en dehors ! ». Si tous les migrants rêvent de rentrer un jour, les exilés rêvent de ne pas être partis⁵⁵. La spécificité de la migration par exil est justement le désir profond de ne pas partir (Vasquez et Araujo, 1988 ; Bolzman, 1996 ; Jedlicki, 2007 ; Garcia, 2014), de rentrer au pays pour se battre contre la dictature et pour rétablir la démocratie (Jedlicki, 2007). Il s'agit d'un exil de militants, identifiés avec un projet politique qui influencera les rapports avec le pays d'accueil ainsi que les liens entretenus avec le pays d'origine (Bolzman, 1996). Ces migrants portent et revendiquent donc une identité politique et politisée spécifique liée à cette expérience collective (Garcia, 2014). Ce dernier aspect pourrait expliquer en partie pourquoi mes interlocuteurs continuent d'être et de se présenter comme des « exilés » et non des émigrants (ou des immigrants). Ils ressentent que l'arrachement d'une partie de leur vie est irréversible et qu'elle est la punition pour leur engagement politique ou celui de leurs parents.

De fait, l'exil ne finit ni avec la levée de l'interdiction de rentrer, ni avec le retour même, puisque le retour lui-même s'apparente à une nouvelle migration (Jedlicki, 2007). C'est pour cette raison que l'exil n'est pas un cadeau. Le retour dans sa modalité de circulation ne l'est pas non plus. Néanmoins, bien que la circulation soit le résultat d'une migration forcée et que dans certains cas

⁵⁵ Marcela Garcia, communication personnelle, septembre 2016.

celle-ci la rend problématique, elle est une mobilité choisie. Elle constitue une des possibles voies stratégiques pour diminuer et recomposer la perte, pour mettre de la continuité dans des espaces de temps et de territoires discontinus (Razy, 2006). Elle est aussi le moyen que mes interlocuteurs ont trouvé pour gérer la double (parfois triple) appartenance (Schaeffer, 2001).

Comme les expériences du départ et du retour sont intimement liées dans la compréhension du phénomène migratoire, je ne peux pas traiter le retour sans m'intéresser à l'exil et vice-versa. De là, l'importance de prendre en compte la place qu'occupent dans les vies et dans les récits de mes interlocuteurs ces voyages des retours.

Bien que je n'aie pas suivi les gens dans leurs retours, j'ai tenté de saisir leurs trajectoires au travers de leurs discours, en me souciant de restituer tant leur point de vue que celui des personnes qui les ont reçus. La notion d'hospitalité, exprimée dans : « [...] les formes de la reconnaissance dans le double sens de reconnaître et être reconnu » (De Gourcy, 2007 : 6), fait partie du processus de compréhension du rapport que les migrants entretiennent avec le pays d'origine et aussi avec leur passé (De Gourcy, 2007). Dans ce sens, le retour s'érige comme un espace ou une frontière où s'active une certaine image du pays. Les souvenirs restent figés dans un temps spécifique, qui dans le cas de mon étude, est l'espace-temps de l'UP, qui se confrontent avec le temps présent. Les migrants des première et deuxième générations doivent apprendre à interagir avec ce nouveau pays, en expérimentant une nouvelle migration. Ainsi, comme il existe différents retours, il y a différentes façons de les appréhender. Les récits rendent compte de cette diversité mais aussi des aspects qui sont réitératifs et communs à la dynamique migratoire de ces personnes. Le premier aspect commun est le caractère exploratoire dans la reconstruction du rapport avec le pays perdu. Retrouver sa place dans la société de départ est aussi un moyen de compléter une vie. Pour le sportif, courir un marathon ou escalader les volcans fait partie de la quête d'insertion et d'appartenance à la société chilienne, au travers du rapport avec certains groupes qui font le lien avec cette société. Pour les femmes qui désirent circuler et pour celles qui le font déjà, trouver sa place, c'est rassembler « pères et mères », bref, leurs multiples appartenances, en suivant le modèle des aînés. Un deuxième point commun important concerne les frontières que ces migrants traversent. J'ai pu constater que, dans la mesure où ils restent en Belgique, parfois en circulant entre les deux pays, c'est surtout à la frontière chilienne (dans sa constitution physique et symbolique) qu'ils se confrontent. Ce n'est pas par hasard qu'ils entremêlent dans leur discours de retour la Belgique et le Chili, puisque « le lieu » d'origine commence à transcender l'espace territorial du pays natal, tout comme leur identité commence à se nourrir de leurs multiples appartenances. Ainsi, dans la dimension symbolique de la frontière, on pourrait trouver toutes ces situations où ces personnes transitent entre différents degrés d'étrangeté et la construction des petits interstices de proximité. La pratique de la circulation contribue à ne pas réduire le phénomène migratoire à la dichotomie de s'installer définitivement dans le pays d'accueil ou de rentrer au pays d'origine (Schaeffer, 2001). Cette stratégie circulatoire peut aussi relativiser la frontière entre migration forcée et volontaire (Monsutti, 2009). En effet, bien qu'elle puisse revêtir un

caractère problématique dans certains cas dans la mesure où ces migrants exécutent cette circulation comme un choix planifié, mes interlocuteurs parviennent à concilier les appartenances à plusieurs territoires et les liens sociaux et familiaux construits dans chacun d'eux. Enfin, explorer les retours en tant qu'expérience et notion (Razy, 2006) permet de découvrir la circulation et de sortir de l'idée monolithique d'une migration unique et définitive cristallisée sur un retour conçu comme définitif et attaché à un seul lieu d'appartenance.

Dans cette deuxième partie, la perte a été décrite et analysée depuis le discours de mes interlocuteurs. Pour ce faire, j'ai exploré les déclinaisons actuelles des retours, qui se déploient dans des voyages exploratoires et des circulations entre la Belgique et le Chili. La perte se matérialise, entre autres, dans une faculté mémorielle spécifique qui est celle de la nostalgie. Elle crée aussi un rapport particulier au temps, qui est alors vécu, pendant longtemps, comme étant suspendu. Ce temps suspendu a une incidence importante dans le manque d'investissement dans la vie quotidienne en terre d'exil ainsi que dans une certaine image figée de la terre d'origine. Les voyages de retour actualisent pour leur part le pays du passé avec le pays du présent et véhiculent la nécessité de trouver (ou en tout cas de chercher) une place dans la société d'origine. Par cette quête de place, par ce choix, la migration forcée réduit sa frontière avec la migration volontaire. La migration d'exil passe donc par différentes étapes et par différents rapports au temps qui produisent une transformation de l'identité et des appartenances de ces migrants. Dans les pages suivantes, j'explorerai la manière dont cette perte créatrice donne lieu à une continuité dans la vie de ces migrants.

3. Recompositions quotidiennes : un présent suspendu ?

Dans cette troisième et dernière partie, les manières dont les migrants pensent et vivent la recomposition de leur existence dans le temps présent et dans la vie quotidienne vont être abordées. L'exil signifie une rupture sur de multiples aspects : la vie quotidienne, les modes de vie ainsi que l'organisation de la famille sont intensément affectés. La recomposition est un processus à long terme qui se poursuit encore aujourd'hui. Ce processus commence à se construire à partir des premiers temps de l'exil, tant dans le pays d'origine que dans le pays d'accueil. Perte et continuité sont imbriquées car les éléments qui composent le tissu de la recomposition du présent trouvent leur source dans un passé figé. Comment ces migrants font-ils leur famille entre plusieurs espaces ? Quel rôle joue, dans la recomposition de leur vie, la transmission des pratiques et des savoirs entre les générations ? Et comment des objets aident-ils à passer d'un monde à l'autre tout en maintenant une certaine continuité ? Pour répondre à ces questions, dans un premier temps, j'explorerai des éléments tels que la parenté pratique (l'établissement de liens et relations entre proches, la famille dispersée et la pratique sportive) et le rapport entre savoir et transmission (la nourriture, la langue). L'analyse portera sur la relation entre trois générations successives, c'est-à-dire entre les migrants et leurs descendants. Dans un second temps, en me focalisant sur les première et deuxième générations, j'aborderai la relation entre les dimensions matérielle et immatérielle des objets des migrants.

3.1. La parenté pratique : comment se « relier »

3.1.1. « Aller se poser » avec les cousins : une pratique avec la « *familia prestada* »

Les exilés racontent qu'au pays, la famille élargie est toujours présente : des cousins, des oncles, des grands-parents. Pour pallier le manque de cette famille laissée au pays, ces migrants ont construit une parenté avec des personnes auxquelles ils ne sont pas apparentés :

Début de soirée. Pamela (54) arrive et m'embrasse en me disant : « Dis, cette table à côté de la vôtre est occupée ? Car sinon, je vais la garder pour *la mamita*⁵⁶. « *La mamita* ! » réagit Luis. « Tu parles de Filomena ?, mais pourquoi tu lui dis *mamita*, si elle n'est pas ta maman ! ». Pamela répond : « pour moi Filomena est une mère, elle m'a reçue quand je suis arrivée à Liège ». Plus tard, elle m'avouera qu'elle raconte à Filomena des choses que personne ne sait : « même pas ma famille au Chili. Nous avons construit un lien avec elle et sa famille depuis des années. Victoria, sa petite-fille, est la fille que je n'ai jamais pu avoir » [ETJ 18/3/2016. *Casa Chile*, Liège].

Bien que l'exil soit une migration effectuée majoritairement en famille, celle-ci a été restreinte, dans de nombreux de cas, à la famille nucléaire. Certains parents ont même dû laisser leurs enfants au Chili, comme Madame Nora, la mère de Danitza :

Après-midi. Danitza me montre des photos de famille et me raconte : « J'accompagnais ma maman près du domicile de mes sœurs pour jouer avec elles. Leur père ne nous permettait pas de les voir. Donc, on organisait des retrouvailles cachées à la place. On a vécu une rupture au niveau familial avec l'exil. Moi, je me sens encore très seule, comme ma maman qui se sentait toujours très seule ici. Nous étions une famille très petite, à peine quatre personnes, tandis que les Valderrama étaient neufs ! J'ai toujours ressenti le manque de mes sœurs et ma maman aussi, c'est pour cela qu'elle recevait toujours des gosses à la maison » [ETJ 5/5/2016. *Maison Marin*].

Les Chiliens ayant été installés à Liège au travers des réseaux partisans, le dispositif d'accueil les a placés dans le même espace résidentiel (le même bâtiment, le même quartier), parfois dans la même rue comme dans le cas de la famille Valderrama et de la famille Piñones, même dans la même maison, comme les familles Marin et Rodriguez. Au fil du temps et dans un espace partagé, les enfants ont trouvé, dans le « groupe communautaire », une proximité affective où les liens ont été réaffirmés, notamment par des termes d'adresses et des relations quotidiennes. Ceux-ci ont contribué à pallier le manque de la famille élargie, mais aussi de la fratrie :

Après-midi. Danitza me raconte : « avec la famille Rodriguez, nous avons vécu dix ans dans des appartements différents, mais dans la même maison. Ma maman et la *tía*⁵⁷ (la maman d'Enrique), étaient très amies et nous avons été élevés ensemble. J'appelle Enrique mon *hermano*⁵⁸. Il est toujours là quand j'ai besoin de quelque chose. On est invité quand il y a

⁵⁶ Diminutif de maman.

⁵⁷ Tante.

⁵⁸ Frère.

des fêtes familiales. Nous avons besoin de cette *familia prestada*⁵⁹! » [ETJ 5/5/2016. Maison Marin].

Certains jeunes de la troisième génération ont incorporé cette pratique en appelant « cousins » les enfants des autres familles du « groupe communautaire » dont ils partagent la vie :

Début de soirée, les jeunes sont presque tous arrivés à l'anniversaire de Lorena (21), la fille de Danitza. Un ami de Lorena arrive en dernier et demande : « qui est arrivé le premier ? ». Elle répond en montrant Valentina: « ma cousine ». Plus tard dans la rue, Elias (21) m'explique qu'ils appellent cette pratique de faire la fête dans la rue comme 'aller se poser' : « nous parcourons Liège et quand nous trouvons des endroits appropriés, nous nous installons ». En effet, un peu plus tard, on arrive au parc d'Avroy et on s'installe. Sarah (23) m'offre une bière et m'explique la composition du groupe. Ils sont une vingtaine, il y a son ex et sa sœur, ils se connaissent depuis l'école primaire ou secondaire, puis les *primos*⁶⁰ avec lesquels: « on a grandi, Valentina (19), Elias, Matthieu (21), Tanya (21). Avec eux, on est ensemble depuis toujours » [ETJ 27/5/2016. Maison Marin et Parc d'Avroy].

Mais, qu'est-ce que la *familia prestada* ? Le récit de Danitza sur son premier voyage de retour au pays en 2005 va me permettre de répondre à cette question :

« La veille de mon départ, on a été à la plage pour faire un barbecue. Nous étions une quinzaine de personnes. Il y avait même Leo, la sœur de ma sœur (ma cousine Marjorie). Du coup, je me suis rendu compte que c'était ma famille, qu'ils n'étaient pas une *familia prestada* ! Mes neveux et mes nièces, ma cousine, mes beaux-frères, ma famille quoi ! Ma nièce a mes gestes pour manger. Plus je vieillissais, plus je ressemblais à ma sœur. J'étais impressionnée par ce constat » [EJT 1/06/2016. Maison Marin].

D'après le récit de Danitza, la *familia prestada* serait fondée sur des liens qui ne prennent pas leur source dans la biogénétique, qui explique les ressemblances, mais dans le social. L'adjectif « *prestada* » indique donc une parenté construite, en se différenciant de celle donnée par les liens du sang. Cependant, pour ses deux cousins (Leo et Marjorie), Danitza établit une différence d'appellation en termes d'adresse, fondée non pas sur la rhétorique du sang (car les deux sont ses cousins consanguins), mais sur le partage de l'enfance (Martial, 1998) vécue tant au Chili qu'en Belgique. Effectivement, Marjorie est la fille de la sœur de la mère de Danitza que la famille Marin a accueillie au Chili et qu'ils ont emmenée dans son exil. Elles ont été élevées comme des sœurs et donc cette relation privilégiée a été affirmée par cette appellation de « sœur » au lieu de cousine. Donc, bien que la base de cette pratique en migration n'est pas nouvelle, car elle prend sa source dans cette parenté classificatoire déjà exercée au Chili, l'exil a contribué à la création d'une parenté fictive. En effet, repérée dans tous les pays d'exil (Garcia, 2014) sous différents termes tels que : « famille de substitution » (Jedlicki, 2007), « quasi-parenté » (Garcia, 2014) ou encore « *familia ampliada*⁶¹ » (Rebolledo, 2006), cette configuration familiale atteindra la première et deuxième génération. On peut

⁵⁹ Famille empruntée. Famille de substitution, terme *emic*.

⁶⁰ *Primos* : cousins.

⁶¹ Famille qui a été élargie. TDA.

se poser la question de savoir si, dans d'autres pays où des descendants des exilés habitent, la troisième génération reproduit, comme il a été repéré par ce travail concernant la Belgique, cette pratique de la *familia prestada*.

En poursuivant l'analyse, la petite taille de l'unité familiale est, comme dans d'autres migrations d'exil (Fogel, 2007), un des aspects soulevé par Danitza à l'heure de mentionner le besoin de germanité. Le critère du partage de la vie quotidienne en raison d'une cohabitation dans le même espace résidentiel mais aussi et surtout des liens de proximité affective entre les mères respectives font que Danitza identifie Enrique comme son frère et la mère de ce dernier comme sa tante. D'après le discours de nos interlocuteurs, même s'ils font la différence entre liens de sang et liens sociaux, la famille est, dans la pratique, un mélange entre parents consanguins et parents « empruntés ».

La parenté pratique de ces familles pourrait se comprendre au travers du concept de *relatedness* de Carsten (Carsten, 2000). Cet auteur l'utilise en opposition à celui de parenté (*kinship*) pour décrire le processus d'être relié (*being related*) à un proche sans que ce lien soit pensé en termes : « [...] d'une distinction arbitraire entre biologie et culture et sans présupposer de ce qu'est la parenté. » (Carsten, 2000 : 4). L'auteur a étudié la parenté malaise où s'apparenter est un processus qui se construit au fil du temps (tout au long d'une vie), notamment en donnant et en recevant de la nourriture. Ainsi, les gens ne naissent pas alors dans une position de parenté déterminée car, dans la conception malaise, la substance basique de la parenté est le sang, dont la principale source est la nourriture. Les gens pourront donc devenir parent au travers du partage d'un mode de vie qui inclut les repas communs entre les membres d'un foyer. Carsten raconte qu'elle-même a été adoptée dans un foyer où elle était invitée à ingérer de grandes quantités de nourriture en comparaison à ce qu'elle mangeait normalement (Carsten, 2006). Dans le *relatedness*, la frontière entre le biologique et le social tend à être floue en privilégiant le mélange plus que la séparation de ces deux domaines. Les liens de germanité sont plus prépondérants que ceux de filiation et l'alimentation est le fondement des relations entre les gens qui partagent une maison.

Dans la conception de mes interlocuteurs, bien que la parenté soit associée, au départ, au fait biologique de la procréation (Pamela et Danitza font la différence entre la famille du Chili, construite par des liens du sang, et la famille construite en Belgique), elle n'empêche pas la création de relations comprises comme des relations de famille qui vont au-delà d'une amitié et qui auront besoin d'être nommées en utilisant des termes employés dans le domaine de la parenté (*mamita, tía, hermano, primo*). Cette manière d'être reliés, pour certains de ces migrants, obéit à quelques critères. Il s'agit d'un processus qui dure des années, où le partage de la vie quotidienne dans des espaces de proximité résidentielle (le même quartier, la même rue, la même maison) joue un rôle dans la construction des relations affectives. Il n'y a pas une « substance » partagée comme le sang, le lait, ou d'autres composants biologiques, mais le fait de l'expérience commune d'une enfance en exil.

Voici un extrait éclairant la manière dont Sarah, la fille aînée de Danitza, pense sa famille :

Début de soirée : On discute des familles de l'exil. Sarah me raconte son enfance et son adolescence passée aux côtés des enfants des amies de sa maman : « mes cousins ne sont pas mes cousins de sang, mais je les considère plus comme ma famille que la famille du Chili. On a vécu tant de choses ensemble ! Pendant l'adolescence, on tombait amoureux les uns des autres, on avait tous le même âge. Il y a eu des petites histoires avec ceux qu'on voyait moins. Bah, tu sais, flirter entre gosses ! Mais, maintenant, je ne peux pas imaginer sortir avec Elias ou Mat que je vois tout le temps. Nous sommes très cousins, nous sommes comme des frères et sœurs ! Nos parents sont très proches eux aussi » [ETJ 1/06/2016. Maison Marin].

Pour elle, la famille est composée autant par les parents restés au pays que par les cousins de Belgique. Pour ces jeunes, les cousins sont d'autres jeunes issus de familles du « groupe communautaire », principalement d'affiliation communiste, mais aussi d'autres appartenances politiques. Par exemple, Valentina, Tanya et Elias, sont les petits-enfants d'anciens réfugiés communistes. Tanya et Elias sont aussi cousins consanguins entre eux. Matthieu est le fils cadet d'une des familles d'affiliation *mirista* (du MIR). Ces jeunes, descendants de migrants, augmentent le nombre de leurs « collatéraux » en intégrant à leur génération un *primo* qui ne correspond pas au même niveau généalogique. Ce dernier rappelle, dans une certaine mesure, la situation de « parenté vive » que décrit Fogel pour se référer aux enfants de migrants dont la parenté est dynamique, en étroite relation au temps présent (Fogel, 2007).

Pour Sarah, comme pour Danitza, le fait que leurs parents respectifs soient amis est un aspect important au moment de pondérer les liens qui les rattachent à leurs collatéraux. Le temps partagé dans l'enfance et l'adolescence est un autre élément à prendre en compte, même s'il n'est pas le seul. Les autres jeunes de son groupe ont une place importante dans sa vie, mais elle ne les appelle pas avec le terme d'adresse de cousins. L'héritage commun d'un pays d'origine et l'expérience de la migration de leurs ascendants sont les facteurs qui s'ajoutent aux éléments mentionnés précédemment.

Ce lien, à la base de la construction de *relatedness* entre ces cousins, en plus d'être un mélange entre le partage du temps, d'un espace et d'histoires de vie, est aussi situationnel car les *primos* qu'ils côtoient le moins auraient pu être des candidats à une éventuelle place d'amoureux dans l'adolescence. Ce constat rappelle l'interdiction de l'inceste entre quasi-frères. Le fait d'avoir grandi ensemble peut établir la différence entre un lien fraternel et un lien d'autre nature (Martial, 1998).

La séparation entre mère et filles, Madame Nora et ses deux filles restées au pays, engage aussi sa fille cadette Danitza partie en exil avec elle. Danitza a cherché à combler cette absence au travers de la configuration de la *familia prestada* en construisant des liens fraternels avec les enfants les plus proches lors de l'expérience commune d'une enfance en exil. En raison de la petitesse de l'unité familiale provoquée par la migration, elle a transmis à ses filles une solution pour palier l'absence des personnes chères. Malgré la prégnance générale de la rhétorique des liens du sang pour penser la parenté, l'identité et la mémoire familiale de Danitza et de ses filles renvoient plus à un

mélange qu'à une séparation entre fait biologique et fait social. Enfin, dans ce cas, c'est la parenté qui structure les relations et les liens (issus de la perte) en migration.

3.1.2. Sport et famille dispersée : le football comme « patrie » ?

Matin. Le match commence. Les gens (avec une bière dans la main) observent le jeu. Je regarde Mauricio (24), il me semble qu'il passe beaucoup de temps au sol, il fait des pirouettes, il saute (après il m'expliquera qu'il est attaquant). Soudain, un enfant à côté de moi s'est mis à sauter et à crier : « Goal de Valderrama ! » [ETJ 14/02/2016. Malmedy].

Le football est un système qui conjugue le sport-spectacle et le sport-pratique en même temps (Bromberger, 1995). Pour certains, comme Mauricio, c'est aussi un projet professionnel qui touche tous les domaines de la vie :

Après-midi. Mauricio me montre sa chambre. Sur une étagère, tous ses trophées, ses coupes, ses médailles, des photos de lui plus jeune avec le maillot de la sélection chilienne. Sur un meuble, des fardes. Il en ouvre une en m'expliquant : « ici, j'ai toute l'information sur les exercices que je dois faire, le régime d'alimentation que je dois suivre » [ETJ 02/03/2016. Maison Valderrama Flores].

Quand on rentre dans la maison de la famille Valderrama Flores, on est reçu par un portrait de l'équipe d'Eupen, de première division, où Mauricio jouait jusqu'à ce qu'une lésion grave à la cheville l'empêche de continuer. Il s'entraîne depuis l'âge de 5 ans et a eu un contrat entre ses 18 et 22 ans avec les clubs du Standard de Liège et d'Eupen. Le sport occupe une place importante au sein de cette famille : Juan, le père est marathonien ; Andrea (21), la fille cadette, est une athlète ; Alejandro (52), l'oncle maternel, est un joueur amateur de football et son fils, Alex (14), est inscrit dans un club de ce même sport au Pays-Bas.

Comme déjà mentionné, les grands-parents maternels de Mauricio habitent en France car ce pays a accueilli toute la famille en 1976. En 1992, ils sont retournés au Chili pour rentrer à nouveau en France en 2014. Hortencia, leur fille aînée a vécu 13 ans en France et a déménagé à Liège en 1984 pour rejoindre son mari. Son frère, Alejandro, est allé habiter au Pays-Bas en 1985 pour rejoindre à son tour son épouse. En 2009, Alejandro et son épouse sont rentrés au Chili. Ils y sont restés quatre ans avant de repartir au Pays-Bas en 2013. Leurs deux enfants nés dans ce pays les ont accompagnés. Pendant ce temps passé au pays, Alejandro s'est chargé de ses parents âgés et le reste de la famille leur rendait visite. Une fois Alejandro reparti en Europe, il n'y avait plus personne pour s'occuper d'eux. Les parents ont alors pris la décision de rentrer en France où le système de sécurité sociale est plus performant et où ils avaient conservé une maison. Quant à la fille cadette (la sœur d'Alejandro et Hortencia), elle habite encore en France, mais dans une autre ville que celle des grands-parents de Mauricio. Ils constituent ainsi une famille élargie dont les membres sont dispersés entre plusieurs espaces géographiques. Dans la littérature, on retrouve les termes de « famille dispersée », « réseau de parenté » ou encore « famille transnationale » (Razy et Baby-Collin, 2011). Je suis arrivée au moment où cette famille vivait encore dispersée entre trois pays différents du même continent. La migration

forcée a engendré des migrations successives qui ont produit cette dispersion. Mais ils se rassemblent lors de différents événements, par exemple, lors de la *Copa América*⁶² 2016 à Amsterdam :

Après-midi. Mauricio m'a invitée aux Pays-Bas pour la fin mai. Il paraît que son oncle, son cousin, ses grands-parents viendront aussi. Son oncle a discuté avec l'entraîneur de la sélection chilienne pour inviter son neveu à la rejoindre. « C'est la quatrième édition de la *Copa América*, où des sélections des différents pays participent. Apparemment, l'équipe chilienne est forte », m'a dit Mauricio. Son oncle et lui partagent la même 'passion' pour le foot. « On a toujours joué avec mon oncle, mais il est fou, tu sais. Une fois, on jouait un match difficile, on était sur le point de perdre. D'un coup, mon oncle a poussé un mec, il a pris le ballon, il a couru très vite et a crié : Mauricio ! Prend-là ! C'est à toi ! Ça été très marrant, mais ça ne se fait pas ! » [ETJ 04/05/2016. Maison Valderrama Flores].

Dans certaines de ces familles dispersées, vivre séparés peut devenir la norme (Le Gall, 2005). Cependant, des efforts considérables sont déployés pour se rassembler. Pourquoi ? Comment ces familles gèrent-elles les frontières et plus spécifiquement la distance ? :

Matin. On est parti à six heures du matin de Liège. C'est dimanche et demain tout le monde travaille. Entre Liège et Amsterdam, il y a, aller-retour, presque 500 km. Quand on est monté en voiture, Hortencia m'a dit : « je suis contente que tu nous accompagnes, tu vas comprendre la manière dont on a passé notre vie, entre tous ces voyages » [ETJ 29/05/2016. Liège].

Tout au long de leur vie, ils franchissent donc les frontières et parcourent de longues distances lors de leurs déplacements. Les expériences s'accumulent de voyage en voyage et construisent un véritable « savoir-circuler » (Schaeffer, 2001 : 175), comme les mots d'Hortencia le dénotent. Dans une certaine mesure, la mobilité, tout comme les rassemblements autour du football, sont devenus un mode de vie dans cette famille (Rouse, 1989). Ce mode de vie passe aussi par la création de contextes pensés comme familiers, voire à caractère « national » :

Matin. Les gens commencent à se rassembler d'un côté du terrain, Alejandro et Alex viennent d'arriver. Une madame salue, quelqu'un dit : « c'est l'ambassadrice chilienne ». Le match Chili-Pérou démarre, les joueurs sont habillés avec le même maillot que la sélection officielle du pays, les supporters ont amené des drapeaux nationaux. Alejandro et Alex profitent de la mi-temps pour se faire des passes, l'un dans les cages et l'autre à l'extérieur. De l'autre côté, un groupe d'enfants vêtus avec l'uniforme de la sélection chilienne font la même chose. Hortencia salue une femme et elles discutent un moment. « Ça fait longtemps que je ne l'avais pas vue. C'est une amie des premières années de l'exil » me dira-t-elle après. [ETJ 29/05/2016. Amsterdam].

Une ambiance de fête domine le déroulement de la journée, comme c'est le cas dans n'importe quelle ville d'Amérique latine les jours de match, où la pratique du football est très répandue :

Après-midi. La FFLR⁶³ a organisé le festival *Raíces Latinas*⁶⁴ : des stands de plats traditionnels, des danses folkloriques, l'ambiance est festive, familiale et familière. Je discute

⁶² La Coupe d'Amérique latine.

avec Alex, on mange un *tama*⁶⁵, assis sur le gazon. Il est né au Pays-Bas, mais entre sept et onze ans, il a vécu au Chili : « là, j'étais inscrit au Club de foot *Deportes Concepción*⁶⁶, je m'entraînais tous les weekends » [ETJ 29/05/2016. Amsterdam].

Dorénavant, Mauricio fait partie de ce réseau footballistique où s'entrecroisent une multitude d'autres réseaux (on y retrouve tout autant des réseaux propres aux migrants qu'aux non-migrants) :

Fin de journée. Mauricio discute avec l'entraîneur. Il a été accepté dans l'équipe. J'entends discuter certains jeunes en espagnol du Chili. Quelqu'un me raconte qu'ils sont arrivés il y a très peu de temps au Pays Bas et que l'un d'entre eux fait partie de l'équipe. Alejandro et Alex partent vers Rotterdam. Il est 20h, on rentre à Liège. [ETJ 29/05/2016. Amsterdam].

En répondant à l'invitation de Mauricio, j'ai suivi sa famille au travers d'espaces géographiques et sociaux (Levitt et Glick Schiller, 2004) qui traversent les frontières. Cependant, en m'intéressant au lien entre un neveu et son oncle, j'ai plutôt suivi des relations que des espaces, car les espaces existent seulement quand il y a des relations dans ceux-ci (Olwig, 2007). Ces relations entre les membres de la famille se sont renforcées par la pratique commune de l'activité sportive.

Le football informe sur le fonctionnement des sociétés et des cultures (Bromberger, 1995). Le tournoi *Copa América* vise à reproduire l'événement du même nom qui s'organise périodiquement entre les équipes nationales latino-américaines. Pour ce faire, tant les joueurs que les supporters participent à la recreation d'une expérience pensée et vécue comme familière, voire nationale. Les drapeaux et uniformes des sélections et la présence d'une représentante de l'état donnent forme et contenu à cette expérience. L'ambiance, proche de celle au pays, se nourrit du festival *Raices Latinas* qui complète ce cadre avec des danses et des plats latino-américains. Comme d'autres groupes de migrants, les organisateurs ont voulu reconstituer un certain « art de vivre » (Feschet, 2013 : 124), de ce qu'ils se représentent comme une certaine identité latine en migration.

En ce qui concerne cette famille, cette journée de fête donne l'occasion aux membres du « groupe communautaire » et aux différents réseaux qui composent le réseau footballistique (migrants économiques, anciens réfugiés, descendants de migrants ou pas) de se retrouver et/ou de se mettre en contact». Bien qu'un réseau de migrants comprenne aussi des non migrants⁶⁷, j'ai déjà mentionné le fait que, comme dans d'autres pays où ces anciens réfugiés ont été reçus (Bolzman, 1996 ; Jedlicki, 2007 ; Garcia, 2014), les Chiliens sont reconnus en Belgique comme un groupe distinguable des autres migrants par leur appartenance politique déterminée (du fait d'une assignation de la société d'accueil mais aussi d'une revendication du groupe lui-même). Par conséquent, ce réseau de parenté dispersée de la « communauté d'exil » contribue à créer et à faire partie de réseaux plus amples comme ceux des réseaux sportifs.

⁶³ Fraternité de Football latino-américaine du Royaume des Pays-Bas.

⁶⁴ Des racines latines.

⁶⁵ Pâte de maïs cuite en papillote dans des feuilles d'épi de maïs. Ce plat est d'origine amérindienne a plusieurs variantes selon le pays de l'Amérique latine où il se prépare.

⁶⁶ Club sportif de la ville d'origine de la famille.

⁶⁷ Elodie Razy, communication personnelle, juin 2016.

Cette journée de fête permet aussi la transmission d'une pratique familiale : se rassembler autour de la pratique sportive. Cette transmission se fait au travers de l'observation, l'imitation et l'implication sensorielle dans ce mode de vie. C'est-à-dire que tant les enfants que les adultes présents utilisent cette occasion pour se déplacer sur les lieux où les matchs ont lieu, observer et répéter des gestes sportifs (par exemple se faire des passes), manger la nourriture des stands sur place, en somme, être là. Ce jour de fête, est aussi une des instances où la distance se dissout en produisant le contact et l'échange entre les membres de la famille, ce qui active et nourrit les liens entre eux. La production et le maintien des liens contribuent également au maintien d'un sentiment d'une unité familiale. Dans ce type de famille, le regroupement n'est pas le seul moyen de se relier (Razy et Baby-Collin, 2011) car la solidarité entre les membres est vérifiée au travers d'échanges à dimensions multiples (économiques, affectifs, de soin, etc.). Dans ce cas-ci, l'échange se fait par la mise en contact d'un des membres du réseau de parenté avec un réseau footballistique qui l'inscrit dans un espace de performance sportive ainsi que dans un espace d'appartenance pensé et vécu comme lié au pays d'origine et à une certaine représentation d'une identité latine en migration.

Concernant encore l'acte de se « relier », il se fait en utilisant l'espace dans tous ses états : mes interlocuteurs font leur famille au travers d'espaces géographiques, sociaux, et surtout relationnels où le réseau sportif et de parenté jouent un rôle prépondérant à l'heure de pérenniser la famille dans la distance. Se relier est ainsi un acte collectif qui engage plusieurs générations et où l'espace devient une ressource (Razy et Baby-Collin, 2011 ; Cortes, 2011).

3.2. Transmission : se nourrir et se parler avec la même langue

3.2.1. Manger chilien en Belgique ? : un savoir recréé

Fin de journée. On discute avec Luis de son exil : « je n'ai jamais fait des *empanadas* au Chili. Je voyais ma maman cuisiner, mais elle ne m'a pas appris de recettes. À mon époque, l'homme ne cuisinait pas. C'est ici, pendant l'exil, que je me suis lancé dans la cuisine pour soutenir la résistance. Et puis, j'ai pris du plaisir à cuisiner, j'ai essayé de retrouver le goût de ce que je mangeais pendant mon enfance, le goût du basilic que ma maman utilisait. Reproduire certains gestes : farcir les *empanadas*, les fermer » [ETJ 28/01/2016. Liège].

N'ayant pas pratiqué la cuisine au Chili car elle était considérée une tâche domestique attribuée d'office aux femmes, Luis canaliser sa militance en exil au travers de cette activité. Si, au début, elle était perçue comme une activité anodine, elle est devenue noble dans le cadre d'une activité de militance politique. Ce n'est qu'alors que Luis prendra « du plaisir » à la pratiquer. Sa perception de la division des tâches selon le genre a changé avec la migration et il a aujourd'hui un rapport très particulier avec la cuisine :

Eveline (58) me montre les albums-photos que sa mère avait faits pour chacune de ses petites-filles. Il y a beaucoup de références sur le Chili : « ma mère a voulu qu'elles aient aussi une idée de leurs origines chiliennes ». « Et puis », intervient Luis, « comme je suis arrivé tout seul en Belgique, la famille d'Eveline m'a un peu adopté. Avec ma belle-mère, on

se comprenait sans parler, on cuisinait ensemble, elle m'a appris à faire la dinde farcie. On avait une grande complicité » [ETJ 18/02/2016. Maison Ayala Lermusiaux].

Dans les couples mixtes, le souci de contrebalancer l'influence prégnante de l'appartenance des enfants à la société dans laquelle ils grandissent met en scène le rôle important que les grands-parents peuvent jouer pour transmettre la culture d'origine (Razy et Baby-Collin, 2011). Dans le cas de Luis, ce n'est pas sa mère qui assume cette transmission car elle n'est venue qu'une seule fois en Belgique, avant même de la naissance de ses petites-filles. La communication par internet n'était alors pas répandue et les conversations téléphoniques rares. C'est la belle-mère belge de Luis qui endossa ce rôle, essayant de participer à la construction d'un double patrimoine culturel pour ses petites-filles.

A la naissance de ses filles, Luis avait déjà acquis une pratique culinaire nourrie de ses différentes expériences et relations, tant en Belgique qu'au Nicaragua. Une partie de cette cuisine récréée en Belgique sera transmise à sa fille cadette Gabriela (23) :

Début de soirée. J'aide Luis et Gabriela à préparer le souper. Elle râpe le chou pour la salade. J'essaie de l'aider, mais j'ai du mal à bien utiliser le couteau. Je la regarde faire : elle le bouge doucement et, sans effort apparent, le chou est tranché. Luis s'approche, il prend un morceau de chou, lève le couteau en me disant : « c'est le couteau qu'il faut bouger vers toi, tu vois ? ». Gabriela a changé de tâche, elle coupe un concombre en petits morceaux. Elle met de la musique, elle paraît s'amuser en cuisinant. [ETJ 28/02/2016. Maison Ayala Lermusiaux].

Derrière des gestes répétés, il y a aussi des règles qui répondent à certaines logiques de préparation et à la comestibilité des aliments:

Après-midi. Je regarde Luis écraser de l'ail avec une cuillère. Je suis étonnée, c'est la première fois que je vois ce geste. Il m'explique que c'est lui qui a inventé cette technique : « l'ail est plus facile à digérer quand il est écrasé et puis, avec cela, tu le retrouves partout. Pour moi, la salade doit avoir de l'ail, mais surtout du citron. Dans ma région, on a toujours utilisé le citron. Je ne conçois pas la salade sans citron. Je mets même du citron aux tomates, ce qui pour les Chiliens est bizarre, mais je l'ai appris au Nicaragua avec une amie mexicaine. Il ne change pas le goût des salades, mais il les accentue » [ETJ 29/03/2016. Maison Ayala Lermusiaux].

Au travers de la première description, on voit que les gestes de Gabriela s'enchaînent d'une façon fluide, sans effort apparent. Ce qui pourrait sembler être une action automatique peut être décomposé en plusieurs mouvements, acquis petit à petit. L'apprentissage d'une pratique est un processus qui nécessite du temps. Ce processus s'incarne dans l'interaction entre les personnes :

Après-midi. On discute avec Gabriela de sa cuisine : « Ma mère et mon père m'ont appris à cuisiner quand j'étais petite. De ma mère, j'ai appris des plats simples de tous les jours : le hachis parmentier, les pâtes. De mon père, les *empanadas*, le *pastel de choclo*⁶⁸. De ma grand-mère, la purée. Mais toutes les techniques, couper les oignons, le chou, écraser l'ail,

⁶⁸ Plat gratiné à base de maïs.

c'est sûr que ça vient de mon père. Disons que ses techniques, ce sont les miennes maintenant » [ETJ 27/04/2016. Maison Ayala Lermusiaux].

Manger est probablement une des occasions privilégiées pour se confronter à l'altérité, surtout en situation de migration. Tant en Belgique qu'au Nicaragua, Luis a été confronté à d'autres styles alimentaires et a dû s'adapter. Cependant, avec l'intensité et la fréquence de l'usage de certains ingrédients, dont l'ail et le citron dans les salades, il est possible de constater la manière dont certaines habitudes alimentaires « résistent » au changement, bien qu'elles ne restent jamais immuables (Giraud, 2010). La présence immanquable d'une salade avec les repas chauds, ainsi que l'habitude d'utiliser du citron et de l'ail, est un trait qui fait partie de l'opposition complémentaire entre des aliments froids et chauds observée dans le « système culinaire chilien »⁶⁹ (Montecino, 2004).

Une autre adaptation repérée est la pratique de consommation de Luis. Pour s'approvisionner il parcourt Liège comme un grand marché :

Matin. J'accompagne Luis au jardin d'arbres fruitiers où il est associé. Il veut cueillir des pommes pour faire de la compote. Il me raconte qu'il fait aussi partie d'un autre réseau bio pour se procurer des légumes locaux. Au retour, on s'arrête au magasin bio de son quartier, il achète du pain. On discute de ses courses : « je ne me contente pas de ce que me propose le supermarché. Je vais aux magasins turcs et marocains de Bressoux, où j'achète des trucs semblables aux nôtres. Par exemple, un chardon, qui s'apparente à la *Penca*⁷⁰, qui est typique de ma région et que j'utilise pour la salade. Evidemment, c'est ne pas le même goût, mais au moins j'ai la même texture. Je trouve là aussi des produits moins chers et en meilleur état qu'au supermarché. J'aime parcourir Liège, chercher et improviser avec ce que je trouve, utiliser mon imagination. Parfois, je ne fais même pas de plats chiliens, je ne crois pas que je souffre de la nostalgie de la nourriture chilienne, c'est plutôt une inquiétude de vouloir apprendre, d'intégrer de nouvelles choses » [ETJ 16/04/2016. Liège].

Dans le processus d'adaptation à un nouveau contexte, on observe la reconstitution de certaines préparations ainsi que le maintien de la consommation des aliments de base de la culture d'origine comme le pain⁷¹. Par rapport à l'achat des produits que lui semblent proches de ceux du pays, Luis établit un parallèle avec d'autres groupes des migrants. La saveur de sa salade n'est pas la même que celle du plat originel. Luis cherche néanmoins à s'en rapprocher par certains aspects, en préservant certaines préparations ou pratiques (le chardon semblable à la *penca*, par exemple). Au contraire, la quête d'une conformité entre la cuisine du passé et celle du présent : « [...] s'accommode de

⁶⁹ Des salades ou des sauces accompagnent toujours une assiette chaude. Dans une même préparation, on peut trouver la combinaison entre des aliments considérés piquants : le piment, l'oignon, l'ail, et pourtant associés au chaud, et des aliments froids : la tomate, la coriandre, le citron, les plantes potagères feuillues. (Montecino, 2004). Cette auteure parle de « cuisines chiliennes » au lieu d'une « cuisine chilienne » pour mettre en lumière le caractère « métis » de la gastronomie latino-américaine où confluent diverses influences (indiennes, espagnoles, africaines, européennes). Elle soulève aussi le dynamisme et la diversification de la culture culinaire dite « chilienne » (Montecino, 2004).

⁷⁰ Chardon dont la tige s'utilise pour faire des salades. Son aspect est semblable au céleri.

⁷¹ Les conquérants espagnols ont introduit la culture du blé en Amérique latine. En 1614, on signale à Santiago une quarantaine des moulins pour l'élaboration du pain. Actuellement, il est présent dans tous les repas de la journée. (Montecino, 2004)

procédures de substitution des ingrédients et de reconstitution des plats » (Giraud, 2010 : 13). Dans ce cas, Luis cherche alors à reproduire un : « *continuum* alimentaire » (Calvo, 1982 : 414), un maintien, dans l'espace et le temps, de quelques traits culturels pensés comme liés avec la culture d'origine.

Concernant la quête des goûts de l'enfance, celle-ci fait penser à une nostalgie de ce temps révolu (même si dans son discours, il dit l'inverse), ainsi qu'à la recreation d'une « tradition » familiale et culturelle, apprise au travers de l'observation et non de la pratique, qu'il a voulu transmettre à sa fille. Dans ce sens, la transmission opère à l'insu des personnes et au travers des ratés, des brouillages, des réinterprétations et des recreations (Berliner, 2010a).

Son discours qui se réfère à l'imagination et à l'improvisation montre le désir d'ouverture vers d'autres styles alimentaires. Cependant, « [...] la volonté d'ouverture est matinee de pratiques conservatrices » (Giraud, 2010 : 13), comme la comestibilité de certains aliments telle la salade, qui est inconcevable sans citron.

Par rapport au circuit parcouru, Luis intègre différentes sources d'approvisionnement de denrées : les commerces turcs et marocains, les magasins bio, le supermarché, le jardin et le réseau bio où il se procure des fruits et des légumes locaux. Dans la mesure où cet ensemble de pratiques défie certaines logiques de standardisation des consommations, il constitue une forme de résistance au quotidien (Mescoli, 2015). Cette démarche est complétée par le biais d'échange de produits (certains préparés en Belgique, certains obtenus lors des voyages au pays) au sein du réseau communautaire :

Midi. Je salue Luis au stand de la *Casa Chile* et il m'offre un peu de *boldo*⁷². « Je l'ai pris à la précordillère proche de mon village dans un lieu non pollué. Je l'ai séché pour le conserver. Prendre une tisane, c'est bon contre l'acidité ». Dans un coin, il a mis le *manjar*⁷³ que Mariana prépare : « on s'échange toujours des petits trucs, je lui ai aussi donné du *boldo* » [EJT 1/05/2016. Place Saint Paul].

Connaître ce circuit d'approvisionnement demande du temps. Pour Luis, cet apprentissage s'est réalisé tout au long des décennies vécues en Belgique. Il ne s'agit pas seulement d'une cartographie de lieux d'achat, mais aussi de liens sociaux construits avec différents réseaux (des cultivateurs de l'agriculture biologique, des commerces locaux, le « groupe communautaire ») ainsi qu'un choix rationnel évaluant les coûts-bénéfices par rapport à la consommation des aliments (Mescoli, 2015). Les techniques de préparation de ceux-ci (le séchage du *boldo*, la mouture de l'ail) ainsi que leurs propriétés curatives ou digestives (le premier pour combattre l'acidité, le second pour améliorer la digestion) constituent les ciments d'un savoir. Ce savoir est nourri des différents parcours et expériences accumulés durant le processus migratoire : le citron pour les tomates lors sa migration en Nicaragua, la présence presque permanente d'une salade pour accompagner les repas chaud du Chili, des plats comme la dinde farcie de Belgique. Si manger peut être un outil d'affirmation identitaire où la pérennisation et la rupture culturelle sont en jeu (Sayad, 1999), la pratique culinaire de

⁷² Arbre originaire du Chili dont les feuilles sont utilisées pour faire de la tisane.

⁷³ Confiture de lait.

Luis révèle ses appartenances multiples (en dialogue entre elles) où ses identités multiples sont inscrites.

Quant à Gabriela, cuisiner avec les membres de sa famille lui a forgé une pratique culinaire « bricolée » entre ses différentes influences, tant familiales que culturelles. Si du côté maternel, la transmission a été le résultat d'une décision consciente de l'inscrire dans une appartenance mixte, le processus de passation du côté paternel a opéré plutôt dans l'ombre d'une quête nostalgique des saveurs et des gestes d'un autre temps, réinventé pendant la migration.

3.2.2. À la *casa*, on parle espagnol ? : un savoir familial valorisé

Après-midi. On regarde les albums du dernier voyage au Chili. On tombe sur la photo d'un monsieur avec une moustache. Victoria (10), la fille cadette d'Ercilia (52), raconte en espagnol : « Tout le monde a taquiné mon oncle pour sa moustache. Moi, je trouve qu'il est beau comme ça, *cachái*⁷⁴ (tu comprends) ? ». « Tu connais ce mot ! », je m'entends dire... Ercilia, la maman de Victoria dit : « avec ses cousines, c'est vrai que Victoria a appris pas mal de mots. Mais, dans cette famille, tout le monde parle espagnol » et Filomena ajoute : « Je n'aime pas que les gosses de la troisième ne parlent pas l'espagnol, *veih*⁷⁵ (tu vois). Parfois les gens disent que c'est difficile, mais c'est sont des *chamullos* (des justifications). Il faut leur apprendre dès qu'ils sont petits, *veih* (tu vois) » [EJT 25/01/2016. Maison Aguilera].

Début de soirée. Nous visitons la maison de Fanny (51), la fille cadette de Filomena. Le mari de Fanny, Antonio (52), zappe entre le foot et le JT de la télévision espagnole. Je salue Alejandro (20), leur fils, et on discute de mon terrain. Du coup, il me dit en espagnol : « Je crois que tu ne vas pas trouver une autre famille comme nous, autant préoccupée par la transmission. Les autres familles ne parlent pas à leurs enfants en espagnol » [EJT 25/01/2016. Maison Lopez Aguilera].

Tant Alejandro que sa grand-mère, Filomena, sont d'accord quant à l'association « obligatoire » entre langue et transmission culturelle. Cependant, comme j'ai pu le constater, la transmission peut se faire au travers d'autres voies que la langue, mais aussi à l'insu des personnes.

Une de ces voies, qui témoigne de la préoccupation pour la transmission d'un patrimoine associé à la culture d'origine est la nomination des enfants (Razy et Baby-Collin, 2011). La majorité des jeunes de la troisième génération portent un prénom qui a été envisagé en relation aux origines des parents, mais aussi à la langue espagnole. Tel est le cas d'Ercilia qui raconte que sa réussite personnelle devait être marquée par un prénom en espagnol :

Après-midi. J'accompagne Ercilia qui s'occupe de plier et ranger son linge propre. On discute en espagnol. Elle me parle de ses filles : « Victoria, je l'ai prénommée comme ça, car

⁷⁴ Le verbe *cachar* en espagnol du Chili a différentes acceptions, parmi lesquelles, comprendre.

<http://dle.rae.es/?id=6VdXA14|6VeKyFm|6VejukK|6VenBBp>, consulté le 4 septembre 2017.

⁷⁵ En espagnol, on n'utilise pas le pronom personnel. C'est la désinence du verbe qui fait reconnaître aux locuteurs la personne à qui l'on se réfère. *Veih* (tu vois), est aussi la forme chilienne du *voseo* dialectal latino-américain. Il s'agit de la combinaison du pronom personnel *tú* (tu) avec la désinence du verbe de la deuxième personne plural. <http://www.rae.es/diccionario-panhispanico-de-dudas>, consulté le 4 septembre 2017.

je l'ai eu à mes 42 ans. Elle est ma victoire personnelle ! J'avais passé sept années sans réussir à tomber en enceinte ! [EJT 5/02/2016. Maison Aguilera].

La biographie des parents, comme cette réussite d'une grossesse, restera imprimée pour toujours au travers du prénom porté par l'enfant.

Comme dans d'autres migrations d'exil (Vasquez et Araujo, 1988), j'ai observé qu'en plus de l'utilisation de l'espagnol à la maison, le mode de communication le plus employé dans les échanges entre les membres de cette famille est plutôt le bilinguisme :

Midi. Alejandro et sa tante, Ercilia, discutent autour de la table avec un ordi. Il l'aide à acheter un vol pour sa grand-mère, Filomena, pour les vacances en Espagne. Je viens d'arriver et durant une seconde j'hésite quelle langue utiliser. Alejandro parle à Ercilia en français et elle lui répond en *frañol*⁷⁶ : « il faut prendre une décision maintenant, après les prix seront plus chers » et Ercilia : « mais, j'étais *segura* (sûr) d'avoir vu *una oferta* (une promotion) » [EJT 9/02/2016. Maison Aguilera].

Soit par l'alternance entre le français et l'espagnol (un locuteur qui parle en français et un autre qui répond en espagnol), soit par le mélange des deux langues dans une même phrase (le *frañol*), le bilinguisme est très présent dans les interactions intergénérationnelles. Même si les jeunes de la troisième génération parlent français entre eux, ils utilisent des mots qui viennent de l'espagnol :

Après-midi. J'entends une discussion entre Diana (27), la fille aînée d'Ercilia, et son cousin Alejandro. Diana lui raconte une situation qu'elle a observée à un arrêt de bus. Un jeune a commencé à le détruire violemment. Elle a essayé de le convaincre de ne pas le faire : « Je n'aime pas, *guatón*, que les gens au chômage se croient avec le droit de tout faire. Il faut respecter la propriété publique. Car sinon, *guatón*, tout le monde pourrait faire n'importe quoi. Tu vois, *guatón* ! » [EJT 11/03/2016. Maison Aguilera].

Guatón, signifie gros en espagnol du Chili. C'est un vocable qui vient à la base du mot de la langue mapuche⁷⁷, *guata* (ventre). Donc *guatón* sera la personne qui aura une grande *guata*. Son utilisation fait partie du phénomène qui consiste à employer des formes comme le surnom, qui contiennent des degrés différents d'humour, de la cruauté ainsi que de l'affection, malgré la connotation négative que ce mot pourrait avoir (Ayala, 2011). Bien que l'utilisation du surnom ne soit pas une pratique exclusive de la « culture chilienne », le terme d'adresse *guatón* fait partie d'un répertoire de *chilenismos*⁷⁸ très répandus au Chili (Ayala, 2011). En plus de constituer un des exemples de la manière dont le bilinguisme se décline, l'emploi de ce surnom dénote une volonté d'individualisation de la personne à partir d'une caractéristique physique, mais il est surtout l'expression d'une affection. *Guatón*, ainsi que ses variantes *guatonas* (grosses), *guatoncitas* (petites grosses), est un mot qui circule au sein de cette famille et dans les échanges entre les générations :

⁷⁶ Mélange entre le français et l'espagnol (Jedlicki, 2007).

⁷⁷ Langue du peuple mapuche, un des peuples indigènes du Chili.

⁷⁸ Comme le belgicisme qui se réfère aux mots seulement utilisés en Belgique, pour se différencier du français utilisé en France, le *chilenismo* fait référence aux différentes formes d'usage lexical qui sont exclusives de l'espagnol employé au Chili.

Début de soirée. On discute avec Fanny et Ercilia en espagnol. Nicolas (23), le fils de Fanny, part. Fanny lui rappelle en français qu'elle va utiliser la voiture très tôt et j'entends Nicolas lui répondre : « ok, *guatoncita* ! ». Ercilia voit mon expression de surprise et me dit : « On a toujours utilisé le mot *guatona* ou *guatón* entre nous, comme nous sommes un peu grosses depuis toujours ! Sûrement que les enfants nous ont écoutées et ils ont donc commencé à l'utiliser » [EJT 17/03/2016. Maison Lopez Aguilera].

Comme je l'ai déjà indiqué, le temps et l'interaction entre les personnes qui participent au processus de transmission sont des facteurs clés pour la concrétisation de cette dernière. Souvent, comme le précise Ercilia, les enfants ont entendu pendant des années certaines expressions et mots utilisés à la maison. Ils en ont recyclé quelques-uns tels que *guatón* dont le contenu de proximité et d'affection fait sens au sein du groupe familial. Si les facteurs de temps et d'interaction sont prépondérants à l'heure de voir comment la transmission d'une langue opère, on va maintenant voir quels sont les autres facteurs qui facilitent ce passage :

Début de soirée. On est allé voir avec Victoria un film au cinéma. Elle est de loin celle qui me parle le plus en espagnol. Ercilia, sa maman, m'explique que ça se passe toujours comme ça : « quand elles étaient petites, elles étaient souvent avec ma maman et parlaient plus avec elle. C'est pour cela qu'elles maintiennent l'espagnol. Quand elles ont commencé à grandir, ça a changé car elles se sont intéressées à d'autres choses ». En effet, Victoria passe beaucoup de temps avec Filomena et reproduit certaines formes du parler de sa grand-mère. De retour à sa maison, elle me raconte en espagnol : « j'aime bien Marie Lopez⁷⁹, je la suis sur sa chaîne youtube. Je l'admire car elle a surmonté le harcèlement, *veih* ? Je la crois, je ne pense pas qu'elle dit des *chamullos*, *veih* ? » [EJT 11/04/2016. Liège].

Veih (tu vois) et *chamullos* (des justifications, des mensonges) sont des mots que j'ai entendus de Filomena. Le fait que les grands-parents gardent les petits-enfants peut produire l'investissement des premiers dans un rôle de préservation de la langue d'origine (Merle *et al.*, 2010). En effet, Filomena a exprimé son désaccord par rapport à la situation des enfants qui ne parlent pas espagnol, ainsi que son opinion sur le fait que l'apprentissage d'une langue doit commencer le plus tôt possible. Ercilia, sa fille, exprime aussi la relation entre le maintien de l'espagnol et la garde des enfants. Dans ce sens, bien que la transmission est un processus qui se vérifie jour après jour, elle est aussi quelque chose qu'on observe *a posteriori* et, de là, l'intérêt d'un travail d'observation à travers les générations (Berliner, 2010a).

Le choix des partenaires est aussi un autre élément à considérer parmi les facteurs qui facilitent la transmission d'une langue. J'ai déjà indiqué précédemment le phénomène d'endogamie que présentent ces familles. Ce fait produit, en conséquence, la présence de l'endolinguisme à l'intérieur de certains couples. Ici, par exemple, les deux sœurs se sont mariées ou ont eu des enfants avec une personne dont la langue d'origine était l'espagnol :

⁷⁹ Une blogueuse française.

Après-midi. Filomena regarde une émission espagnole. Je discute en espagnol avec Diana. Son père, José, vient d'arriver. Il est séparé d'Ercilia, mais il se rend parfois à la maison familiale. Diana demande à sa grand-mère, en français, de baisser le volume de la TV et salue son père. Ils discutent en espagnol. Son père part et elle me raconte qu'il est arrivé du Chili quand il avait douze ans, avec toute sa famille. [EJT 23/04/2016. Maison Aguilera].

Midi. On prend un thé avec Filomena, Ercilia, Fanny et Antonio, on discute en espagnol. Ils me racontent qu'ils vont chaque année en Espagne pour les vacances car ils y ont une maison. Antonio est né en Espagne, mais il est arrivé en Belgique quand il avait trois mois : « à la maison, on parlait en espagnol. Mes parents ont appris le français, mais juste pour le travail ». Filomena ajoute : « comme moi ! » [EJT 30/04/2016. Maison Aguilera].

Cependant, l'endogamie ne suffit pas à assurer l'utilisation d'une langue, l'endolinguisse dans les couples des grands-parents ainsi que le bilinguisme des parents peut encourager l'envie des enfants à communiquer dans les langues des aînés ainsi qu'à les maintenir.

Enfin, dernier élément important : les médias. En plus d'avoir observé l'utilisation de la télévision en espagnol par certains membres de cette famille, les femmes de celle-ci vont au cinéma ensemble quand des films en espagnol sont diffusés :

Fin d'après-midi. On va au cinéma pour voir un film belgo-chilien en espagnol avec des sous-titres en français. Dans la voiture, on discute en espagnol sur un ton de plaisanterie. Maeva (18), la fille d'Ercilia, me parle en français. Elle me raconte qu'elle n'habite pas à la maison familiale. Du coup, Filomena dit en espagnol : « Ici, il y a le mémorial des détenus disparus, on est venu faire un hommage pour [...] » et Maeva intervient en français : « Oui, je me souviens d'être venue ». Au cinéma, elle pose des questions sur le film en français, les femmes répondent parfois en espagnol, parfois en français [EJT 29/02/2016. Liège].

Au travers de l'exemple de la situation communicationnelle du film, mais aussi de la conversation dans la voiture, on voit que dans certains cas comme celui de Maeva, même si elle a appris l'espagnol comme tous les petits-enfants de cette famille, elle préfère s'exprimer en français. Son quotidien se passe souvent en français par le fait qu'elle n'habite pas au foyer. Avec le temps, il est possible qu'elle devienne une locutrice bilingue réceptive (Merle *et al.*, 2010), si elle décide de se pencher plutôt dans la compétence de la compréhension que dans celle de l'expression de l'espagnol.

En situation de migration, les langues entrent en contact. Les migrants doivent apprendre la langue locale et l'utilisation de leur langue d'origine reste restreinte parfois aux espaces comme la maison ainsi qu'à ceux du « groupe communautaire ». La première génération est confrontée pour des raisons de travail à la nécessité d'acquérir la langue du pays de résidence. La deuxième génération a fait, au moins, la moitié de sa scolarisation dans le pays d'accueil. Ils partagent, cependant, avec la première génération le fait d'avoir été socialisé tant dans la sphère familiale que dans celle de l'école en langue espagnole. Quant à la troisième génération, j'adhère à l'idée que l'espagnol est une « langue d'origine héritée » (Merle *et al.*, 2010 : 11) plutôt qu'une langue d'origine. Ces descendants des

migrants sont nés en Belgique et « [...] socialisés dans un environnement langagier plus ou moins caractérisé par les pratiques bi/plurilingues de leur entourage familial au sens large, [...] mais dans lequel la langue locale est dominante ne serait-ce qu'en raison de son statut de langue de scolarisation » (Merle *et al.*, 2010 : 11). Pour promouvoir le maintien de cette langue d'origine héritée, des éléments tels que le choix de garde des enfants, de partenaire ainsi que celle des médias en espagnol sont prépondérants. Le choix des vacances régulières en Espagne et les voyages au Chili contribuent eux aussi à ce propos. Les enfants tissent des relations avec le pays de leurs ascendants, comme Victoria avec son oncle ou ses cousines, situation qui renforce aussi l'envie de parler espagnol. La nomination des enfants avec des prénoms en espagnol cherche aussi, en quelque sorte, le passage d'un patrimoine associé à la culture d'origine ainsi qu'à la mémoire biographique des parents. Enfin, c'est plutôt le bilinguisme, dans les déclinaisons vues plus haut, qui domine les échanges communicationnels entre les générations. Le *frañol* qui a été repéré comme un « langage d'exil » (Vasquez et Araujo, 1988 : 11) ne constitue pas un fait nouveau. Les pratiques langagières des migrants et de leurs descendants sont marquées par des stratégies où le recours au bilinguisme est très présent (Merle *et al.*, 2010 : 11).

Comprendre que, pour cette famille, transmettre une culture signifie transmettre et maintenir une langue, n'a rien d'anodin. Dans la migration d'exil, vécue comme temporaire, la transmission de la langue espagnole a été un enjeu majeur aux yeux des réfugiés chiliens quand il s'agissait de préserver une identité sociale et culturelle durant l'attente d'un retour proche (Jedlicki, 2007). La transmission et le maintien d'une langue d'origine héritée est aussi un processus participatif qui n'est pas à sens unique : celui à qui on transmet possède une « agencéité » sur ce qui lui est transmis (Berliner, 2010a). Dans ce cas, les mots qui circulent entre les générations sont recyclés et réutilisés, pas seulement avec un sens de persistance culturelle, sinon aussi comme des marqueurs affectifs et identitaires d'un savoir familial valorisé.

3.3. De l'ambiguïté au cœur du matériel et de l'immatériel

Mon terrain a eu comme lieu de déroulement principal les maisons de mes interlocuteurs. Celles-ci sont remplies d'objets : des objets personnels, du quotidien, de décoration. Qu'est-ce qui fait qu'un objet est significativement important dans la migration d'une personne ? Dans cette dernière sous-partie, il s'agit d'explorer, au travers de brefs extraits de récits de vie, la relation entre certains objets et les souvenirs qu'ils déclenchent chez leurs propriétaires. Ainsi, j'interrogerai les narrations de certains de mes interlocuteurs à partir du concept d'« hétérotopie » pour comprendre la relation complexe qu'ils ont avec leur maison, au sens large, et le sentiment de chez soi.

3.3.1. En transit entre un monde et un autre : « des ponts entre là-bas et ici »

Le 30 septembre de 1975 à la prison d'Illapel, Ramon Piñones reçut un cadeau d'un autre prisonnier. C'était une bible (A5, Ph2) qui avait appartenu à la mère de ce dernier. Filomena, l'épouse de Ramon, a décidé d'emmener cette bible en Belgique, car elle était amie avec la mère de ce prisonnier :

« On vivait la même situation, son fils et mon mari étaient en prison. Il a été emprisonné le 12 octobre de 1973. Au début, il était à Salamanca, puis pendant deux ans à La Serena, un an à Illapel et enfin à Santiago, juste avant l'exil. J'ai pleuré quand il a été condamné à 10 ans. Mon mari m'a dit qu'il pouvait commuer la peine de prison en exil. Je n'étais pas croyante, mais j'ai gardé cette bible car cette dame était très forte et m'a donné la force d'avancer. Je l'ai amenée avec nous quand nous sommes arrivés ici en 1977 » [EJT 26/05/2016, Maison Aguilera].

Si certains objets aident à commencer une nouvelle vie, d'autres cristallisent des souvenirs de l'enfance au pays. Danitza raconte sa vie à l'école, son amitié avec un enfant, en me montrant une photographie (A5, Ph3) qu'il lui a offerte le dernier jour des classes avant de quitter sa ville natale :

« On était toujours ensemble. On était voisins et on s'asseyait à l'école l'un à côté de l'autre. Je me souviens qu'une fois, quand les docteurs étaient venus à l'école pour nous vacciner, il s'était mis à courir dans toute la salle de classe, il voulait s'échapper. C'était très marrant ! Son frère était aussi un ami de ma sœur. Quand on a quitté notre ville, il lui a donné un camion comme cadeau et moi, j'ai reçu cette photo. C'était notre dernier jour à l'école, ils nous avaient organisé une fête d'adieu » [EJT 01/06/2016, Maison Marin].

Dans leurs déplacements, les migrants emportent des objets qui peuvent les aider à continuer une vie ailleurs. Comme Parkin le souligne, ces objets peuvent être des choses sans aucune utilité pratique mais qui sont des « *minimal reminders* » (Parkin, 1999 : 313) qui permettent à la personne de se rappeler qui elle est, d'où elle vient (Parkin, 1999).

Pendant ses migrations successives, Hortencia a suivi le même processus de sélection des biens à emporter que Danitza et Filomena⁸⁰. En effet, à chaque migration, elle a gardé différents objets. A cet égard, sa relation aux livres (A5, Ph4) est tout à fait particulière puisqu'elle établit une ligne de continuité biographique à partir de ceux-ci. Dans son lycée au Chili, elle reçut un dictionnaire d'espagnol comme prix du meilleur élève. Tous ses camarades de classe le signèrent. Avant de quitter son pays natal, sa maman lui offrit un autre dictionnaire, plus petit, et cette fois en français. Avec lui, elle apprit ses premiers mots dans cette langue. Peu après, en juin 1977, une fois son premier semestre scolaire finalisé en France, sa professeure de français lui offrit un livre pour l'inciter à continuer ses études. Hortencia voit ses livres comme des ponts pour transiter entre un monde et un autre, ainsi qu'entre un temps et un autre :

« En réalité, ces bouquins sont des ponts, tu te rends compte ? Je suis passée d'un grand dictionnaire à un petit, mais le monde s'est ouvert avec le petit. Je ne sais pas jusqu'où je serais arrivée avec le grand, tandis qu'avec le petit, un monde s'est ouvert, que je ne connaissais pas, que je n'attendais pas » [EJT 20/05/2016. Maison Valderrama Flores].

Malgré la soudaineté du départ forcé, ces migrants ont pu réfléchir aux objets de la vie quittée, choisir lesquels emporter au moment de faire les valises. Ce ne fut pas le cas de Luis. En 1970, il

⁸⁰ Elle est arrivée en France en 1976 en tant que réfugiée puis a migré en Belgique en 1984 pour des raisons conjugales.

venait juste de finir sa formation de mousse quand il reçut un contrat de marin artilleur. Il passa quatre ans dans la marine, jusqu'au 6 août 1973, jour où il fut arrêté et accusé de sédition car il faisait partie d'un groupe de marins qui se préparaient à résister au coup d'état. Il fut envoyé dans un camp de concentration, puis dans une prison à Valparaiso. Incarcéré durant trois ans, il fut mis en liberté conditionnelle en septembre 1976 suite à l'obtention d'un visa pour s'exiler en Belgique où il arriva en avril 1977. Lors de son arrestation, il quitta son bateau avec ce qu'il avait sur lui :

« Notre tenue consistait en un couteau de combat, un casque, un gilet de sauvetage, une torche. Le couteau, ils (les officiers) me l'ont pris ! Je n'ai rien pu prendre de ce qu'on gardait dans le bateau. Par exemple, mon sifflet. Il est fondamental car tu transmets les ordres via différents sons. Et voici, donc, le célèbre sifflet ! Bon, celui-ci, je l'ai trouvé dans une brocante. Mais au moins, je peux faire les sons. Une fois, j'étais à Nieuport et j'ai trouvé cette horloge de navigation. Ce couteau, je l'ai aussi acheté dans une brocante. En réalité, la seule chose que j'ai pu garder de ce temps est mon col de marin, qui était à la maison de ma mère. Mais, tout le reste, ils me l'ont pris » [EJT 18/05/2016. Maison Ayala Lermusiaux].

Les personnes propriétaires de ces objets offerts ou acquis ne veulent pas oublier qui elles étaient, d'où elles viennent, mais aussi qui elles voulaient être. Les récits associés aux objets parlent des projets que les gens ont dû abandonner à cause de la migration forcée. Pour mes interlocuteurs, une partie de leur vie a été coupée : une carrière dans la marine, une bonne base pour suivre des études universitaires, le fait de ne pas pouvoir vivre dans sa région natale, entouré de sa famille et de ses amis. Dans ce sens, les objets opèrent comme des ponts pour transiter entre un monde et un autre en aidant les gens à maintenir⁸¹ une certaine continuité, une certaine unité.

Parkin explique que dans le cadre d'un traumatisme, la continuité personnelle et culturelle est possible car les individus peuvent inverser le processus par lequel ils se sont objectivés dans leurs biens privés. Les objets pris sont utilisés par les personnes comme dépôts des mémoires et des émotions. Il y a une sorte de « fusion » entre la personne et son bien car la personne « imprimerait » son individualité dans la matérialité des objets dans l'attente de meilleures conditions pour les réarticuler et de cette façon les utiliser en tant que supports d'une activité sociale (Parkin, 1999). Cette idée selon laquelle ce qui est matérialisé dans les objets est plus mémorable que ce qui ne l'est pas est nuancé par certains. D'après Berliner (Berliner, 2005), par exemple, la mémoire n'est pas enfermée dans les objets, car ce sont les individus qui se souviennent. Même dans certaines cultures où on suppose que les objets ont disparu (en réalité, ils ont été vendus au marchand d'art pour des collectionneurs ou des musées), des traces du temps passé persistent dans diverses manifestations culturelles comme les chants, ou bien matérialisés dans la mémoire personnelle. Une précision importante doit être soulignée ici : objet ne veut pas toujours dire permanence (Berliner, 2005) ni matérialité. Cependant, pour certains, les objets sont vécus sur un mode actif et, dans ce sens, ils s'inscrivent à la fois dans la sphère du matériel et dans celle de l'immatériel (Galitzine-Loumpet,

⁸¹ Elodie Razy, communication personnelle, juin 2016.

2013). Dans le processus de construction de leur récit biographique, les personnes racontent une certaine biographie de l'objet (Kopytoff, 1986) dans la mesure où elles mentionnent les trajectoires de celui-ci, à qui il a appartenu, sa modalité d'obtention (don, achat, récompense). Objet avec une véritable « vie sociale » (Appadurai, 1986), objet singularisé par une biographie (Kopytoff, 1986) : pour certaines personnes les objets favorisent la remémoration, se transformant ainsi en témoin d'une expérience, d'une époque, d'un lieu (Fourcade, 2007).

Quand il n'y a pas de trace matérielle d'une expérience, comme c'est le cas de Luis, les gens peuvent avoir recours à la substitution, au remplacement d'un bien perdu par un autre acquis⁸². Luis sait que son sifflet (A5, Ph5) n'est pas l'original, mais il l'a acquis pour sa similitude avec celui qu'il a perdu. Il lui permet de reproduire des gestes et des sons d'une pratique associée à une partie de son identité. Ce processus contribue en quelque sorte à réparer le sentiment de dépossession.

A la suite de la question soulevée plus en haut, « qu'est-ce qui fait qu'un objet est significativement important dans la migration d'une personne ? », l'interrogation suivante fait sens : qu'est-ce que les objets produisent chez les individus (Alonso, 2016) ? Il y a un rapport au temps et à la construction biographique et mémorielle de la personne. Et qu'ils soient soigneusement rangés ou disposés de façon plus visible, tous ces objets participent, par leur présence, au « réveil mémoriel »⁸³. Ils ne sont pas seulement une preuve d'un temps révolu, mais aussi une façon d'y accéder (Fourcade, 2007). En réveillant ces souvenirs d'un temps passé, la personne élabore un récit que peut maintenir, transformer et construire sa propre biographie (Alonso, 2014). Les objets, avec ce dont ils sont porteurs pour les personnes (une vie intérieure), permettent aux gens de transiter entre les mondes et de lier les : « [...] discontinuités spatio-temporelles et mémorielles » (Galitzine-Loumpet, 2013 : 5).

3.3.2. « Tous pays, excepté Chili » : en quête de la « terre promise »

« Je suis arrivé le 28 avril 1977. Une semaine après, j'ai reçu ce titre de voyage. A partir de là, chaque fois que j'ai quitté la Belgique, je devais le faire prolonger. Tu peux voir qu'il dit que c'est pour les apatrides. Il est aussi écrit : 'Tous pays, excepté Chili', car il nous était interdit de rentrer » [EJT 18/05/2016. Maison Ayala Lermusiaux].

Pendant les douze années qu'a duré l'interdiction de rentrer au pays, Luis a vécu deux séjours au Nicaragua. Le premier d'une durée de trois mois entre 1983 et 1984, le second de cinq années entre 1985 et 1990. Il faisait partie des brigades internationales d'Oxfam qui ont mené des actions de solidarité dans les pays du Sud. Lors de son premier séjour, il a travaillé en tant qu'ouvrier agricole en récoltant du café dans les montagnes du nord du pays. Puis, il est retourné en Belgique pour préparer son second séjour en organisant un groupe de soutien pour la mise en place d'un projet d'énergie éolienne à Managua. Pendant cinq ans, il a intégré, en tant que technicien, l'IMEP (Industrie métallurgie du peuple) et formé une main-d'œuvre qualifiée dans le cadre de ce projet. Il raconte cette

⁸² Il n'est pas nécessaire d'avoir vécu une dépossession pour avoir besoin de recourir à la substitution. Parfois détenir quelque chose peut substituer une expérience non vécue, mais qui participe à l'identité de la personne (Fourcade, 2007).

⁸³ David Berliner, communication personnelle, février 2016.

période en me montrant un diplôme (A5, Ph6) qu'il a reçu lors de son deuxième séjour :

« Ce diplôme a son histoire. Il a été fait de façon artisanale, par un dessinateur, avec le papier calque utilisé pour le dessin technique. Le Nicaragua était un pays où il n'y avait rien, tout devait se faire à la main. C'était un monde à construire, une possibilité de continuité avec le projet d'une nouvelle société comme celle qu'on a essayé de construire au Chili. Rester en Belgique pour gagner de l'argent, pour consommer, ne me semblait pas cohérent avec mes convictions politiques » [EJT 18/05/2016. Maison Ayala Lermusiaux].

L'entrée à l'école de mousse en 1969 a permis à Luis de décrocher un contrat de travail dans la marine en 1970. Issu d'un milieu qui ne lui permettait pas de payer des études universitaires, il a opté pour des études à l'école de mousse qui, elles, étaient gratuites. A 16 ans, il a donc eu un salaire qui lui a permis d'aider économiquement sa famille. Cependant, il n'était pas satisfait du mode de fonctionnement de l'institution car la vie quotidienne sur les bateaux était organisée et hiérarchisée en fonction du statut de la personne (marin ou officier). Les espaces pour manger et dormir étaient séparés, la nourriture différenciée. Cette division était établie depuis l'entrée dans le système d'instruction navale. Il y avait ainsi deux écoles pour former le personnel de la marine, en fonction de l'origine sociale et de la capacité de paiement. L'arrivée au pouvoir du gouvernement d'Allende a représenté pour Luis, comme pour beaucoup de ses collègues, un espoir de réforme structurelle de la marine. En tant que marins, ils avaient, en effet, une mobilité professionnelle très limitée en comparaison à celle des officiers. Certains de ces marins étaient liés aux partis de gauche ou bien, comme Luis, venaient de familles d'origine ouvrière en sympathie avec le parti communiste. En discutant entre eux, ils se rendirent compte que les officiers préparaient un coup d'état :

« On ne savait pas la forme que cela prendrait... Coup d'état? Dictature? Mais on savait qu'il se passerait quelque chose de grave. Bien qu'on ait été formé pour obéir, on avait aussi appris qu'on pouvait désobéir à un ordre quand celui-ci était un délit. On ne voulait pas être impliqués dans un massacre contre notre propre peuple. On a pensé qu'il fallait respecter la constitution et le gouvernement démocratiquement élu. On n'était pas d'accord avec un coup d'état » [EJT 18/05/2016. Maison Ayala Lermusiaux].

Les marins anti-putschistes n'ont pas eu le temps de mettre en place leurs actions de résistance car, découverts, ils ont été mis en détention. Après trois ans d'incarcération, Luis s'exila en Belgique, comme plusieurs de ces anciens collègues le firent dans d'autres pays européens. Il entama à Liège une formation de tourneur-fraiseur. Il espérait ainsi être utile dans un nouveau projet social. Le retour au Chili étant interdit, il mit ses espoirs dans le Nicaragua et y resta durant près de la moitié de la révolution sandiniste. En 1990, la droite accéda au pouvoir et tous les projets dans lesquels les internationalistes travaillaient tombèrent à l'eau. Luis dut alors rentrer en Belgique :

« Je suis arrivé avec la sensation d'avoir vécu une deuxième déroute. Je suis parti au Nicaragua avec l'idée d'accomplir le rêve de participer à la construction d'une société plus juste. C'était une deuxième chance. En fait, je n'ai pas hésité à tout laisser ici et m'en aller pour vivre cette expérience là-bas. Ici, personne n'a compris. Les Chiliens disaient : 'cet

homme est fou, là-bas il n'y a rien !'. Pendant longtemps, j'ai cheminé avec l'idée d'une troisième fois. Peut-être un troisième lieu où construire quelque chose d'idyllique, de trouver la 'terre promise' où il y a beaucoup d'espoirs, de rêves et pour cela t'as besoin d'un morceau de terre » [EJT 18/05/2016. Maison Ayala Lermusiaux].

La quête de la « terre promise » a modelé la vie de certains exilés. Pendant des années, dans l'attente d'un retour interdit, certains d'entre eux se sont investis dans la quête de projets révolutionnaires. Quelques-uns sont partis au Chili de façon clandestine car à partir de 1979 les partis politiques en exil ont promu une campagne de retour pour faire partie de la résistance armée contre la dictature (Rebolledo, 2006). Les militants qui ont jugé trop risqué ce retour clandestin ont choisi, comme Luis, de mettre leur savoir-faire au service d'un engagement sociopolitique (Jedlicki, 2007) en partant vers le Nicaragua ou dans des pays du continent africain⁸⁴, par exemple. Cet espace de la « terre promise » rappelle ce que Foucault conçoit comme une hétérotopie. Il se réfère à l'hétérotopie comme à un contre-espace, une utopie localisée, lieu autre qui permet des comportements autres, un lieu hors de tous les lieux et du temps (Foucault, 2009). J'ai déjà mentionné plus haut dans ce travail que quand ces exilés pensent au Chili, plus qu'à un lieu, c'est à une expérience collective vécue à une époque spécifique de l'histoire que cela les renvoie. Ils s'identifient au Chili de l'UP et, de cette manière, certains d'entre eux ont cherché à recréer ce temps dans des lieux hétérotopiques où l'idée d'un projet de société plus juste est possible (ou du moins imaginé comme tel). Presque comme une marque d'identité d'exilé, la phrase sur leur passeport (A5, Ph7) « tous pays, excepté Chili »⁸⁵ a influencé le choix de certains qui, comme Luis, se sont lancés en quête de ce « morceau de terre » qui pourrait incarner un lieu de perfection, hors du temps, une utopie située et réalisable (Foucault, 2009).

En revenant sur la relation entre l'objet et la construction d'un récit de vie, la comparaison établie par Luis entre son diplôme artisanal, fait à la main, et, le Nicaragua, un monde à construire, fait penser au fait que reconstituer la biographie d'un objet (bien que celle-ci ne soit pas exhaustive) peut mener à celle de la personne qui le possède (Fourcade, 2007). En retraçant « l'histoire » d'un diplôme, il a été possible d'accéder avec force détails aux mondes intimes qui ne se seraient pas ouverts sans la « médiation » des objets. C'est dans ce sens qu'il est possible de dire que les objets véhiculent des récits de vie (Fourcade, 2007). Je me suis attardée sur le récit de vie de Luis car il me semble que son cas illustre bien une des façons que ces migrants ont eu de donner un sens à leur exil politique, en plus du sens qu'a eu le fait de militer dans le pays d'accueil. En outre, vivre en quête d'espaces hétérotopiques a représenté pour lui une manière de vivre le temps sur un mode suspendu en Belgique, mais pas au Nicaragua, où il a vécu son expérience vitale de façon très impliquée. Ainsi, parfois, une migration (même forcée) peut conduire à une autre (De Gourcy, 2007).

⁸⁴ Borquez est partie à Tanzanie, elle a travaillé en tant qu'enseignante secondaire (Borquez, 2015). Certains interlocuteurs de Jedlicki sont partis en Mozambique et Botswana pour travailler dans le domaine de la santé.

⁸⁵ Cette même formule « Tous les pays, sauf le Chili » apparaît aussi dans le certificat de réfugié d'un autre de nos interlocuteurs. Ce document a été délivré en France par l'Office français de protection des réfugiés et apatrides. En annexe 5, (A5, Ph8).

Vivre en attendant le retour, soit en militant dans la terre d'accueil, soit en cherchant la « terre promise », influence le rapport que ces migrants développent avec la maison⁸⁶ et le sentiment de chez soi. Certains d'entre eux ont longtemps eu (et quelques-uns ont encore) un rapport complexe et ambiguë avec la *casa*, comme on le verra dans les lignes qui suivent.

3.3.3. Espace domestique habité ? Négation, appropriation, continuité

L'espace domestique, le lieu où la culture matérielle et la mémoire peuvent dialoguer, l'endroit où sont gardés les objets qui ont aidé mes interlocuteurs à transiter d'un monde à un autre, a longtemps été un espace vidé de sens. Etant donné que la Belgique est longtemps restée pour eux comme un lieu de passage, par extension la maison l'était aussi :

« Je n'ai jamais vu cette maison comme un lieu pour rester. Son histoire commence quand mon deuxième rêve d'une 'terre promise' tombe. On l'a achetée pour résoudre le problème du logement une fois qu'on est revenu du Nicaragua. Eveline voulait fonder une famille, j'étais d'accord, mais je ne voulais pas rester en Europe. De fait, en 1991, on est retournés au Chili. On a essayé de s'installer là-bas, mais les choses se sont mal passées. Le deuxième moment de cette maison, c'est quand ma fille cadette est née en 1992. C'est à ce moment-là qu'on a fait la cuisine, installé le chauffage, etc. » [EJT 18/05/2016. Maison Ayala Lermusiaux].

« On a acheté cette maison au retour du Chili en 1994. Mais je ne la sens pas complètement comme ma maison. Peut-être parce que le retour en Belgique a été en peu forcé du fait de la difficulté économique d'une installation au Chili » [EJT 20/05/2016. Maison Valderrama Flores].

Pendant des années, comme le suggèrent les récits de Luis et Hortencia, la maison a incarné le caractère forcé de la décision de rester en Belgique. Prendre conscience que le retour n'était pas dépourvu de difficultés, ainsi que la naissance des enfants en terre d'accueil, a marqué l'initiative d'acheter une maison ou bien d'accepter la leur en tant que demeure. C'est ainsi qu'a commencé le lent processus d'investissement de l'espace domestique. Puisqu'habiter est un acte qui prend le sens de s'approprier l'espace domestique (Filiod, 2003), la question suivante se pose : comment s'incarne l'appropriation chez mes interlocuteurs ?

« Il a fallu beaucoup de temps pour voir cette maison comme la mienne. Je pensais tout le temps à m'en aller ailleurs. Je n'avais donc pas envie d'investir dans des matériaux de qualité. Peu à peu, je me suis intégré à la vie de la ville et ainsi à cette maison. Je crois que c'est ça le 'chez-soi' : avoir un lieu où être au calme, un lieu à toi, d'où personne ne peut t'expulser » [EJT 18/05/2016. Maison Ayala Lermusiaux].

⁸⁶ L'approche privilégiée ici est celle du concept de « chez-soi » français plutôt que le « *home* » anglo-saxon. L'accent est mis sur les manières subjectives d'habiter, en rendant compte de l'étroite relation entre l'individu et l'habitat : « le chez-soi est ainsi plus que le '*home*'. Il est l'espace de la constitution d'une identité et de la dynamique d'évolution de cette dernière » (Serfaty-Garzon, 2003 : 8).

Comme l'indique le récit de Luis, son inclination à s'investir matériellement pour rendre sa maison plus habitable a été très limitée. Le fait de faire siens la ville et son espace domestique semble suivre la même voie. Comme déjà relaté plus haut, Luis parcourt Liège comme un grand marché pour s'approvisionner. Ainsi, a-t-il d'abord dû s'appropriier la vie sociale urbaine pour que son espace domestique gagne du sens. Ici, le sentiment de chez soi et le « chez-soi » sont mêlés. Son idée de la maison en tant que « lieu où être au calme » rejoint cette notion d'intériorité, du repli sur soi, mais elle renvoie aussi à une pratique du dehors et de l'hospitalité (Serfaty-Garzon, 2003). Elle fait également référence à la notion de sérénité et de sécurité, par rapport à un extérieur perçu comme agressif et dangereux. Dans le cas d'un exilé politique, il convient de se poser la question de l'importance que peut revêtir un lieu où on peut enfin s'autoriser à rester et à croire que « personne va t'expulser ». Hortencia n'a quant à elle jamais réussi à changer sa perception du « chez-soi » : elle ne ressent pas complètement sa maison comme la sienne car elle ne vit pas bien sa relation d'appartenance avec son lieu de résidence. Malgré ses 32 années de vie en Belgique, elle ne ressent pas le sentiment d'être déjà installée quelque part. Filomena, pour qui la décision de rester en Belgique est apparue comme moins problématique (même si elle était aussi forcée), a elle aussi quand même eu besoin d'un processus d'appropriation de l'espace domestique, surtout lors de son déménagement à la suite du décès de son mari (en 2000). Quelques années après cette perte, elle a voulu rejoindre sa fille pour la soutenir dans la garde de ses petites-filles. Elle a déménagé en 2005 en emmenant dans sa nouvelle résidence certains objets, dont quelques portraits de personnes chères (A5, Ph9). Pendant des années, ceux-ci ont peuplé la salle de séjour et de la salle à manger. Un jour, après un voyage de vacances, elle a décidé de les rassembler et d'en faire un montage qu'elle a mis dans sa chambre :

« Ces photos étaient avant dans mon appart'. Quand j'ai déménagé ici, je les ai mises en bas (salle de séjour et salle à manger). Au retour des vacances, on a fait ce montage et on l'a mis dans ma chambre car ce sont mes souvenirs. C'est mon 'petit mur des souvenirs' : ceux qui y figurent sont tous déjà partis. Mes parents du Chili, mon mari. On voit aussi les gens chiliens et belges qui ont fait partie de nos vies ici. Tu peux aussi voir un peu plus en bas des photos de mes filles, mes petits-enfants, ma nièce au Chili, comme ça, je les ai tous ici » [EJT 26/05/2016, Maison Aguilera].

Même si cette appropriation se pose moins par rapport à un questionnement sur le sentiment de chez soi lié au pays de résidence qu'en relation au fait que Filomena demeure dans la maison de sa fille, il est intéressant de noter que ce processus d'adaptation se fait avec l'appui des objets accumulés pendant des années lors de la migration en Belgique. Cela montre le caractère dynamique du processus d'habiter un lieu ainsi que la « capacité » dont les personnes dotent les objets de produire du sens, des sensations, des intensités (Alonso, 2016). Si, au début, Filomena s'appropriait sa nouvelle résidence en disséminant ces portraits entre les espaces du rez-de-chaussée, maintenant elle préfère les concentrer dans un seul endroit. Elle a ainsi occupé tous les espaces : des plus « publics » aux plus privés de la maison. Cependant, installer ce montage dans sa chambre marque en quelque sorte une idée

d'occupation plus restreinte que la précédente dans la mesure où il s'agit de « ses souvenirs ». Ainsi, elle décide de partager ces derniers avec certains ou pas. Elle contribue aussi à établir les frontières entre espaces collectifs et individuels où des appropriations tant collectives qu'individuelles peuvent cohabiter (Filiod, 2003). L'espace de la chambre devient un espace de recueillement, d'intimité par le fait de consacrer un coin de mur aux souvenirs. Fourcade explique que rassembler des représentations des parents vivants et décédés permet aux migrants de créer un : « [...] lien spatial continu avec la famille dispersée [...] » (Fourcade, 2007 : 226) ; ainsi que de recréer un : « [...] lieu de recueillement qui se substituerait aux cimetières répartis sur les différents continents » (Fourcade, 227 : 226). En effet, il me semble qu'une volonté de continuité spatiale et matérielle s'exprime dans l'acte de rassembler par un seul geste et dans un seul endroit (en l'occurrence le mur de la chambre, espace de l'intimité s'il en est) des parents et des proches d'ici et de là-bas, des univers qui, sans ce geste, n'auraient jamais été joints.

Appropriation par occupation, appropriation depuis l'espace urbain à l'espace domestique ou appropriation inachevée, l'habiter est un processus dynamique et subjectif qui a lieu tout au long d'une vie. Placer et déplacer des objets, partager les souvenirs avec certains ou pas, hésiter à s'installer, établir des frontières, investir ou non dans des matériaux de qualité ont été des actions et des éléments constitutifs d'une relation complexe et ambiguë que mes interlocuteurs ont eue, et certains d'entre eux ont encore, avec le « chez-soi ».

Dans cette dernière sous-partie, j'ai exploré la relation entre les dimensions matérielle et immatérielle des objets des migrants. En interrogeant les narrations de certains de mes interlocuteurs à partir du concept d'hétérotopie, un rapport problématique et ambivalent avec le « chez-soi » s'est révélé. Ce rapport est dynamique et en étroite relation avec les manières subjectives que ces migrants ont d'habiter leur pays d'accueil et, au travers de ce dernier, leur espace domestique. Tandis que pour certains les objets accumulés emportés lors de la migration en Belgique sont une aide dans la prise de possession des nouveaux lieux, pour d'autres, différentes configurations de l'acte d'appropriation sont déployés. La quête de lieux hétérotopiques fait vivre le temps aux anciens réfugiés d'une façon très active et impliquée dans un second pays de migration en comparaison au pays du refuge qui est vécu sur une mode suspendu. Cela permet de comprendre, entre autres choses, que même une migration forcée peut déboucher sur une autre. Au questionnement sur ce qui fait qu'un objet est important dans la migration d'une personne, j'ai ajouté ce que les objets produisent chez les gens. Comme on l'a vu, ces derniers dotent les objets d'une capacité à les aider à lier des espaces, des temps et des mémoires discontinus. Ils rappellent aux individus qui ils étaient, mais surtout qui ils voulaient être. Aussi contribuent-ils à diminuer le sentiment de dépossession dont ces migrants sont porteurs, ainsi qu'à s'ancrer dans le présent et parfois dans l'avenir.

Enfin, et pour clôturer cette troisième et dernière partie, quelques mots de récapitulation s'imposent. J'ai d'abord exploré les multiples dimensions de la rupture qu'implique l'exil ainsi que les manières, tout aussi multiples, que mes interlocuteurs ont trouvées pour recomposer leur vie. Je me

suis ensuite posée deux questions qui me sont apparues comme centrales au cours de mon terrain : « comment ces migrants font-ils leur famille entre plusieurs espaces ? » et « quel rôle joue la transmission des pratiques et des savoirs entre les générations ? ». J'ai découvert que se relier et transmettre sont des expériences sociales significatives à l'intérieur de ces familles et entre les générations. Deux configurations matérialisent la première de ces expériences : la « *familia prestada* » et les rassemblements de la famille dispersée autour de la pratique de football. Pour que la première ait lieu, le temps partagé dans l'enfance et l'adolescence associé au fait que les parents ont tissé des liens d'amitié sont des critères importants tant pour la deuxième que pour la troisième génération. Pour cette dernière génération s'ajoute aussi l'héritage d'un pays d'origine ainsi que l'expérience d'exil de leurs ascendants. Concernant la seconde expérience étudiée (famille dispersée et football), se « relier » est un acte qui se fait en employant l'espace dans ses dimensions géographiques, sociales et relationnelles où les réseaux sportif et de parenté contribuent au processus de pérennisation de la famille dans la distance. L'espace devient donc une ressource et cet acte de se relier engage plusieurs générations. Quant au rapport entre savoir et transmission, j'ai pu observer un processus incarné dans la relation et l'interaction entre les personnes. Ce processus s'est parfois révélé conscient et volontaire, comme dans l'exemple de la langue qui est transmise activement par les première et deuxième générations, et à d'autres moments inconscient et involontaire, comme dans l'exemple de la cuisine recréée en migration. Pour la troisième génération, ce processus prend souvent la forme d'un recyclage : des mots que circulent dans la famille et entre les générations ou une cuisine « bricolée » à partir de plusieurs influences familiales et culturelles. Ainsi, cette génération possède une « agencéité » sur ce qui lui est transmis : elle recycle des pratiques et des significations qui contribuent à assurer non seulement la persistance culturelle et familiale, mais aussi et surtout, le processus de recomposition vitale et existentielle de leurs ascendants migrants.

Conclusion

Ce mémoire a été consacré au sujet de la perte et de la continuité à partir de la dépossession vécue par des familles belgo-chiliennes dans le cadre de leur migration forcée. Pour cela, j'ai d'abord situé mon objet de recherche en dédiant la première partie de ce travail à une contextualisation historique et ethnographique. Cette contextualisation comprenait également une réflexion plus pointue sur la migration d'exil afin de comprendre les différences et les éléments communs entre celle-ci et les autres migrations. Concernant mon implication personnelle par rapport au sujet abordé, j'ai analysé trois éléments présents dans mon terrain : la catégorie de proche-lointain, ma proximité biographique et ma position de l'intérieur par rapport au groupe étudié. A travers cette analyse, j'entends m'engager dans une démarche de terrain qui se veut critique et réflexive (Ghasarian, 2004). Enfin, et pour clôturer cette partie introductive, j'ai rendu compte d'une méthodologie imbriquée et adaptée à mon objet d'étude.

Sans négliger l'hétérogénéité à l'intérieur du groupe de familles étudiées et des exilés en Belgique, ce travail s'est donné comme but de mettre l'accent sur certains aspects qui apparaissent

comme des éléments communs à l'ensemble de ce groupe. Cela explique le fait que, en suivant la voie que mes matériaux ethnographiques m'indiquaient, mon attention s'est portée sur les manières par lesquelles ces migrants comprennent la perte et celles par lesquelles ils recomposent leur vie. Il est apparu que les façons de se réinventer sont différentes pour chaque individu, et ce, malgré des expériences communes à tout le groupe : la nostalgie du temps de la militance durant l'exil, le temps « suspendu » en terre d'accueil, la quête d'une place dans la société d'origine à travers les voyages de retours. C'est pourquoi l'exploration de ma problématique m'a conduit à aborder une pluralité de sujets et d'expériences. Toutes ces recompositions ont en commun le fait que cette reconstruction personnelle a été faite à partir des dimensions subjectives propres à la manière dont ces migrants entendaient être en relation avec leur pays natal, leur passé et ce qu'ils ont perdu.

En observant le grand décalage dans l'espace et dans le temps entre l'image figée du Chili de l'UP et celle du Chili actuel, j'ai d'abord voulu aborder l'imaginaire que ces migrants ont construit autour de leur pays d'origine. J'ai abandonné cette voie car je me suis aperçue que mes matériaux renvoyaient davantage à une expérience de dépossession provoquée par la migration forcée de mes interlocuteurs. En outre, ma décision a également été motivée par le fait que, pour mes interlocuteurs, le concept d'imaginaire ne pouvait pas rendre compte de la réalité de l'exil et de ses conséquences. Or, c'aurait été une erreur d'ignorer cette acception *emic*. Le concept de perte m'est alors apparu bien plus pertinent tant il avait de sens autant pour mes interlocuteurs que pour moi. Ce concept est également particulièrement fécond puisqu'il permet d'aborder la situation de perte avec son contraire, c'est-à-dire les manières d'y remédier. En m'engageant dans cette perspective, j'entends m'inscrire dans un courant d'études sur l'exil qui cherche à approfondir l'exploration de la perte et de la continuité comme un processus double et couplé d'une même situation de dépossession (Jensen, 2018).

Mon questionnement s'est ainsi transformé au fil des jours passés sur le terrain. Ma première question, « comment l'imaginaire du pays perdu s'est-il incarné ? », a cédé la place à une autre : « comment les gens parviennent-ils à maintenir une certaine continuité, une certaine « unité culturelle » malgré le temps qui passe et l'éloignement géographique que la migration entraîne ? ». A cette question générale de départ se sont ajoutées des sous-questions et ainsi que de nouvelles interrogations que je vais reprendre dans cette synthèse de l'exploration de ma problématique.

Comme cela apparaît clairement dans ma question principale, les éléments temps et espace s'avèrent cruciaux dans la compréhension du processus de la dépossession et la recomposition vécue par mes interlocuteurs. La deuxième partie de ce travail a donc été consacrée à ce passé habité par la dépossession. Cela m'a amenée à m'interroger sur la manière dont les personnes en situation de migration gèrent la distance, la perte, le déracinement. Je me suis également interrogée sur le contenu spécifique de ce que les Chiliens de Liège avaient perdu : s'agit-il d'un pays, d'une vie, d'une famille, d'amis, d'un temps, d'un espace ? Et quelle place a le passé dans la vie de ces migrants ? Pour répondre à ces interrogations, j'ai analysé la nostalgie, le temps suspendu et les retours et circulations entre la Belgique et le Chili. J'ai découvert que la perte se cristallise dans cette faculté mémorielle

qu'est la nostalgie et qui, dans mon cas d'étude, est liée à une nostalgie de la militance durant l'exil. La militance est perçue comme un moyen de se protéger contre les avatars que la migration supposait. Ce temps en exil est cependant vécu en décalage par rapport au temps présent tant du pays d'accueil que du pays d'origine. Cette façon de vivre le temps comme étant suspendu a produit un manque d'investissement dans la vie quotidienne en Belgique ainsi qu'une image figée du Chili du temps de l'UP. Les retours et les circulations vont actualiser cette image du Chili figé dans le passé et véhiculer la quête d'une place dans la société chilienne. Retrouver cette place fait partie de la reconstruction du rapport avec le pays perdu et est un moyen de compléter une vie. Cette quête réduit aussi la frontière entre la migration forcée et celle qui est volontaire. En outre, cette pratique circulatoire est un moyen pour ces migrants d'échapper à la dichotomie entre rester en Belgique ou rentrer au Chili de façon définitive. Cette mobilité permet de sortir de l'idée d'une migration unique et définitive (Razy, 2006). Enfin, bien que ces migrants persistent à s'identifier comme des exilés et non comme des migrants, leur migration va passer par différentes étapes et rapports au temps en produisant des évolutions dans leur identité et leurs appartenances.

La troisième partie de ce travail était dédiée aux recompositions quotidiennes qui se poursuivent à nos jours, en intégrant également quelques réflexions sur les objets et l'espace domestique des migrants. Dans un premier temps, des questions focalisées sur la gestion de l'espace et de la famille ainsi que sur la relation entre savoir et transmission ont émergé : comment les gens font leur famille entre plusieurs espaces ? Comment ces familles gèrent-elles les frontières et la distance ? Quel rôle joue, dans la recomposition de leur vie, la transmission des pratiques et des savoirs entre les générations ? Pour apporter des éléments de réponse, j'ai analysé certaines pratiques permettant de se relier et de transmettre. Deux configurations ont pu être mises en évidence : la « *familia prestada* » et la famille dispersée. La première trouve son origine dans le manque d'une famille étendue (ajouté dans certains cas à la petitesse de l'unité familiale) et les séparations entre membres d'une famille à cause de la migration forcée. Cela a produit le besoin de combler l'absence des personnes chères en construisant des liens avec des personnes non apparentées. L'exil a contribué à créer une parenté fictive, dont la pratique a été transmise entre les générations. Ce processus de se relier avec des proches non apparentés possède des critères communs entre les deuxième et troisième générations : une enfance et une adolescence partagées ainsi que des ascendants ayant eux-mêmes tissé des liens d'amitié. Un autre critère peut être ajouté pour la troisième génération : il s'agit de l'héritage d'un pays d'origine ainsi que de l'expérience d'exil vécu par leurs ascendants. Reste à savoir si cette façon de se relier est reproduite ou non par cette génération dans d'autres pays accueillant des migrants aux expériences similaires. La seconde configuration, qui est celle de la famille dispersée, a pu être illustrée par cette famille rassemblée autour du football. En effet, au sein de cette famille, la gestion des frontières et de la distance se fait à travers la mise en pratique d'un mode de vie fait de circulations et de rassemblements en rapport avec la pratique sportive. Cette pratique fait également partie d'une recreation de contextes pensés et vécus comme familiaux, « nationaux », en rapport direct avec ce

qu'ils se représentent comme une identité latine en migration. Ces migrants, leurs mobilités et leurs pratiques défient l'espace qui d'obstacle devient ressource. Ils font famille en l'utilisant dans toutes ses formes (géographiques, sociales, relationnelles) et rendent l'acte de se relier collectif et plurigénérationnel. Ce réseau de parenté, comme le réseau sportif, joue un rôle actif dans la pérennisation de la famille dans la distance ainsi que dans la transmission entre les générations d'un mode de vie qui leur est particulier. En continuant avec la transmission et son rôle dans le processus de recomposition de ces migrants, des savoirs tels que la cuisine et la langue se sont avérés fondamentaux. Ils se trouvent incarnés dans la relation et l'interaction entre les générations. Dans le cas de la langue, ce processus de passation est rendu possible par la participation active et consciente de trois générations. Mais il opère parfois à l'insu des personnes concernées comme dans le cas de la cuisine. Quoiqu'il en soit, la troisième génération a un rôle prépondérant à l'heure d'entretenir la persistance culturelle et familiale car elle fait le choix de s'approprier des mots qui circulent dans la famille ou des techniques et préparations culinaires qui viennent de diverses influences familiales et culturelles. Ce faisant, ils assurent la recomposition vitale et existentielle de leurs ascendants.

Dans le second temps de cette troisième partie, j'ai abordé les dimensions matérielles et immatérielles des objets des migrants en rapport aux manières subjectives d'habiter l'espace domestique. En remarquant que l'espace domestique était le lieu principal de mon terrain et qu'il était rempli d'objets de diverses natures (décoration, du quotidien, etc.), je me suis demandé ce qui fait qu'un objet est significativement important dans la migration d'une personne ? Il est apparu que certains objets véhiculent des histoires et permettent aux personnes de transiter entre un monde et un autre, tout en maintenant une certaine unité. Comment font-ils tout cela ? Qu'est-ce que les objets produisent chez les individus ? Les personnes dotent les objets d'une « vie intérieure », d'une capacité à lier des discontinuités d'ordre divers (des espaces, des temps, des mémoires). Par leur présence dans l'espace domestique, les objets aident les migrants à ne pas oublier qui ils étaient, qui ils voulaient être. Ces objets dépassent le statut de preuve d'un temps passé en se constituant comme moyen d'y accéder (Fourcade, 2007). Ce faisant, ces migrants peuvent, en quelque sorte, gérer la perte de leurs projets de vie en utilisant les objets comme dépôts des émotions et des mémoires. Etant donné que la Belgique n'était pas envisagée comme une terre pour rester, ces migrants ont vécu longtemps sans s'autoriser à habiter leur espace domestique. Pour certains d'entre eux, les objets ont participé au processus d'appropriation à travers l'occupation de différentes pièces de la maison. Pour d'autres, il a fallu d'abord s'approprier l'espace urbain pour que l'espace domestique gagne du sens. D'autres encore sont longtemps restés hésitants quant au fait de s'installer. La construction d'un « chez-soi » s'est avérée complexe et ambiguë et pour certains la construction est encore en cours.

Enfin, et pour clôturer cette conclusion, quelques mots sur les limites de cette recherche ainsi que sur les nouvelles perspectives à suivre pour la prolonger s'imposent. Ce travail s'est donné comme propos de mettre l'accent sur une continuité et une recomposition vitales, qui bien que plurales et diverses, ont été construites à travers la relation que ces migrants ont avec leur passé, leur pays

d'origine ainsi qu'avec ce qu'ils ont perdu. L'exil impliquant également un traumatisme (expulsion, répression), certains exilés ont peut-être voulu rompre cette continuité avec le Chili et leur vie d'avant (Garcia, 2014). Dans ce cas, la question de la recomposition, des appartenances et des identités peut se poser différemment. Il serait intéressant d'appréhender ces situations comme une autre piste à explorer pour élargir la compréhension sur la dépossession dans le cadre d'une migration forcée. Une autre piste de travail pourrait être également l'approfondissement de l'étude de la relation entre des réseaux de parenté et des réseaux sportifs dans d'autres territoires où les familles des exilés habitent. Une analyse comparative et plurigénérationnelle pourrait poursuivre la recherche afin de comprendre le rôle que jouent (ou non) les nouvelles générations de Chiliens en Europe dans ce processus de longue haleine qu'est la recomposition des vies de leurs ascendants migrants. Ce sont de possibles perspectives que je souhaiterais explorer dans mes prochains travaux.

Bibliographie

Ouvrages et articles scientifiques :

AGIER Michel, 2013, *La condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, La Découverte, Paris.

ALONSO Natalia, 2014, « 'Me tuve que traer lo justo': una mirada a las migraciones desde los objetos de la maleta », *Anuario de Antropología Social y Cultural en Uruguay*, Vol. 12, pp. 35-50.

ALONSO Natalia, 2016, « De objetos y migraciones: 'hacer las maletas' », *Ankulegi* 20, pp. 31-46.

ANDERSON Benedict, [1983] 2002. *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, La Découverte, Paris.

ANGÉ Olivia et BERLINER David, 2015, « Pourquoi la nostalgie ? », *Terrain*, n°65, [URL : <http://terrain.revues.org/15801>, mis en ligne le 15 septembre 2015, consulté le 15 septembre 2015].

APPADURAI Arjun, 1986 (dir.), *The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 64-71.

APPADURAI Arjun, 2001, *Après le colonialisme - les conséquences culturelles de la globalisation*, Edition Payot & Rivages, Paris.

AYALA Teresa, 2011, « Ambrosio Rabanales y el español de Chile: una aproximación a los conceptos de *norma* y *chilenismo* », *Boletín de Filología*, tomo XLVI, 2, pp. 199-218.

BAYINDIR Goularas, Gökçe, 2010, « Vers les terres natales, vers les terres des ancêtres », *Téoros* 29(1), [URL : <http://teoros.revues.org/522>, mis en ligne le 1 juin 2012, consulté le 11 décembre 2015].

BEAUD Stéphane et WEBER Florence, 2010, *Guide de l'enquête de terrain*, La Découverte, Paris.

BENSA Alban, 1997, « Images et usages du temps », *Terrain*, n°29, [URL : <http://terrain.revues.org/3190>, mis en ligne le 21 mai 2007, consulté le 09 mai 2016].

BERLINER David, 2005, « An 'impossible' transmission. Youth religious memories in Guinea-Conakry », *American Ethnologist*, vol.32, n° 4, pp. 576-592.

BERLINER David, 2010a, « Anthropologie et transmission », *Terrain*, n°55, pp. 4-19.

BERLINER David, 2010b, « Perdre l'esprit du lieu », *Terrain*, n°55, pp. 90-105.

- BERTAUX Daniel, 2016, *Le récit de vie*, Arman Colin, Paris.
- BOLZMAN Claudio, 1996, *Sociologie de l'exil: une approche dynamique*, Seismo, Zurich.
- BOLZMAN Claudio, 2002, « De l'exil à la diaspora : l'exemple de la migration chilienne », *Autrepart*, 2 (22), pp. 91-107.
- BROMBERGER Christian, 1995, « De quoi parlent les sports ? », *Terrain*, n°25, [URL : <http://terrain.revues.org/2837>, mis en ligne le 7 juin 2007, consulté le 04 juillet 2016].
- CALVO Manuel, 1982, « Migration et alimentation », *Information sur les Sciences Sociales*, 21(3), pp. 383-446.
- CAMPIGOTTO Marie, DOBBELS Rachel, MESCOLI Elsa, 2017, « La pratique du terrain 'chez soi'. Entre familiarité, altérité et engagement », *Émulations*, n°22, *Ethnographies du proche, perspectives réflexives et enjeux de terrain*. pp. 7-15.
- CARSTEN Janet (ed.), 2000, *Cultures of relatedness : new approaches to the study of kinship*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CARSTEN Janet, 2006, « L'anthropologie de la parenté : au-delà de l'ethnographie ? », *ethnographiques.org*, n° 11, [URL : <http://www.ethnographiques.org/2006/Carsten.html>].
- CIETERS Yolanda, 2004, « Les Chiliens, avant-garde de l'immigration latino-américaine en Belgique », in MORELLI Anne (dir.), *Histoire des étrangers et de l'immigration en Belgique, de la préhistoire à nos jours*, Couleur Livres, Bruxelles, pp. 401-405.
- CORAZA DE LOS SANTOS Enrique, 2015, « Migraciones forzadas en América latina en perspectiva comparada », *Projeto História*, n°53, São Paulo, n°53, pp. 11-55.
- CORTES Geneviève, 2011, « La fabrique de la famille transnationale. Approche diachronique des espaces migratoires et de la dispersion des familles rurales boliviennes », *Autrepart* 1 (n°57-58), p. 95-110.
- CUNHA Manuela, 1997, « Le temps suspendu », *Terrain*, n°29, [URL : <http://terrain.revues.org/3224>, mis en ligne le 21 mai 2007, consulté le 02 juin 2016].
- DE GOURCY Constance, 2007, « Le retour au prisme de ses détours ou comment réintroduire de la proximité dans l'éloignement », *REMI*, 23(2), [URL : <http://remi.revues.org/4184>].
- DE GOURCY Constance, 2013, « Partir, rester, habiter : le projet migratoire dans la littérature exiltaire », *REMI*, 29(4), [URL : <http://remi.revues.org/6631>].
- ENGLEBERT Thomas, 2010, *La fédération de mouvements de la solidarité en Belgique francophone, pour l'Amérique latine, après le coup d'Etat au Chili*, mémoire de master en sociologie, ULg, Liège.
- FAINZANG Sylvie, 1994, « L'objet construit et la méthode choisie: l'indéfectible lien », *Terrain*, n° 23, 1994, pp. 161-172.
- FAINZANG Sylvie, 2004, « De l'autre côté du miroir. Réflexions sur l'ethnologie des anciens alcooliques », in GHASARIAN, Christian (dir), *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive*, Arman Colin, Paris, (Coll. U), pp. 63-70.
- FESCHET Valérie, ISNART Cyril, 2013, « Pays perdus, pays imagines », *Ethnologie française*, PUF,

- n°1(43), [URL : <http://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2013-1-page-5.htm>].
- FESCHET Valérie, 2013, « Les concours de pétanque du 14 Juillet à New York », *Ethnologie française*, PUF, n°1 (43), [URL : <http://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2013-1-page-123.htm>].
- FILIOD Jean-Paul, 2003, *Le désordre domestique. Essai d'anthropologie*, l'Harmattan, Paris (Coll. Logiques sociales).
- FOGEL Frédérique, 2007, « Mémoires mortes ou vives. Transmission de la parenté chez les migrants », *Ethnologie française*, 3 (Vol. 37), pp. 509-516.
- FOUCAULT Michel, 2009, *Le Corps utopique*, suivi de *Les Hétérotopies*, textes issus de deux conférences radiophoniques (France Culture, les 7 et 12 décembre 1966), Paris, Nouvelles Éditions Lignes, coll. « Lignes ».
- FOUQUET Thomas, 2007, « Imaginaires migratoires et expériences multiples de l'altérité : une dialectique actuelle du proche et du lointain », *Autrepart*, 41(1), pp. 83-97.
- FOURCADE Marie-Blanche, 2007, *Habiter l'Arménie au Québec. Ethnographie d'un patrimoine domestique en diaspora*, Thèse de doctorat, Université Laval, Québec.
- GAILLARD Anne-Marie, 1999, « La dimension idéologique dans le retour d'exil. Les Chiliens réfugiés en France », in LASSAILLY-JACOB Véronique, MARCHAC Jean Yves, QUESNEL André (dir.), *Déplacés et réfugiés. La mobilité contrainte*, IRD éd., Paris, pp. 89-107.
- GALITZINE-LOUMPET Alexandra, 2013, *Pour une typologie des objets de l'exil*, FMSH-WP, n°46, pp. 2-10.
- GARCÍA Yvette Marcela, 2014, *Les femmes de l'exil chilien. De l'Unité populaire vers la terre d'asile : une analyse en termes de rapports sociaux*. Thèse de doctorat en sociologie, Université de Strasbourg, Strasbourg.
- GASTAUT Yvan, WIHTOL DE WENDEN Catherine, 2013, « Réfléchir la traversée des frontières », *Hommes et migrations*, n°1304, [URL : <http://hommesmigrations.revues.org/2628>].
- GAUDICHAUD Franck, 2014, « Le poids de la défaite. Retour sur les origines de l'exil politique chilien (1970-1990) », *Hommes et migrations*, n°1305, [URL : <http://hommesmigrations.revues.org/2707>, mis en ligne le 01 janvier 2017, consulté le 5 juin 2017].
- GHASARIAN Christian (dir), 2004, *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive*, Arman Colin, Paris, (Coll. U).
- GIRAUD Frédérique, 2010, « Rhétorique culinaire et invention d'un patrimoine culinaire individualisé chez des étudiants étrangers en séjour temporaire à Lyon », *Anthropology of food*, [URL : <http://aof.revues.org/index6677.html>].
- GODELIER Maurice, 2009, *Communauté, Société, Culture : trois clefs pour comprendre les identités en conflits*, CNRS Éditions, Paris.
- GODELIER Maurice, 2015, *L'imaginé, l'imaginaire et le symbolique*, CNRS Éditions, Paris.

- GOFFMAN Erving, 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne*, tome 1 : *La présentation de soi*, Paris, Minuit.
- JEDLICKI Fanny, 2007, *De l'exil au retour. Héritages familiaux et recompositions identitaires d'enfants de retornados chiliens*. Thèse de doctorat en sociologie, Université Paris VII, Paris-Diderot.
- JENSEN Silvina, 2018, « Exilios. Desafíos y potencialidades de la agenda del nuevo milenio », in LASTRA Soledad (dir.), *Exilios : un campo de estudios en expansión*, CLACSO, Buenos Aires.
- KOPYTOFF Igor, 1986, « The Cultural Biography of Things : Commodization as Process », in Appadurai Arjun (dir.), *The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 64-71.
- LE GALL Josiane, 2005, « Familles transnationales : bilan des recherches et nouvelles perspectives », *Les Cahiers du Gres* 51, pp: 29–42.
- LEMIEUX Cyril, 2010, « Problématiser » in PAUGAM Serges (dir.), *L'enquête sociologique*, PUF, Paris, pp. 27-51.
- LEVITT Peggy, GLICK SCHILLER Nina, 2004, « Conceptualizing simultaneity: transnational social field perspective », *International Migration Review* 38, n° 3, pp. 1002-1039.
- MAGASICH Jorge, 2008, *Los que dijeron « No ». Historia del movimiento de los marinos antigolpistas de 1973*, LOM, Santiago.
- MAGASICH Jorge, 2016, « Les exilés révolutionnaires latino-américaines », in MORELLI Anne (dir.), *Le Bruxelles des révolutionnaires, de 1830 à nos jours*, Éditions CFC, Bruxelles, pp. 242-249.
- MANNHEIM Karl, [1928] 1990, *Le Problème des générations*, Nathan, Paris.
- MARCUS George, 1995, « Ethnography In/Of the World System. The Emergence of Multi-sited », *Annual Review of Anthropology*, n° 24, p. 95-117.
- MARQUES-PEREIRA Bérengère, ZAVALA SAN MARTÍN Ximena, 2009, « L'expérience de l'exil chez les femmes leaders chiliennes » in MORELLI Anne (dir.) *Sextant. Femmes exilées politiques*, *Sextant*, n° 26, GIEF, Editions de l'Université de Bruxelles, Bruxelles, pp. 131-138.
- MARTIAL Agnès, 1998, « Partages et fraternité dans les familles recomposées » in Fine Agnès (dir.), *Adoptions, Ethnologie des parentés choisies*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris (Coll. Ethnologie de la France), pp. 205-244.
- MARTINIELLO Marco, MAZZOCHETTI Jachinte., REA Andrea, 2013, « Éditorial. Les nouveaux enjeux des migrations en Belgique » *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 29, n° 2, p. 7-14.
- MERLE Maud, MATTHEY Marinette, BONSIGNORI Cristina, FIBBI, Rosita, 2010, « De la langue d'origine à la langue héritée: le cas des familles espagnoles à Bâle et à Genève », *Travaux neuchâtelois de linguistique*, n° 52, pp. 9-28.
- MESCOLI Elsa, 2014, « La langue qui goûte. Manger marocain(s) en Italie. », in *Culture*, [URL : http://culture.ulg.ac.be/jcms/c_1594357/fr/la-langue-qui-goutemanger-marocains-en-italie].
- MESCOLI Elsa, 2015, « Acheter, cuisiner, transmettre. Diversification des choix alimentaires des

familles marocaines en contexte migratoire », [URL : <https://orbi.uliege.be/handle/2268/160966>].

MONSUTTI Alessandro, 2009, « Itinérances transnationales : un éclairage sur les réseaux migratoires afghans », *Critique internationale* 3, n° 44, pp. 83-104.

MONTECINO Sonia, 2004, *La olla deletosa. Cocinas mestizas de Chile*. Santiago, Precolombino.

MONTUPIL Fernando (dir.), 1993, *Exilio, derechos humanos y democracia. El exilio chileno en Europa*, Coordinación Europea de Comités Pro-Retorno, Bruxelles et Santiago.

NOIRIEL Gérard, 2006, *Le Creuset français. Histoire de l'immigration, XIXe-XXe siècle*, Seuil, Paris.

OLWIG Karen Fog, 2007, *Caribbean Journeys: An Ethnography of Migration and Home in Three Family Networks*, Durham, Duke University Press.

PARKIN David, 1999, « Mementoes as Transitional Objects in Human Displacement ». *Journal of Material Culture*. Vol. 4. n° 3. London: Sage.

QUIMINAL Catherine, 2009, « Entreprendre une anthropologie des migrations : retour sur un terrain », *REMI*, 25 (3), [URL : <http://remi.revues.org/4992>].

RAZY Élodie, 2006, « De quelques 'retours soninké' aux différents âges de la vie. Circulations entre la France et le Mali », *Journal des Anthropologues*, n°106-107, pp. 337-354.

RAZY Élodie, 2007, « Les sens contraires de la migration », *Journal des africanistes*, 77(2), pp. 19-43.

RAZY Élodie, BABY-COLLIN Virginie, 2011, « La famille transnationale dans tous ses états. », *Autrepart* 1, n°57-58, pp. 7-22.

RAZY Élodie, RODET Marie, 2012, « Les migrations africaines dans l'enfance, des parcours individuels entre institutions locales et institutions globales », « Migrations dans l'enfance, migrations de l'enfance. Regards pluridisciplinaires », É. Razy & M. Rodet (ed.), *Journal des Africanistes* 81(2), pp. 5-48.

RAZY Élodie, 2014, « La pratique de l'éthique : de l'anthropologie générale à l'anthropologie de l'enfance et retour », *AnthropoChildren*, n°4, [URL : <http://popups.ulg.ac.be/2034-8517/index.php?id=2046>, mis en ligne janvier 2014, consulté le 5 juin 2017].

REBOLLEDO Loreto, 2006, *Memorias del desarraigo. Testimonios de exilio y retorno de hombres y mujeres de Chile*, Editorial Catalonia, Santiago.

ROUSE Roger, 1989, *Mexican Migration to the US; Family Relations in a Transnational Migrant Circuit*, thèse de doctorat, Stanford University.

SAYAD Abdelmalek, 1999, *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Seuil, Paris.

SCHAEFFER Fanny, 2001, « Mythe du retour et réalité de l'entre-deux. La retraite en France ou au Maroc ? », *REMI* 17(1), Émigrés-Immigrés : vieillir ici et là-bas, pp. 165-176.

SEGALEN Martin, 1994, *Les enfants d'Achille et de Nike, Une ethnologie de la course à pied ordinaire*, Métailié, Paris.

SERFATY-GARZON Perla, 2003, « Le Chez-soi : habitat et intimité » [URL : <http://www.perlaserfaty.net/texte7.htm>, mis en ligne le 1 décembre 2012, consulté le 26 janvier 2016].

TETI Vito, 2011, *Pietre di pane. Un'antropologia del restare*, Quolibet, Macerata.

THERRIEN Catherine, 2008, « Frontières du 'proche' et du 'lointain' : pour une anthropologie de l'expérience partagée et du mouvement », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 32, pp. 35-41.

TIMERA Mahamet, 2008, *Faire et défaire les identités avec le religieux. Migrations, ethnicité, « race » et religion*. Mémoire en sociologie, Université Paris 7- Denis Diderot, Paris.

VAN HEAR Nicholas, 2012, « Forcing the Issue: Migration Crises and the Uneasy Dialogue between Refugee Research and Policy », *Journal of Refugee Studies*, 25(1), pp. 2-24.

VASQUEZ Ana, ARAUJO Ana-Maria, 1988, *Exils latino-américains : la malédiction d'Ulysse*, CIEMI, L'Harmattan, Paris.

WINKIN Yves, 2001, *Anthropologie de la communication*, Editions du Seuil, Paris.

WUNENBURGER Jean-Jacques, 1991, *L'imagination*, Presses Universitaires de France, Paris.

YÉPEZ Isabel, HERRERA Gioconda (ed.), 2007, *Nuevas migraciones latinoamericanas a Europa. Balance y desafíos*, FLACSO-OBREAL-UCL-UB, Quito, pp.139-166.

Sources non-scientifiques :

BORQUEZ Adriana, 2015, *Un exilio*, Ediciones Inubicalistas, Valparaíso.

ROBERT Paul, REY-DEBOVE Josette, REY Alain, 1994, *Le Nouveau Petit Robert*, Editorial Dictionnaires Le Robert, Paris.

Sites Internet :

Sources scientifiques

https://www.clacso.org/grupos_trabajo/detalle_gt.php?ficha=567&s=5&idioma=
<http://www.flacsochile.org/historia/>

Sources non scientifiques

<http://www.memoriachilena.cl/602/w3-article-3675.html>
<http://www.memoriachilena.cl/602/w3-article-76919.html>
<http://www.memoriachilena.cl/602/w3-article-92415.html>
<http://www.memoriachilena.cl/602/w3-article-96425.html>
<http://www.cetri.be/La-Victoria-un-demi-siecle-a?lang=fr#nh14>
<http://dle.rae.es/?id=JY0Q3cz>
<http://dle.rae.es/?id=6VdXA14|6VeKyFm|6VejukK|6VenBBp>
<http://www.rae.es/diccionario-panhispanico-de-dudas>
<http://territoires-memoire.be/agenda/40-eme-commemoration-du-coup-detat-au-chili>
<http://www.registrodechilenos.cl/descargas/segundo-registro-de-chilenos-en-el-exterior.pdf>
https://www.igm.cl/div/MAPAIGM/CHILE%20COMPLETO/MAPA_DE_CHILE.jpg
<http://aujourd'hui.over-blog.fr/article-12-fevrier-1541-fondation-de-santiago-du-chili-66972728.html>

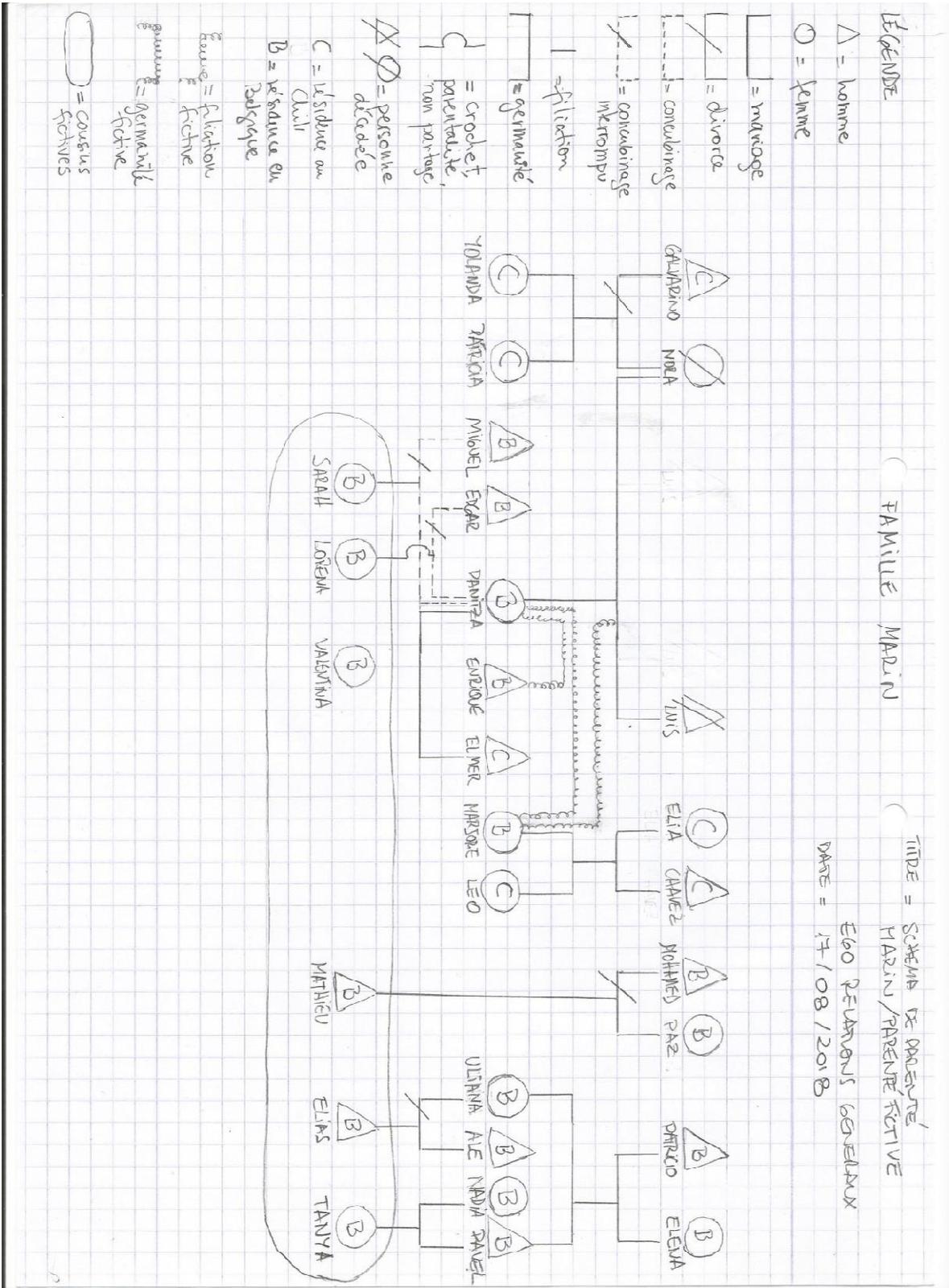
ANNEXE 1 : Métiers des personnes

Famille	Première génération	Métier au Chili	Métier en Belgique	Deuxième génération	Métier au Chili	Métier en Belgique	Troisième génération*
Valderrama Flores	Juan Valderrama	Employé du parti communiste chilien	Ouvrier en construction / maçon	Juan Valderrama	Etudiant	Technicien en laboratoire métallurgique	
	Raquel Agurto	Femme au foyer	Femme au foyer				
	José Flores	Dirigeant syndical du parti communiste chilien, industrie textile	Ouvrier en usine	Hortencia Flores	Etudiant	Comptable maison médicale	
	Margarita Lara	Femme au foyer	Femme de ménage				
Aguilera**	Ramon Piñones	Dirigeant syndical du parti communiste chilien, industrie minière	Maçon	Ercilia Aguilera	Etudiant	Aide soignante	
	Filomena Vega	Femme de ménage / femme au foyer	Femme de ménage / femme au foyer	Fanny Aguilera	Etudiant	Aide soignante	
Marin	Luis Marin	Dirigeant syndical du parti communiste chilien, industrie textile	Ouvrier en entreprise de déménagement	Danitza Marin	Etudiant	Indépendante / chômage	
	Nora Ulloa	Femme de ménage	Femme au foyer / bénévole chez Oxfam				
Ayala-Lermusiaux	Luis Ayala	Marin artilleur	Tourneur-fraiseur				

* Sauf Mauricio Valderrama (joueur semi-professionnel de football et technicien en communication), toute la troisième génération est encore étudiante.

** La famille Aguilera correspond à la famille Piñones Vega. Le couple Piñones Vega n'a pas eu d'enfants, mais Filomena Vega avait déjà deux filles (les sœurs Aguilera) que Ramon Piñones, son mari, a élevées comme ses filles. Il n'y a pas eu changement de nom de famille.

ANNEXE 2 : Schémas de parenté

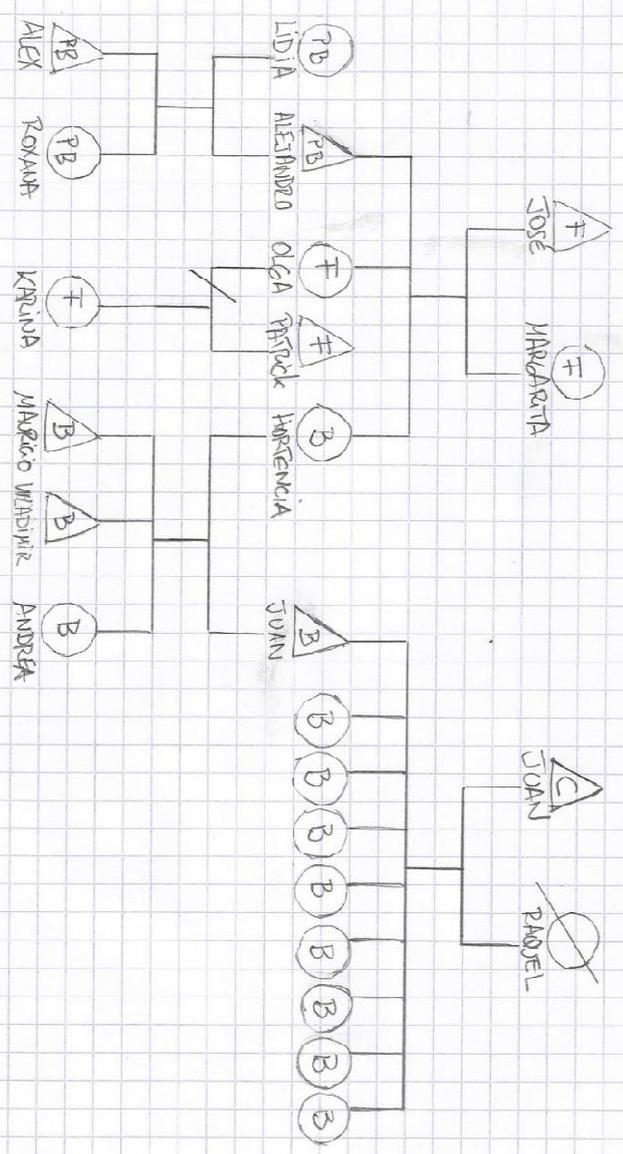


LÉGENDE

- △ = homme
- = femme
- = mariage
- / = divorce
- | = filiation
- = germanité
- ~~△~~ = personne décédée
- C = résidence ou civil
- B = résidence en Belgique
- F = résidence en France
- PB = résidence au Pays Bas

FAMILIE VALDERBA VA FLORES

TITRE = SCHEMA DE PARENTÉ
 VALDERBA VA FLORES
 ÉCOLE RELATIONS GÉNÉRAUX
 DATE = 17/08/2018

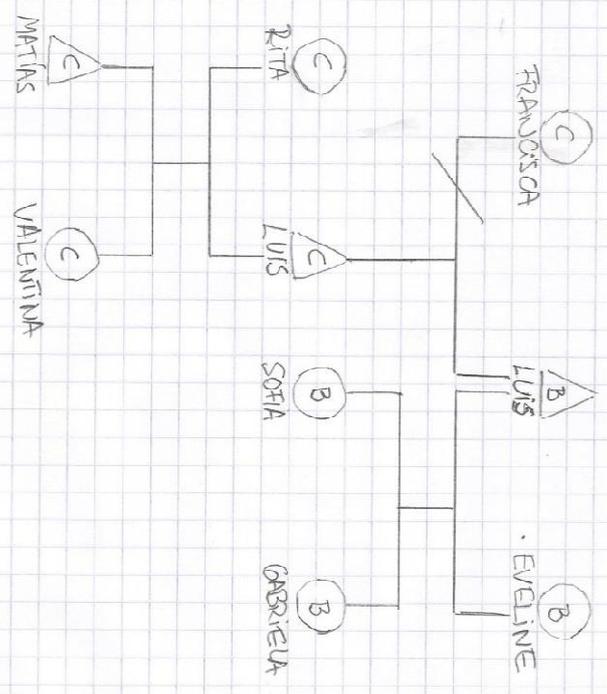


LEGENDE

- △ = homme
- = femme
- | = mariage
- ⌋ = divorce
- ⌈ = genouillère
- C = résidence ou Chili
- B = résidence en Belgique
- | = filiation

FAMILLE AYALA LERMUSIAUX

TITRE = SCHEMA DE PARENTE
 AYALA LERMUSIAUX
 EGO RELATIONS GENDREUX
 DATE = 17/08/2018

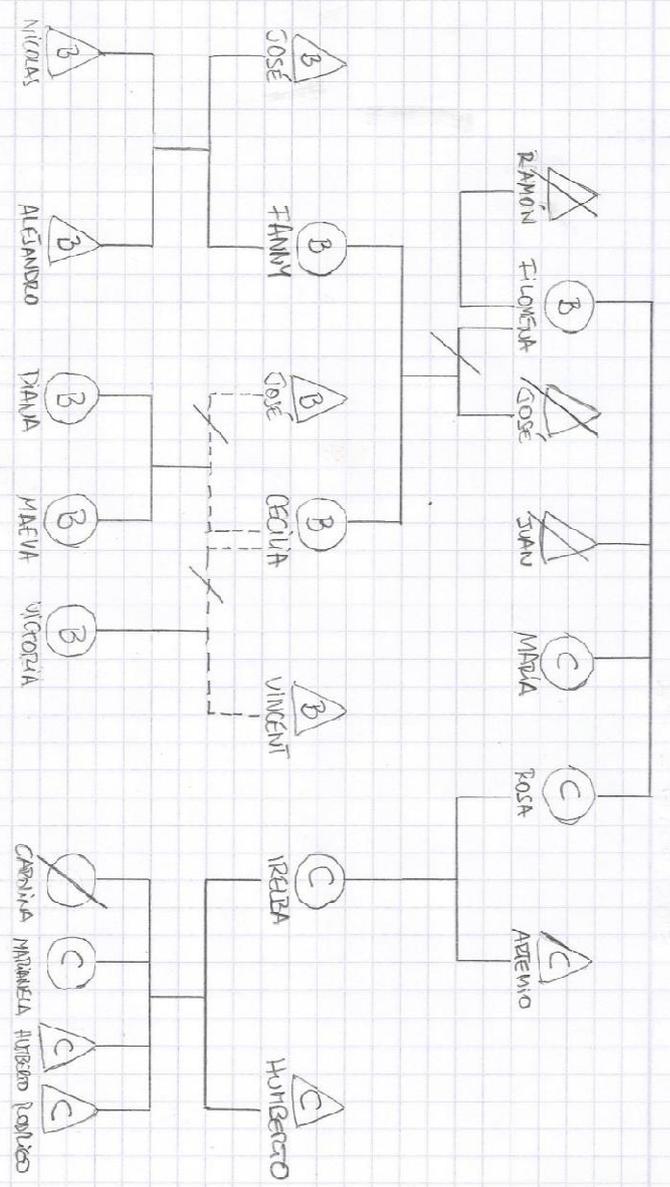


LE GÉNÉ

- △ = homme
- = femme
- = mariage
- / = divorce
- = concubinage
- (with horizontal lines) = concubinage intertemporel
- (with vertical lines) = fixation
- = gravité
- △/ = personne décédée
- C = Ni divorcée au Civil
- B = Résidence au Belgique

FAMILLE AQUILERA

TITRE = SCHEMA DE PARENTÉ
 AQUILERA / PINONES VEGA
 DATE = 17/08/2018
 ÉCO DÉPARTONS GÉNÉRAUX



ANNEXE 3 : Diptyque de la commémoration du coup d'état, Coordination des exilés politiques à Liège ASBL, 2007

La Commune de Fléron et la Coordination des Exilés Politiques Chiliens avaient organisé le vernissage d'une exposition de deux peintres d'origine indigène. Le peintre chilien résidant au Canada Juan Gallegos et le peintre canadien Maurice Delangis, à la bibliothèque communale. Juan Gallegos était présent et a pris la parole pour remercier les organisateurs de cette exposition.



L'exposition a été ouverte au public du 11 septembre jusqu'au 2 octobre.

Nous remercions tous ceux qui ont participé et tous ceux qui nous ont aidé d'une manière ou d'une autre, et nous remercions particulièrement les familles des camarades assassinés.

Muchas gracias compañeras y compañeros !

Coordination des Exilés Politiques Chiliens de Liège

Traditionnellement, le 11 septembre la mémoire de Salvador Allende est honorée par le dépôt de 2 gerbes au pied du mémorial que la commune de Fléron lui a dédié il y a de nombreuses années. Mme la bourgmestre Linda Musin prendra la parole pour nous rappeler les événements du 11 septembre 1973 et le sacrifice de Salvador Allende. Ce fut ensuite Monsieur Sergio Poblete, ami du père de l'actuelle présidente du Chili Mme Bachelet, et qui est décédé des suites des tortures qu'il a subies, qui a rendu un vibrant hommage à Salvador Allende.



En collaboration avec ECO MEMORIA de Londres et grâce à la présence de Carlos Gonzalez, son représentant, un araucaria a été planté à côté d'une plaque où se trouvent les noms de 7 personnes disparues ou assassinées durant la dictature.

Ces 7 personnes ont une relation avec Liège dans la mesure où certaines y ont vécu ou leurs parents y habitent encore ou y ont habité.



La Coordinación asbl Liège, octobre 2007



Ce 11 septembre 2007 restera dans nos mémoires comme un moment particulièrement intense.

En effet, cette année, la Coordination des Exilés Politiques Chiliens de Liège et la Commune de Fléron ont uni leurs forces pour faire de ce 11 septembre une commémoration différente de celle des années précédentes.

Lier notre passé à la situation actuelle, à la vie sociale et culturelle de notre Liège, participer à la mémoire collective et miser de manière positive sur l'avenir, le futur meilleur, telle a été notre intention et par les échos que nous avons reçus, nous sommes très satisfaits de la réussite du travail collectif et du devoir accompli.



C'est Monsieur Charles Collin, représentant les Territoires de la Mémoire qui a pris la parole en évoquant brièvement leur tragique destin.



Luis Pincheira et Carmen Sepulveda ont chanté 2 chansons pour clôturer cette cérémonie très émouvante.



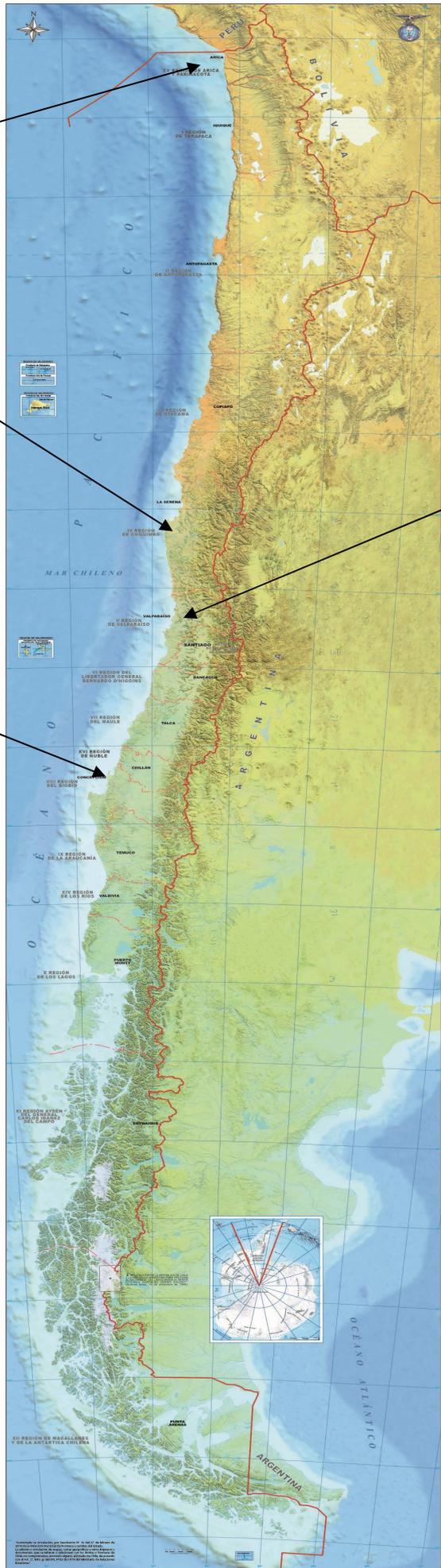
ANNEXE 4 : Cartes du Chili

Famille Marin
Arica

Famille Aguilera
Illapel

Famille
Valderrama Flores
Concepción

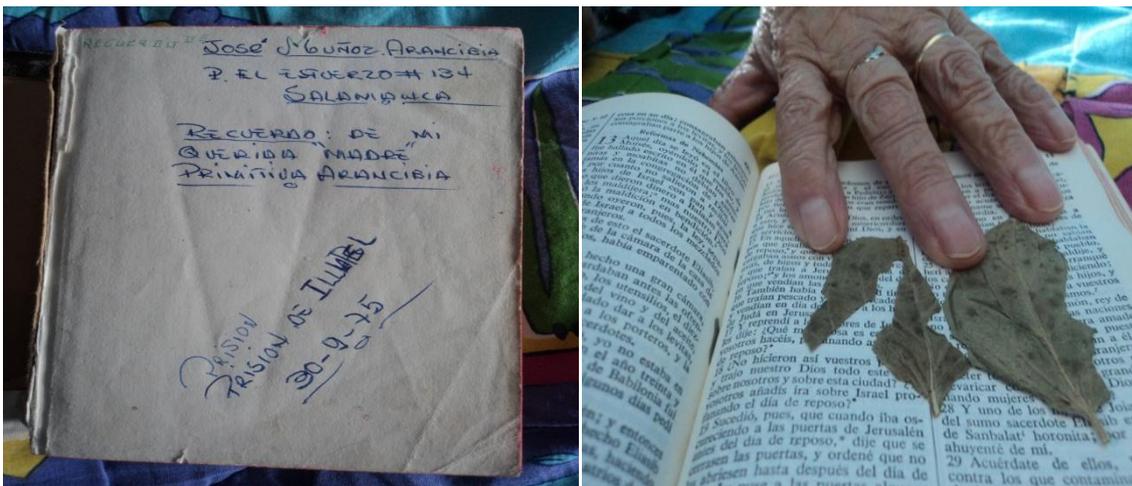
Famille Ayala
Lermusiaux
La Calera



ANNEXE 5 : Photographies des objets



A5-Ph1 : Passeport blanc de Luis



A5-Ph2 : Bible offert à l'époux de Filomena, Ramon Piñones, par un prisonnier



A5-Ph3 : Photographie offerte à Danitza par son ami



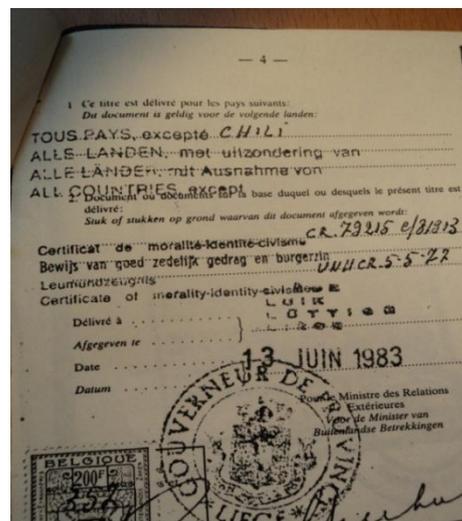
Ph5.3. Horloge de navigation



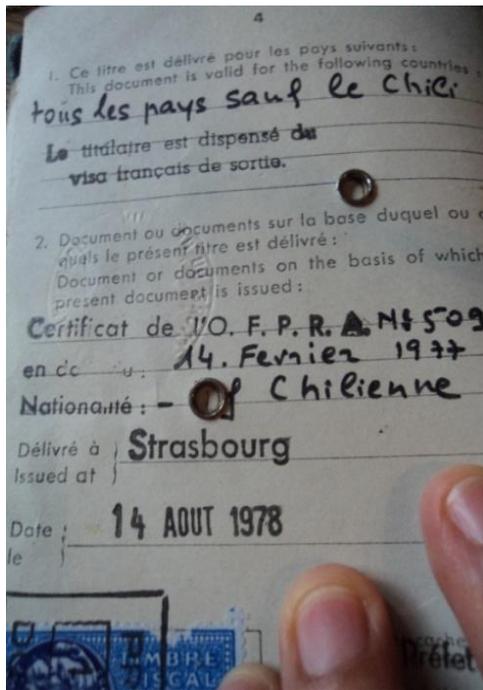
Ph5.4. Col de marin



A5-Ph6 : Diplôme de Luis, reçu à Nicaragua



A5-Ph7 : Titre de voyage de Luis



A5-Ph8 : Certificat de réfugié d'Hortencia



A5-Ph9 : Portraits des personnes chères à Filomena
« Le petit mur des souvenirs »